CIHM
Microfiche
Series
(Monographs)

ICMH
Collection de
microfiches
(monographies)

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1999

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

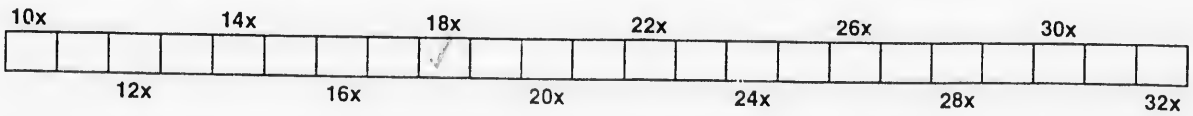
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming are checked below.

- ☐ Coloured covers / Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged / Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing / Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- ☐ Only edition available / Seule édition disponible
- ☐ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- ☐ Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- ☐ Additional comments / Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured pages / Pages de couleur
- ☐ Pages damaged / Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☑ Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached / Pages détachées
- ☑ Showthrough / Transparence
- ☑ Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material / Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image / Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.
- ☐ Opposing pages with varying colouration or discolourations are filmed twice to ensure the best possible image / Les pages s'opposant ayant des colorations variables ou des décolorations sont filmées deux fois afin d'obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below / Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.



The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

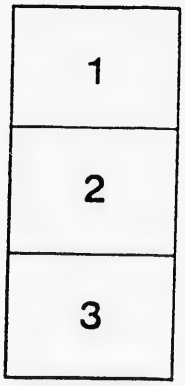
Bibliothèque nationale du Canada

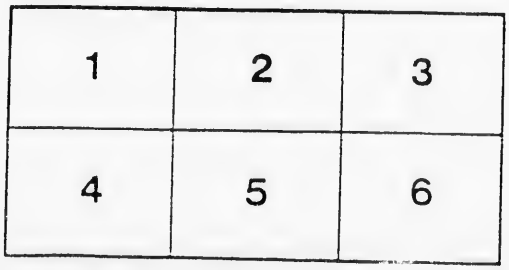
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

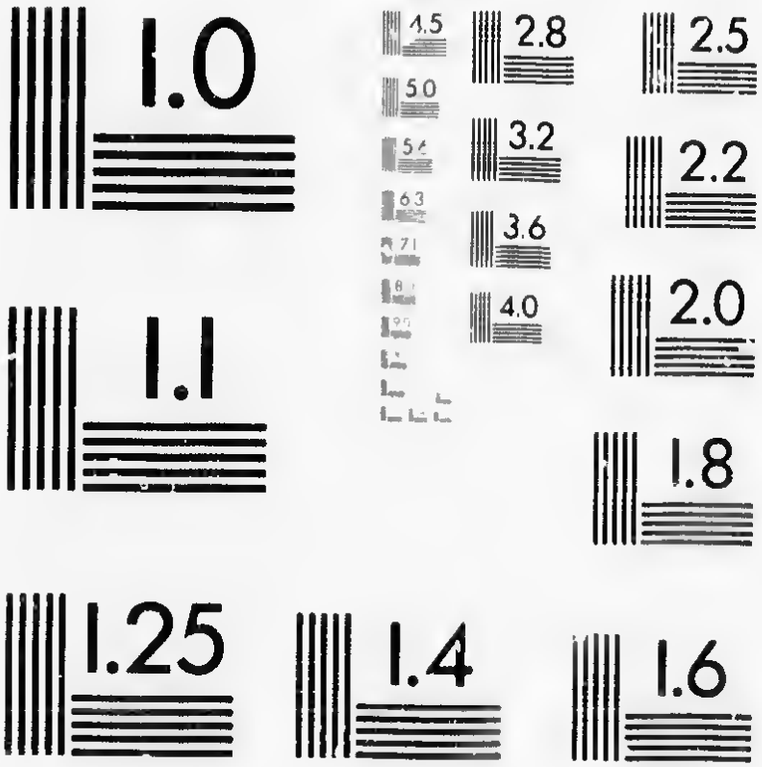
Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.





MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rachester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

Dr. R. A. Desrivières de Beaumé
Montréal 1885

LA GAUDRIOLE

721
1

LA GAUDRIOLE

RECUEIL

DE

Chansons Comiques et de Chansonnettes

SUIVI DE

MONOLOGUES EN VERS ET EN PROSE DES AUTEURS
LES PLUS CELEBRES

MONTRÉAL
A. FILIATREAULT & Cie, Editeurs
No 8, Rue Ste-Thérèse

1883

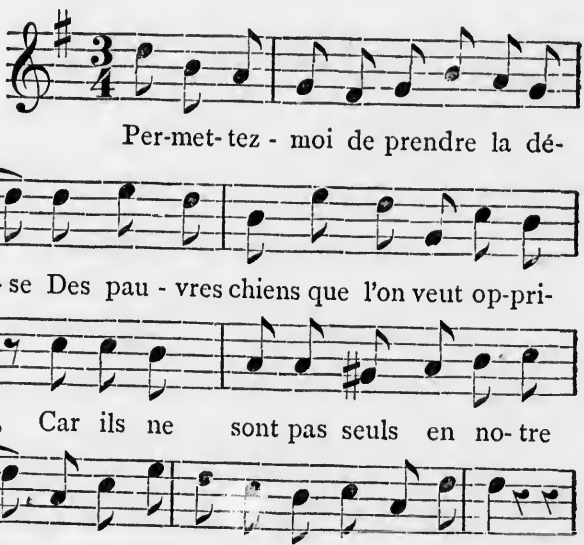
MONTREAL
LIBRAIRIE L. E. BIVARD
564½, Rue Craig, 564½

LA GAUDRIOLE

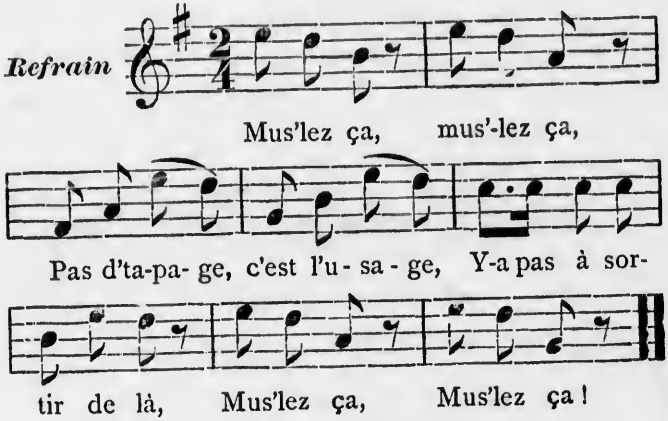
MUS'LEZ ÇA !

Paroles de F. Lefebvre. *Musique de J. Leone.*

Allegro.



(*Parlé.*) Certes, ils ne sont pas les seuls, car tout le monde sait bien que le chien est le conducteur de l'aveugle, le gardien des brebis, l'ami de l'homme et la sécurité du foyer, et l'on voudrait faire souffrir ces pauvres bêtes, tandis qu'il existe un tas de bipèdes qui vivent sans souci de la veille, et sans tracas du lendemain ; eh bien ! moi je trouve ça injuste. Aussi, quand je vois trainer sur le boulevard tous ces êtres inutiles, le cigare à la bouche, et le lorgnon dans l'œil, je ne peux m'empêcher de leur crier :



Voyez passer ce gros propriétaire,
S'il march' à pied c'n'est pas faute d'argent
Il est, dit-on, deux fois millionnaire,
Mais il en veut encor trois fois autant.

(*Parlé.*) Remarquez que je ne blâme pas ceux qui gagnent beaucoup d'argent, et la preuve : autant je m'incline devant ces travailleurs qui, à force d'intelligence, sont parvenus à amasser une honnête aisance, à seule fin d'avoir un peu de bien-être sur leurs vieux jours, autant je hais ces prêteurs à la petite semaine, qui par

tous les moyens possibles se font une litière d'or avec l'argent qu'ils exploitent à leurs pauvres victimes ; c'est pourquoi l'on pourrait sans crainte crier à tous ces vautours : (*Au refrain.*)

Maintenant parlons, si vous voulez, des femmes.
Que dire, hélas ! de ce sexe charmant ?
Je les adore, ici je le proclame,
Je ne suis pas le seul, malheureusement.

(*Parlé.*) Non, je ne suis pas le seul à les aimer, les choyer, les dorloter, ces charmantes créatures, vaporeuses, rieuses, langoureuses, et surtout cascadeuses, eh bien ! malgré cela, vous trouvez de certains crétins usés, blasés, éreintés, qui prétendent que la femme est un être inutile, que c'est un objet de luxe. Eh bien ! moi je vous dis que la femme est une chose indispensable dans un ménage, et que si elle n'existait pas, on l'aurait bientôt inventée. De plus, je soutiens que tous ces petits mannequins qui, pour faire les sceptiques inventent ces sottes calomnies, oublient dans leur sot orgueil qu'ils ont une mère ou une sœur, on devrait sans crainte (*Au refrain.*)

Je ne viens pas faire de la critique,
Mais quand je lis parfois certains journaux,
Qui osent dire que la République
N'est pas en France le régim' le plus beau,

(*Parlé.*) Eh bien ! quand je lis ces journaux-là, je hausse les épaules ; savez-vous ce qu'ils veulent, tous ces barbouilleurs de papier ? eh bien ! ils veulent faire de la polémique à tout prix ; quand on a blanc, ils veulent bleu, quand on a bleu, ils veulent blanc. C'est ce que j'appelle les caméléons de la littérature, et remarquez que ces mêmes écrivains qui, sans pudeur, insultent notre jeune république, seraient les premiers à

la porter aux nues si nous étions assez naïfs pour acheter leurs plumes de canard, c'est pourquoi il faudrait pouvoir (*Au refrain.*)

Il est d'usage, lorsque l'on se marie,
Que la belle-mère, un' fois à la maison,
Vienn' vous dir' : mon gendre, je vous en prie,
Prenez bien soin de ma petit' Louison.

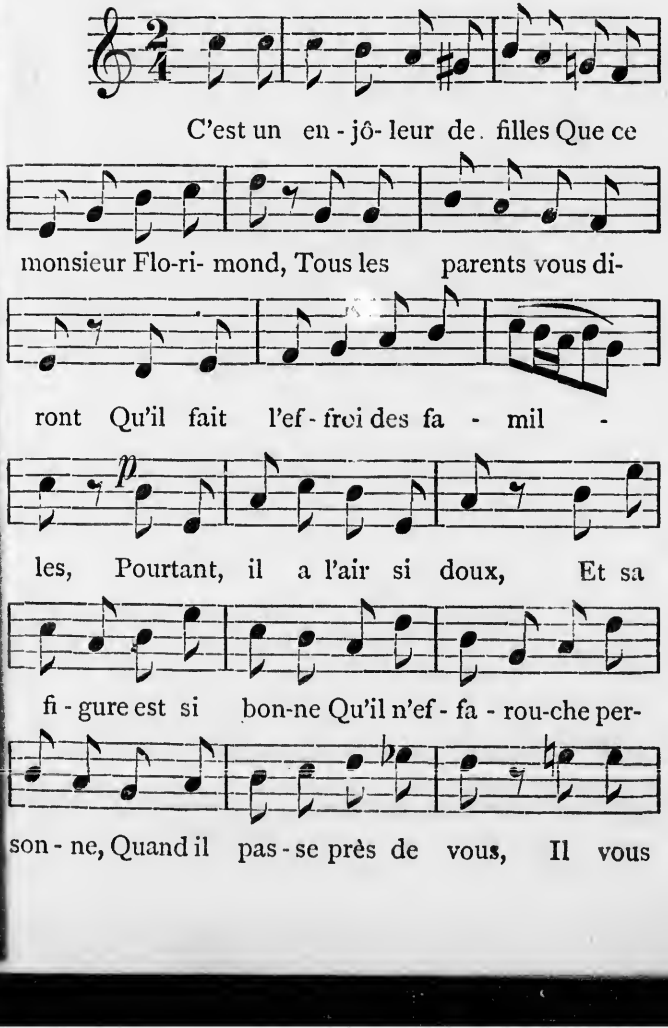
(*Parlé.*) Surtout, mon gendre, ne la faites pas lever trop tôt, ni coucher trop tard, et puis, vous savez, elle est si frêle, si chétive, un rien la rend malade, et pour la première fois qu'elle quitte le foyer maternel, s'il lui arrivait malheur, ah ! mon gendre, j'en mourrais. Et vous croyez que ce n'est pas assommant : la cérémonie n'est pas encore commencée que la belle-mère vient vous prévenir d'un tas de désagréments qui pourraient en résulter après, aussi les belles-mères il faudrait

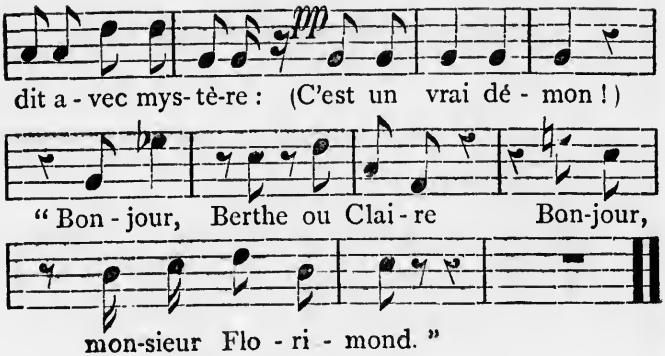
Mus'ler ça, mus'ler ça,
Pas d'tapage, c'est l'usage,
Y a pas à sortir de là.
Mus'lez ça, mus'lez ça !

FLORIMOND L'ENJOLEUR

Paroles et musique de Gustave Nadaud

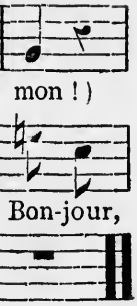
Allegretto





Il est toujours sur la piste,
Lorsque nous nous promenons,
Il sait par cœur tous les noms
De grisette ou de modiste.
Sur l'horloge du quartier
Il faut qu'il règle sa montre,
Car toujours on le rencontre
Au sortir de l'atelier.
Il passe... on sourit, on cause,
(C'est un vrai démon)
" C'est vous, Jeanne ou Rose ?
C'est moi, monsieur Florimond."

Ne croyez pas qu'il soit louche,
S'il regarde de travers,
D'un seul côté de la bouche
Il sait dire ce qu'il veut :
" Cher ange ! charmante fille !
Beau temps," si le soleil brille,
Et s'il pleut... eh bien ! s'il pleut,
Il vous prête un parapluie.
(C'est un vrai démon !)
" Prenez, Amélie.
—Merci, monsieur Florimond."



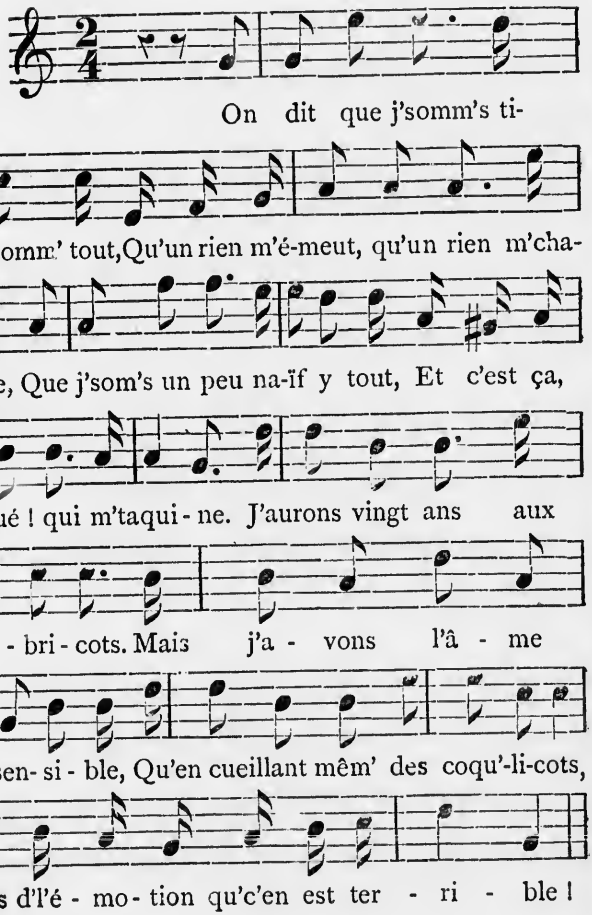
Dans les fêtes de village
Toujours nous le rencontrons ;
Il nous offre des marrons,
Et des objets de ménage.
Mais s'il aperçoit là-bas
Les yeux des parents sévères,
Il fait apporter des verres
Pour boire avec les papas :
Et tout bas il vous invite.
(C'est un vrai démon !)
" Valsons, Marguerite.
—Valsons, monsieur Florimond ! "

L'autre jour il m'a suivie
Jusqu'au chemin de la croix,
Je n'ai jamais eu, je crois,
Si grande peur de ma vie.
Il parlait si bien, si bien,
Il racontait des folies,
Si drôles et si jolies,
Que je n'y comprenais rien.
Puis, prenant sa voix câline
(C'est un vrai démon !)
Il dit : " Joséphine !...
—Nenni ! monsieur Florimond ! "

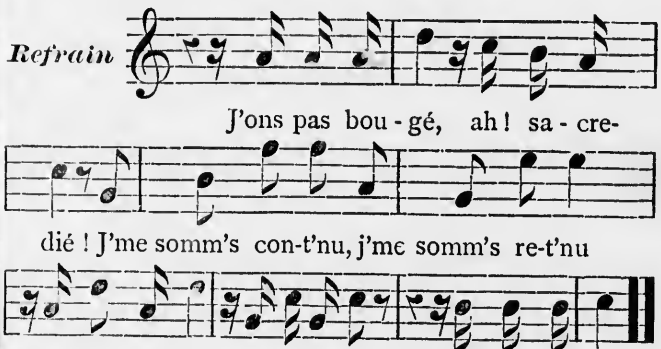
J'ONS PAS BOUGÉ

Michiels

Moderato



(*Parlé.*) Qué qu'vous voulez ? c'est plus fort que moi... l'émotion, ça s'combat, et ça s'combat pas. Tenez, à propos d'coqu'licots, l'autr' jour j'étions en train d'en cueillir dans les épis... J'marchions drêt' devant moi, quand tout à coup j'entendons parler tout bas... J'prêtons l'oreille, et...



J'brûlons d'envie d'être marié
Je l'disons pour que les fill' le sachent
Et comme je n'sons point avarié
Ell' m'reluq et même ell' s'm'arrachent
L'dimanch' quand j'vons danser au bal
Ell' m'accabl' de leurs cajoleries
Il faut croir' qu'ell' me trouv' point trop mal
Puisqu'ell' m'font tout plein d'agaceries

(*Parlé.*) Oui, qu'ell' m'en font des agaceries les gaillardes. Les unes me tirent par les cheveux, les autres me donnent des grands coups de poing dans le dos et la Jeannette me chatouillant si tellement fort qu'ça m'en a donné des frémissements jusque dans les mollets. Aussi comme je n'voulions point lui faire voir que j'étions chatouilleux. (*Au refrain.*)

L'aut' jour j'rencontions Margotton
Un biau brin d'fille rousse et pas fière
Qui m'dit comm' ça d'un air fripon
Faut qu'tu vienne avec moi, Jean-Pierre.
Ça m'va, qu'j'y répondis franchement,
Mais faut point qu'tu m'fasses des bêtises.
—Crains rien, qu'ell' m'dit, j'vais tout bonn'ment
Dans not' jardin cueillir des c'rises.

(*Parlé.*) Oh ! les cerises ! ça, c'est m'n'affaire. Nous v'là partis tous les deux. V'là qu'en route ell' m'dit comm' ça : Tu comprends, moi je monterai su' l'arbre, tu tendras ton bonnet de coton, et je te j'terons les cerises dedans. Alors (*Au refrain.*)

Jugez un peu de not' frayeur,
Hier le tambour du village
Tambourine que des malfaiteurs
Rod'nt la nuit dans le voisinage.
A c'te nouvell' les gars d'chez nous
Aviont tous des figures étranges,
Car ça les mettiont sens d'ssus d'ssous,
Et vite y s'cachiont dans leurs granges.

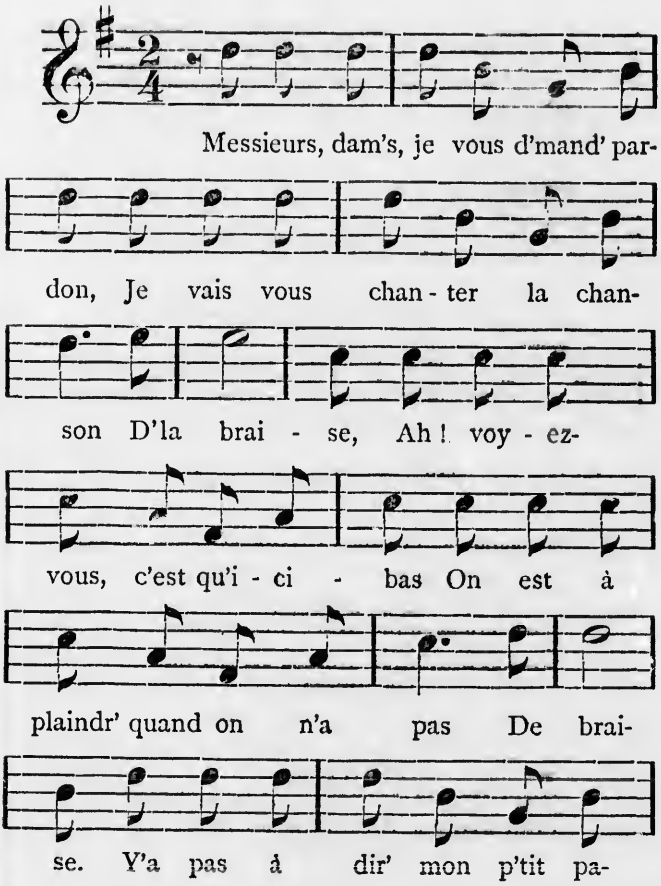
(*Parlé.*) Si ben que quand M. le maire a vu ça il nous a fait tirer tous à la courte paille. J'ons été de ceux que le sort a désignés. Nous somm' partis bravement à la tombée de la nuit. Mais j'avons pas fait 50 pas, que j'apercevons une ombre, deux ombres, trois ombres, quat'z-ombres. " C'est eux, nous crie Pacôme, tombons dessus. A ces mots j'ons saisi ma fourche à deux mains, et...

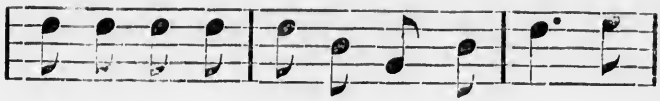
J'ons pas bougé,
Ah ! sacrédié
Je m'somm' cont'nu
Je m'somm' ret'nu
J'ons pas bougé
Ah ! sacredié
J'ons pas bougé.

D'LA BRAISE

A. Bruant

Allegro

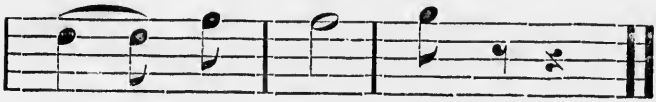




pa, Le plus ma - lin c'est ce - lui qu'a D'la

brai - se. Pour être un monsieur comme il

faut, Pour a - voir le droit d'par - ler



faut..... D'la brai - se !

Messieurs, Dam's, je vous d'mand' pardon,
Je vais vous chanter la chanson :
D'la Braise !
Ah ! voyez vous, c'est qu'ici bas.
On est à plaindr' quand on n'a pas
De Braise !
Y a pas à dir' mon p'tit papa,
Le plus malin c'est celui qu'a
D'la Braise !
Pour être un Monsieur comme il faut.
Pour avoir le droit d'parler faut
D'la Braise !

qu'a D'la

omme il

ar - ler

ardon,

Au théâtre on s'en va content,
Qu'est-c' qu'on vous d'mande en arrivant ?
D'la Braise !
L'vestiaire est là, qui vous attend,
Faut encor' donner en passant
D'la Braise !
Vous montez en criant : Du flanc !
L'ouvreus' vous ouvre en vous disant :
D'la Braise !
Enfin, l'soir, en vous en allant,
Qu'est-c'qu'on vous d'mand' pour le p'tit banc,
D'la Braise !

La Braise est un levier puissant,
Il faut au petit comme au grand,
D'la Braise !
Un pédant, doublé d'un fruit sec,
Devient homme d'esprit avec
D'la Braise !
La Braise c'est le nerf du jour,
Aussi faut voir ce qu'on fait pour
D'la Braise !
On vend sa plume et son talent,
Son cœur, son âme en demandant :
D'la Braise !

A chaque pas, à chaque instant,
Il vous faut payer comptant
D'la Braise !
Vous voulez manger un peu d'pain,
Vous voulez boire un verr' de vin...
D'la Braise !
Si vous arrêtez un cocher
Dans votre poche il faut chercher
D'la Braise !
Si vous voulez parler d'amour
Il vous faudra pour fair' la cour ;
D'la Braise !

Votre épous' vous donne un enfant,
La nourrice arrive en d'mandant :
D'la Braise !
Pour le nourrir, pour l'élever,
Pour l'instruire, il vous faut trouver
D'la Braise !
S'il veut une épouse à son goût
Il faut lui donner avant tout
D'la Braise !
Aujourd'hui, tout se pay' comptant,
On trouve un' femme en apportant
D'la Braise !

Dans la peine, dans le malheur,
Il faut pour calmer la douleur
D'la Braise !
Quand vient la saison des frimas
Il faut plaindre ceux qui n'ont pas
De Braise !
Riches, pensez aux pauvres gens,
Donnez, donnez aux indigents
D'la Braise !
Soyons humains, mes bons amis
Puisque la France est le pays
D'la Braise !

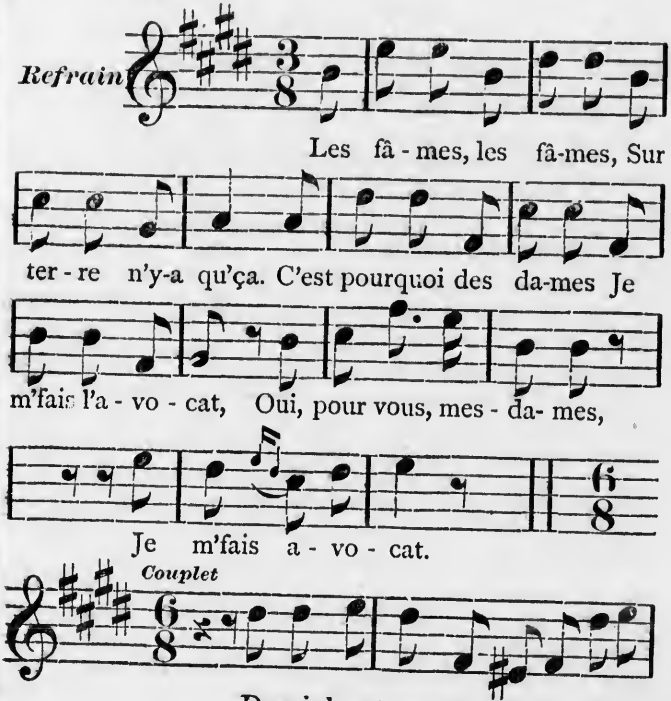
Bref, je le répèt', tout est là,
En tous lieux on vous demand'ra
D'la Braise !
Vous v'nez ici vous amuser
Mais faut commencer par donner
D'la Braise !
Moi, pour chanter ma p'tit' chanson,
Qu'est-c'que je demande à mon patron ?
D'la Braise !
Et l'auteur a fait cett' sci' là
Dans l'espoir qu'ell' lui rapport'ra
D'la Braise !

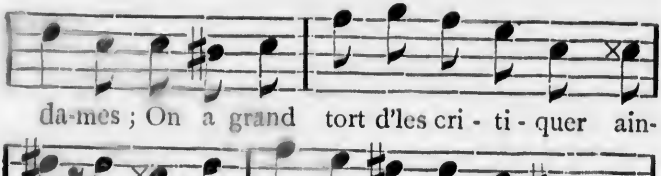
LES FEMMES Y A QU'ÇA

Cause célèbre et humanitaire, plaidée par maître Lefèvre, au Chalet.

(*Parlé*) Laissez moi donc tranquille, farceur. J'en ai assez de vos éreintements du sexe enchanteur. (*au public*) C'est positif, ma parole d'honneur ! nous avons beau faire les blagueurs, pour assurer notre bonheur, il n'y a encore pour le quart d'heure que :

Vivace





Depuis longtemps, on blagu', on rit des dames
On a grand tort d'les critiquer ainsi
Rien ici bas n'peut s'comparer aux femmes
Je vais, messieurs vous le prouver ici.

(*Parlé*) Oui, messieurs, je soutiens que les femmes sont des anges—angelus barbaro english spoken here—On m'objectera avec raison que les anges ont des ailes et que les femmes n'en ont pas, mais qu'elles portent des faux cheveux. Eh bien, après ? Les hommes aussi en portent des faux cheveux ; *ils en portent même plus qu'ils ne voudraient*, cela n'empêche pas la femme d'avoir été inventée pour faire le bonheur de cette créature mal faite, acariâtre, grincheuse, coquette et jalouse que l'on appelle homme, du latin—*omnibus*—dont nous avons fait *tramway*. Mais voyons, qui a produit les gommeux, les décrotteurs, les orateurs et les rétameurs? qui frotte nos rhumatismes avec la flanelle du dévouement ? la fâme ! quand nous avons caressé le petit père Bacchus—*titubantem pochardas*—qui nous remet dans notre assiette en nous en servant une de soupe à l'oignon ? la fâme ! et enfin qui nous réchauffe notre dodo en hiver et nous fabrique le thé indispensable ? eh bien ce sont : *Au refrain*

Sans critiquer la création du monde
En nous r'pportant aux hôt's du paradis
J'suis sûr, Messieurs, que dans une seconde
Vous serez tous, oui, tous de mon avis.

(*Parlé*) D'abord, pourquoi Dieu a-t-il créé la femme après avoir créé l'homme ? c'est parce qu'en regardant la difformité de notre élément physique et intellectuel, il s'aperçut que l'homme avait besoin d'un complément ; et se servant adroitement d'un supplément du père Adam il en fit incontinent le plus bel ornement du continent. Et comme le père Adam se réveillait tout chose, il lui dit : Console toi, ma vieille branche voila une grosse boulotte qui cirera tes bottes, de là cette erreur que la femme est née notre domestique— *errare deplorantibus humanitate rigolanten Bornibus*— Et si, par la suite, pour se soustraire à la domination tyrannique de son homme, Eve mordit à la pomme, eh! bien il ne faut pas lui en vouloir pour ça, au contraire ! car si la pomme fut la cause de nos malheurs, n'oublions pas que nous lui devons *les trois grâces dont une maigre, Guillaume Tell, le Cid de Corneille et celui de Normandie.* Il est vrai que l'homme en a toujours voulu à la femme de sa curiosité indiscrète et que toutes les fois qu'il en parle, pour se venger, il lui met ça sur le dos. Mais moi, messieurs, pour la réhabiliter dans l'esprit de mes concitoyens, quand je vois des pommes à l'étalage de ma fruitière je mords dedans à pleines dents en criant : (*Au refrain.*)

Prenons maint'nant la femm' dans sa jeunesse
C'est une fleur qui s'entrouvre au soleil
Nous l'appelons mon chien vert, ma déesse
Mon gros lapin, mon bijou sans pareil.

(*Parlé.*) Oui, et quand nous l'avons épousée, nous l'appelons crampon, sangsue, cauchemar et rasoir. Eh !

bien je m'insurge contre ce revirement aussi injuste que barbare ! ce n'est pas la fâme qui change... non, messieurs, c'est l'homme. A 18 ans comme à 70 la fâme est toujours cette fleur aux yeux langoureux que nous avons cueillie sur le bord du gouffre humanitaire, guidé par un sentiment cupidonesque et quadrangulaire, à ce moment, nous la voyons telle qu'elle est, c'est-à-dire bonne, douce, spirituelle, gracieuse, réussissant les confitures et nettoyant les moutards dans la perfection. Vous lui promettez de la frangipane à tous les repas, du champ... mousseux au dessert et toute la boutique à 13 de l'existence.— *Blagus, blagum, blaguatabac*— et la première fois qu'elle vous dit : " Théodule, j'aurais besoin d'une robe ? " vous lui répondez : comment donc ! mon poulet bleu, c'est trop juste, chose promise, chose due ; tiens voilà 4 sous, achète toi deux robes de soie et rapporte moi 5 sous de tabac, et vous vous étonnez qu'au lieu de se rouler à vos genoux dans les transports de sa reconnaissance, elle vous traite de pignouf et fasse revenir son petit cousin d'Amérique ? Allons donc ! c'est bien fait pour les maris qui se mettent dans ce cas là ; et moi, je m'en réjouis, car je suis garçon, et plus les maris méconnaissent leur femme, plus les fâmes ont besoin de consolations et plus je console ces sublimes créatures en leur disant qu'elles sont des victimes et que les maris sont... s'il y a ici un célibataire qui ne pense pas comme moi,... qu'il casse un bock sur la tête de son voisin... on n'a rien cassé ! donc j'ai raison de dire que : (*Au refrain.*)

Le sexe fort qui porte la culotte
Dit qu'chez la femme on trouva de tous temps
La bell'mèr', la portièr' la cocotte,
La méchanc'té, la ruine et les cancans.

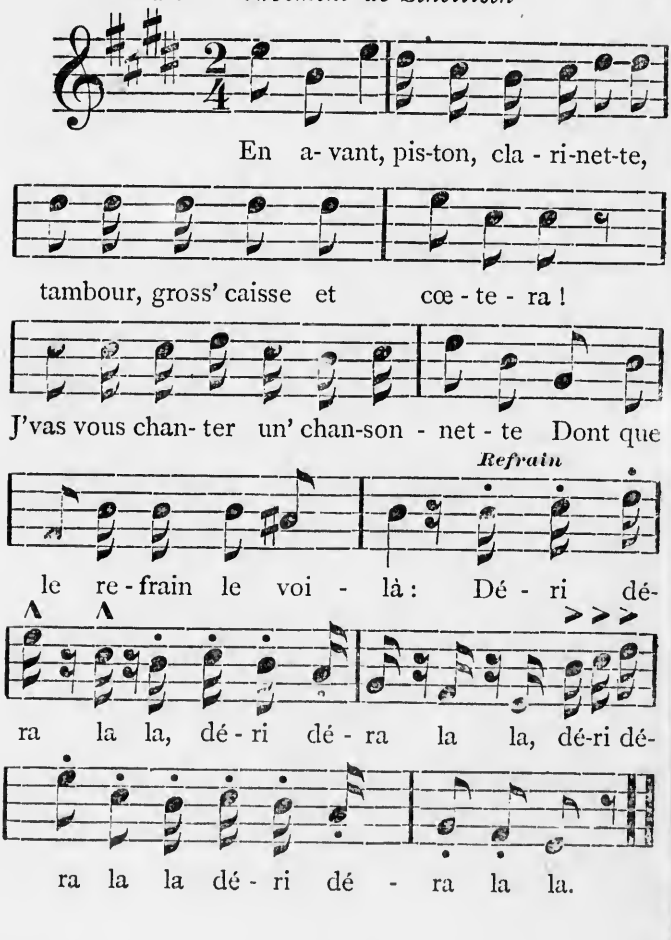
(*Parlé.*) Nous avons raison de le dire, mais nous avons tort de nous en plaindre car si on abolissait le

mariage, il n'y aurait plus de belle-mère, si l'on démolissait les maisons, les portières disparaîtraient et si l'on sortait sans un sou dans sa poche, la cocotte serait bien forcée de retourner garder les oies au lieu de les plumer. Comme l'a si bien dit Don Quichotte dans ses poésies gréco-latines — *Cocottus adoravit sifflotare champagnum.* Et puis d'ailleurs, avons-nous le droit de reprocher au sexe faible ces hors-d'œuvres ratatinés que l'on nomme belles-mères, portières, cocottes, sages-femmes et garde-malades ; nous qui nous faisons gloire de compter dans nos rangs les beaux-pères, les portiers les huissiers, les médecins, les cochers de fiacre, les casquettes à 3 étages et les joueurs de clarinette. Vous me direz que l'homme représente la force, l'intelligence et l'autorité et qu'il a dans son jeu les savants, les héros les poëtes, les improvisateurs et les joueurs d'orgue de barbarie, d'accord, messieurs, mais la femme nous répondra par Geneviève, Héloise, Jeanne d'Arc, Sévigné, Rolland, Georges Sand, Malibran, Rachel et Déjazet ; c'est-à-dire la foi, l'amour, la beauté, le courage, l'esprit, la poésie, la grâce, le talent et enfin le dévouement et la charité représentés par toutes ces femmes de France. (*Au refrain.*)

DÉRI DÉRA

Villebichot

Moderato—Mouvement de Schottisch



A la noc' de mon cousin Pierre,
C'est moi qu'étions l'garçon d'honneur
Quand a fallu prendr' la jarretière
Ah ! jarnigué... tais-toi, mon cœur !
Déri, etc.

Dimanch' j'ons r'conduit à la gare
Mon petit n'veu qu'est collégien ;
Môssieu qui fumiont son cigare
M'dit tout à coup : " Ça n'va pas bien !
Déri, etc.

Quand un' femm' dedans son ménage
Ne se comporte pas très-bien ;
Pour la former et la rendr' sage,
J'connaissons un très bon moyen....
(Il fait le geste de donner un tapin.)
Déri, etc.

V'la deux, trois jours, ma p'tit' cousine
Au docteur demande c'qu'elle a ;
Avec soin l'méd'cin l'examine
Et lui répond : " Ça n's'ra rien qu'ça ;
Déri, etc.

Un mari disiont à sa dame :
Si tu port's tout, mêm' l'en-tout-cas,
Qu'est c'que j'port'rai, moi, ma p'tit' femme ?
Ell' lui répondit : " Tu port'ras...
Déri, etc.

En gardant les oies, la Jeannette
F'sait du crochet y a vingt ans d'ça !
La paysann' devint lorette
Maint'nant ell' fait de c'crochet là :
(Chiffonner et jeter dans la hotte.)
Déri, etc.

Môssieu l'maire à souper m'invite
J'viens d'bonne heur' j'vois son p'tit garçon,
Qui s'approche de la marmite :
(*Parlé.*) N'osant rien dire...
J'ai tout d'même bu du bouillon !...
Déri, etc.

A la vill' dans un' ru' obscure,
Quéqu'chos' me fait faire un faux pas ;
J'crois trouver un pot d'confiture,
Mais hélas ça n'en était pas.
Déri, etc.

J'ons le cœur tout plein d'vaillance :
Sitôt qu'y a la guerr', nom d'un nom !
Au feu l'un des premiers j'm'élance
Mais quand j'entends l'bruit du canon.
(*Frayeur*) Déri, etc.

N'me portant point comm' d'ordinaire
L'autr' jour, sans escrupule aucun
J'fus consulter l'vertérinaire.
Qui m'dit : Jean Pierre, il faut prendre un
Déri, etc.

Au villag' quand vient le dimanche
C'est moi que j'suis l'z-héros du bal ;
Vous aller voir comm' je m'déhanche ;
En avant deux le bacchanal !...
(*Danse*) Déri, etc.

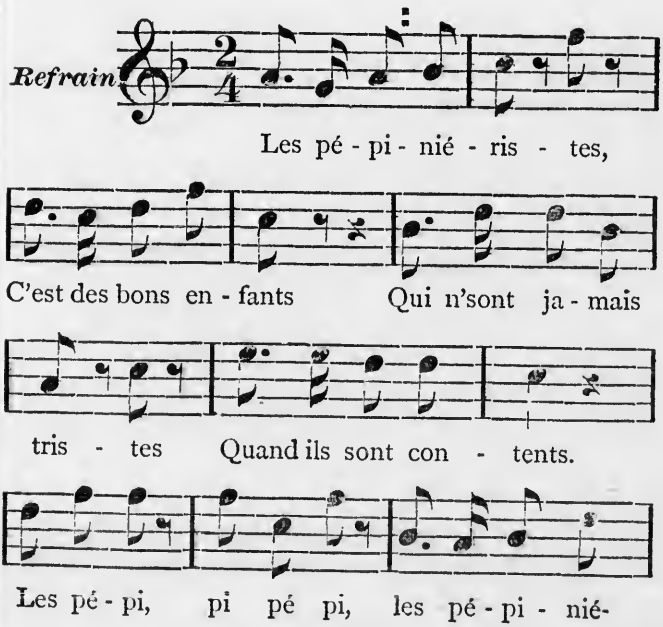
Messieurs et dam's si c'te pat' nôtre
N'vous a pas déridés beaucoup
Demain, j'vous en chant'rai-z-une autre,
Et j'espère alors qu'elle vous...
Déri, etc.

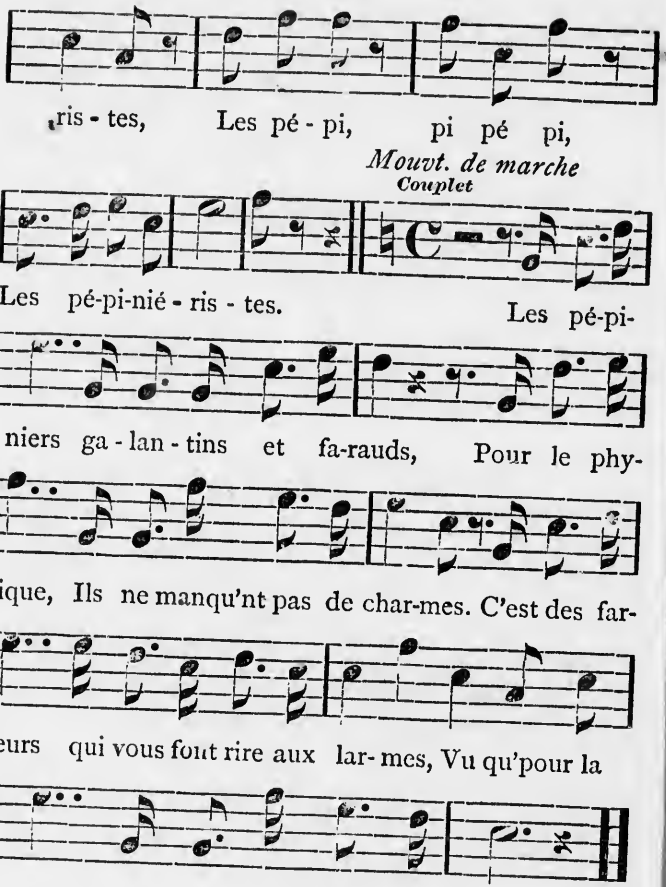
[Nota.] Répéter le dernier vers de chaque couplet en le parlant et le soulignant.

LES PÉPINIÉRISTES

CHANSONNETTE.

(Il entre, légèrement ému, cheveux ras, longue redingote, gilet blanc, fleurs et rubans à la boutonnière, parlant à la cantonade.) Oui, ma vieille branche de sapin vert, on y va attendez moi (*il salue à droite et à gauche.*) Athanase Bec de rose, pépiniériste, pour vous servir, nous sommes là, avec des camarades en train d'arroser l'arbrisseau fraternel de la société insecticide, et je viens vous faire juger une nouvelle romance prépondérante, greffée sur un air *nouvelle*. Je vais vous l'effeuiller sur le pouce, histoire de vous prouver que je ne suis pas pas un *plat-âne*...





(Parlé.) Leurs mots—*l ormeau, (il rit bêtement)* Ah ! ah ! c'est crevant, est-il mouillé celui-là ! puisque je suis sur l'ormeau, savez vous quell. différence il y a entre un oiseau et un ormeau ? c'est que l'ormeau por-

te-feuilles et l'oiseau porte-plumes. *(il rit, puis s'arrête froidement et dit au chef d'orchestre)* Vas-y Gustave, *(Au refrain)*

Les pépiniers, c'est des gens très malins
Pas leurs pareils dans toute la nature,
Les pépiniers n'manq'ront jamais d'voiture
Puisque c'est eux qui cultiv' les sapins.

(Parlé) Les sapins ! Oh ! comme ça peint bien la situation. Savez vous pourquoi les sapins sont toujours enrhumés ?... Parce qu'ils traversent la ville en *tous sens.* En voilà un qui est *décoché.* Pourriez-vous me dire pourquoi les cocottes n'aiment pas la pluie ? c'est que quand y a pluie, y a boue et quand y a *boue y a baisse (bouillabaisse.)* Voyons, musicien, savez-vous quelles sont les notes les plus glissantes de la gamme... c'est sol, si, ré— Et maintenant quelle est la note la moins carrée... c'est le si, parce que ci-cé-ron. Quelle est la bête la plus musicienne de la terre ? C'est la sangsue, parce qu'elle fait des ouvertures de *bête aux veines, (Beethoven).* Allons vas-y, Gustave. *(Au refrain)*

Le pépinier, qu'il est un p'tit coquet
S'il fait cadeau d'fleurs à sa tourterelle,
En clignant d'l'œil s'il joue de la prunelle
C'est pour fair' voir ce que son p'tit œil est !

(Parlé) Son p'tit *œillet* ! On n'en fait pas souvent de comme ça au café-concert. Tiens, mais à propos de concert ; comment écririez vous concert avec une seule lettre ? C'est très simple, avec un k parce que *k fait concert.* Pourquoi les teinturiers regardent-ils toujours la lune avec désespoir ? c'est parce qu'ils ne peuvent pas l'atteindre *(la teindre.)* Quelle est la différence entre un anglais, une couturière et Bibi ? c'est que l'anglais *speak* english, la couturière s'pique les doigts et Bibi

s'pique le nez ! (*au chef d'orchestre*) Allons, vas-y Gustave ! (*Au refrain*)

Y'a pas à dire, le galant pépinier,
C'est un crân' qu'à crân'ment du caractère
Il plie quéqu'fois sous le poids d'sa bell'mère
Mais d'vant sa femme on le voit peu plier

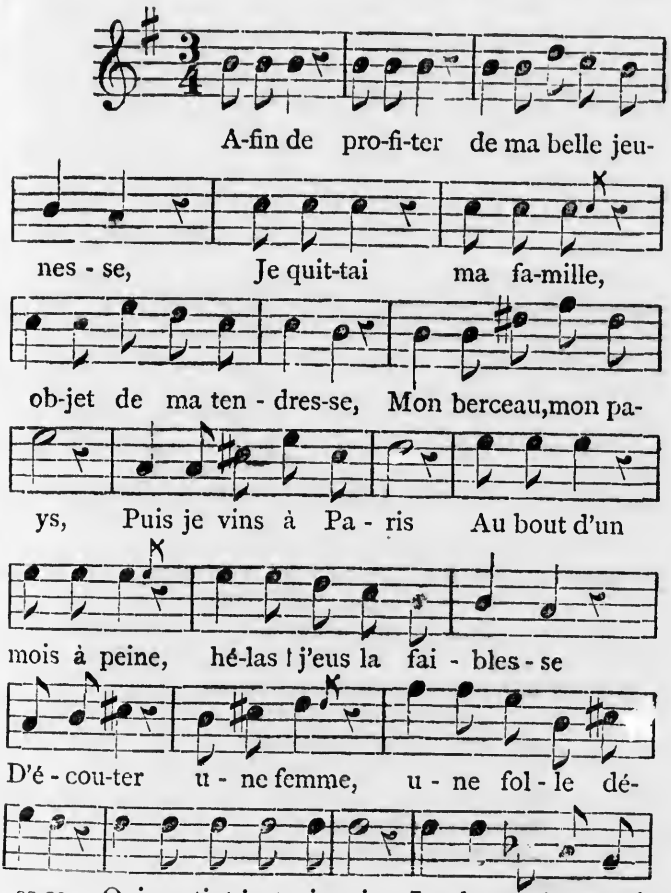
(*Parlé*) Peu plié. C'est très haut le peuplier. Savez vous ce qu'il y a de plus haut qu'un peuplier ? Vous vous figurez peut-être que ce sont les cieux, eh ! bien, pas du tout. C'est la charrette parce qu'elle est par dessus l'essieu. Allons, vas-y Gustave. (*Au refrain.*)

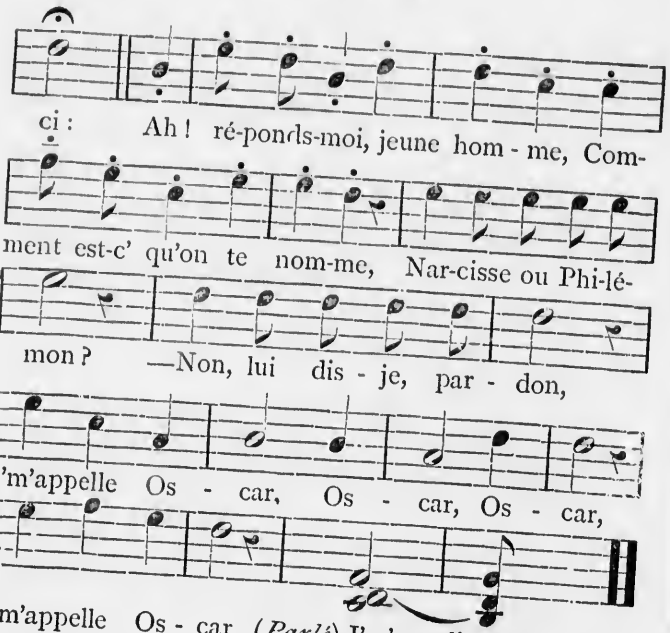
En cas de bis.

Savez vous pourquoi Napoléon portait de fortes moustaches ? C'était pour cacher le désastre de Sédan.

OSCAR PITON

Paroles de Rénè Guy. *Musique par Chs Pourny*





Afin de profiter de ma belle jeunesse,
Je quittai ma famille, objet de ma tendresse,
Mon berceau, mon pays,
Puis je vins à Paris.
Au bout d'un mois à peine, hélas ! j'eus la faiblesse
D'écouter une femme, une folle déesse,
Qui me tint juste ici
Le langag' que voici :
Ah ! réponds-moi, jeune homme,
Comment est-c' qu'on te nomme ?
Narcisse ou Philémon ?
—Non, lui dis-je, pardon !
(Parlé.)
J'm'appelle Oscar Piton.

Oscar quoi ?... Oscar quoi ?... je tremble me dit elle
Ah ! ce doux nom, vois-tu, ce doux nom me rappelle
Un oiseau passager
Comme le vent, léger.
Il avait tes cheveux couleur de pain d'épice
Ton œil étincelant comme un feu d'artifice,
Tes fuseaux, ton corps sec
Il avait ton nez grec.
Quoi ! se peut-il, jeune homme,
C'est ainsi qu'on te nomme ;
Me dit ell' sans façon
Oui, Mam'zell' c'est mon nom ;
J'm'appelle Oscar Piton.

Ah ! cher Os... ah ! cher Os... cher Oscar de mon âme
Jeune et beau comme lui, seras tu moins infâme ?
M'dit elle, en me lançant
Un regard menaçant.
La femme, sache le, est plus forte que l'homme ;
A dit le grand Dumas qui connaissait en somme
Les Arthur, les Léon
Et les Oscar à fond.
Ah ! réponds moi, jeune homme,
Est-ce ainsi qu'on te nomme ?
Oui, Mam'zell', c'est mon nom
Oscar est mon p'tit nom,
J'm'appelle, Oscar Piton.

Oscar, ton... Oscar ton... ton air et ton murmure
Ton regard follichon me perdront, je t'assure,
S'écria Paméla
En soupirant comme ça :
Oscar, Os... Oscar oh ! je connais ton espèce :
Ton sexe nous séduit, puis l'ingrat nous délaisse.
Arrière, don Juan !
Eloigne-toi, va-t'en !

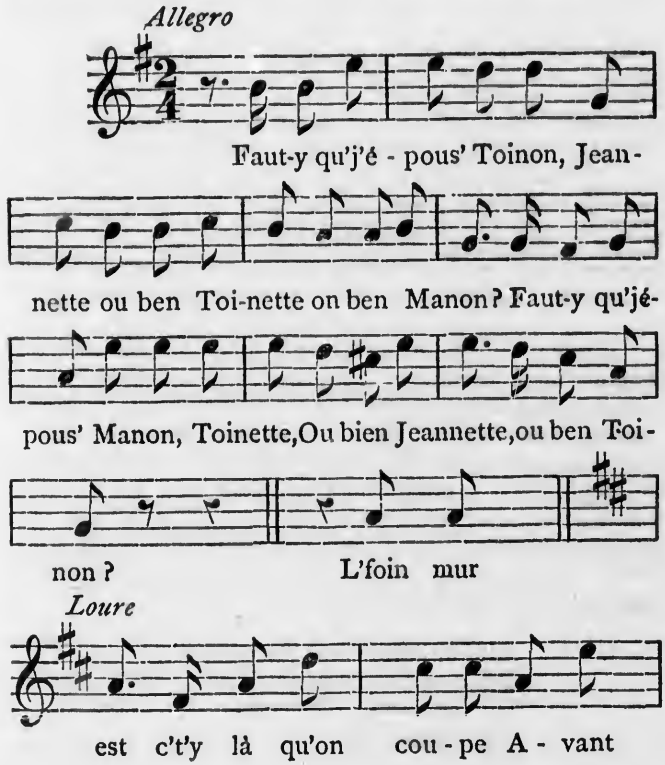
Ah ! réponds moi, jeune homme,
Est-ce ainsi qu'on te nomme ?
M'dit ell' d'un air fripon.
Oui, mam'zell' c'est mon nom,
J'm'appelle Oscar Piton.

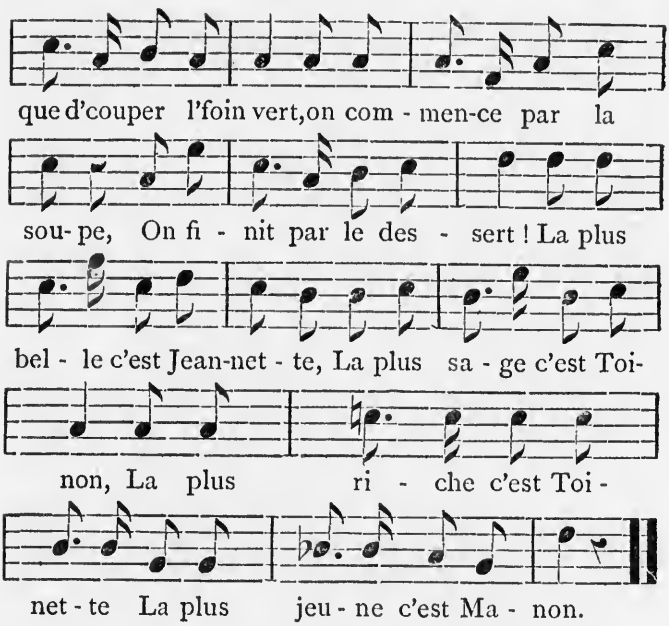
Oscar, touche... Oscar touch', touche ma main brûlante
Sous ton regard de feu, je me sens frémissante
Dit-elle en me pinçant
L'bout du nez jusqu'au sang
Oscar, quand... Oscar quand... finira mon supplice ?
Si tu me trahissais, j'attrapp'rais la jaunisse
Alors on comprend ça,
J'épousai Paméla
Le soir du mariage
Ell' partit en voyage
Voilà pour quell' raison
(*Baissant les yeux*)
Je suis resté garçon.
Plaignez Oscar Piton.

UN GARÇON EMBARRASSÉ

Paroles de Louis Gabillaud Musique de Tac-Coën

(*Parlé.*) Oh ! que j'sommes un garçon ben embarrassé, allais !... *Poupa* veut *absolutivement* qu'je m'marie, et moi, j'savons point sur qui jeter mon dévolu... Voyons mesdames et messieurs, vous qu'êtes de Paris, dennez-moi un petit conseil... là sans cacaphonie...





(*Parlé.*) Manon aura dix-huit ans aux citrouilles... comme moi, Jeannette vous a des yeux qu'on dirait deux lanternes de *déligence*, Toinon c'est la *vartu* même, l'an dernier elle a-t-été couronnée rosière à *l'unamagnanimité*. Toinette est riche à pus d'cinquante écus. Vous comprenez qu'entre les quatre mon cœur se balance, c'est pour ça que j'sommes venu tout exprès d'Grafigny les navets pour vous demander votre avis. Voyons, répondez-moi franchement là, sans *cosmographie*. *Au refrain :*

Ah ! si j'étions en Turquie
Pour en terminer, je crois
Que sans plus d'cérémonie
J'prendrais les quatre à la fois.

Je voudrions que Jeannette
Fut sage comme Toinon,
Qu'Manon eût l'âge d'Toinette
Q'Toinette eût l'âge d'Manon.

(*Parlé.*) Mais malheureusement ça n'se pouvions point...faut prendre l'une ou l'autre...y a point d'mitan...une fille jeune, ça vaut mieux qu'une vieille, parceque c'est moins âgé ; une fille belle, ça vaut mieux qu'une vilaine, parceque c'est moins laid ; une fille vertueuse, ça vaut mieux qe'une fille débauchée, parceque ça a moins de vices, enfin, une fille riche, ça vaut mieux qu'une fille pauvre, parceque ça a plus d'argent...mais voilà le hic : la jeune n'est pas belle, la belle n'est point vertueuse et la vertueuse n'est pas riche...et il faut que j'*soisisse* dans l'tas. Voyons franchement, là sans *éthymologie*(...*Au refrain* :)

N'ayons point le cœur si tendre ;
Après l'argent les appas,
Une jeune peut attendre
Une vieille ne peut pas.
Epousons l'argent d'Toinette,
Après j'épous'rai Manon,
Ensuit' j'épous'rai Jeannette
Et j'termin'rai par Toinon,

(*Parlé.*) Pourtant... dame... en réfléchissant ben... vous dites?... Eh ! on ne sait point...c'est vrai, mais vous me direz... quéqu'vous voulez que j'y fasse ?... j'sais bien qu'c'est pas agréable...au point de vue de... au fait puisque c'est comme ça, c'est pas autrement... l'être avec l'une ou avec l'autre...en marchant vite ça n'se voit point...et cependant...voyons, franchement là, sans *chorégraphie*...(*Au refrain :*)

Ma foi tout' réflexion faite,
Si j'me mariais point du tout ?
Ça n's'rait d'jà p't'être point si bête ?
Pourquoi s'mettr' la corde au cou ?

Elle est ben gentill' Jeannette,
Ell' n'est pas laide Toinon,
J'estime beaucoup Toinette,
Je n'déteste pas Manon.

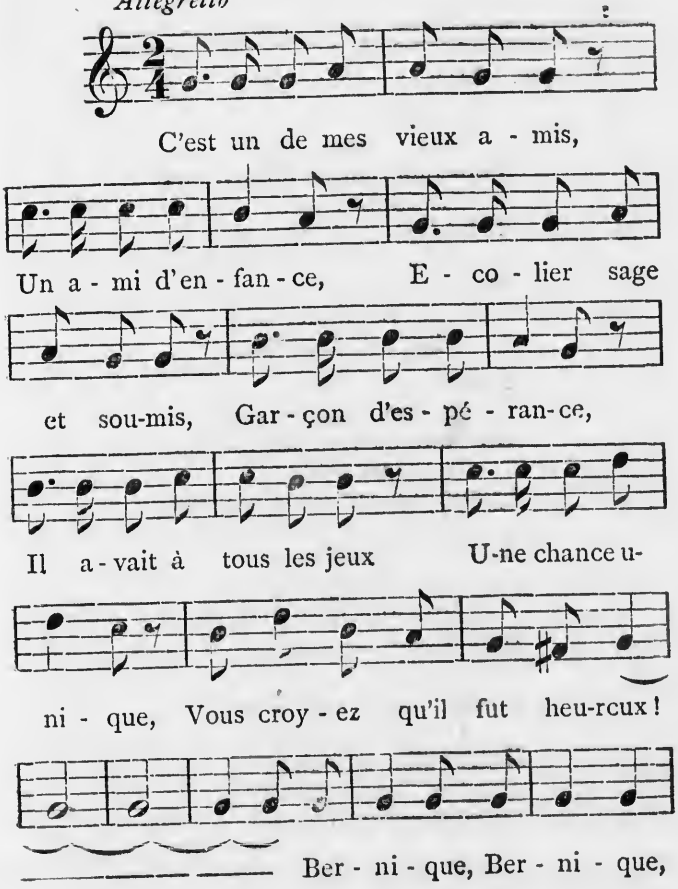
(*Parlé*) Mais après tout, v'là c'que j'me dis, moi ! Pourquoi faire que j'vas m'marier ?...Une superposition qu'je n'me marie point...la porte St Denis en prendrait t'y l'deuil ? Non, pas vrai ?...Une femme, c'est d'jà point si *agréiable* par des moments...Et puis, à ben les détailler c'est point si joli qu'on veut ben l'dire... Voyons franchement pourquoi qu'elles sont toutes bossues comme ça ?...Pourquoi qu'elles ont de si p'tites mains et de si p'tits pieds...A la bonne heure, en v'là des pieds...t'nez r'gardez-moi ça...Oh ! non, non, décidément, j'ons réfléchi, puisque j'ons coiffé Ste Catherine jusqu'à c'tt' heure, j'la coifferons encore ...j'préfère coiffer que de l'être coiffé !... moi ; chacun son goût...c'est pourquoi que.....

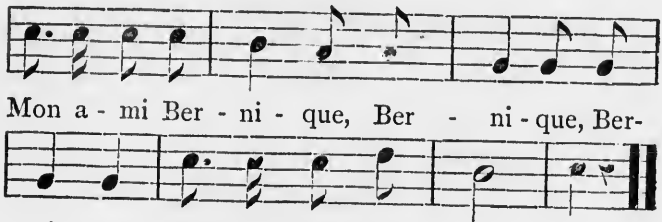
J'n'épous'rai point Toinon, Jeannette
Pas plus qu' Toinette et Manon
J'n'épous'rai point Manon, Toinette,
Pas plus que Jeannette et Toinon.

MON AMI BERNIQUE

Paroles et musique de Gustave Nadaud

Allegretto





Il voulut être avocat :
Ce n'est pas trop dire.
Pour que rien ne lui manquât.
Il apprit à lire.
Il fut fort en droit romain
Comme en rhétorique :
Mais, au premier examen...
Bernique, (*bis*)
Mon ami Bernique.

Pour jouer à l'amoureux,
Comme tout le monde,
Il chante en vers langoureux
Sa cousine blonde.
Quand il a mis dans son sein
Un feu platonique,
Survient un second cousin...
Bernique, (*bis*)
Mon ami Bernique.

Il veut voyager sur mer :
Funeste aventure !
Il saute en chemin de fer,
Il verse en voiture.
Il veut aller en ballon
Jusqu'en Amérique ;
Le voyage sera long...
Bernique, (*bis*)
Mon ami Bernique.

Voyant que l'oisiveté
N'emplit pas la caisse,
Un beau jour, il est tenté
De grande finesse :
Il met sa fortune en vin,
L'envoie au Mexique :
Vous croyez qu'elle en revint ?
Bernique, (*bis*)
Mon ami Bernique.

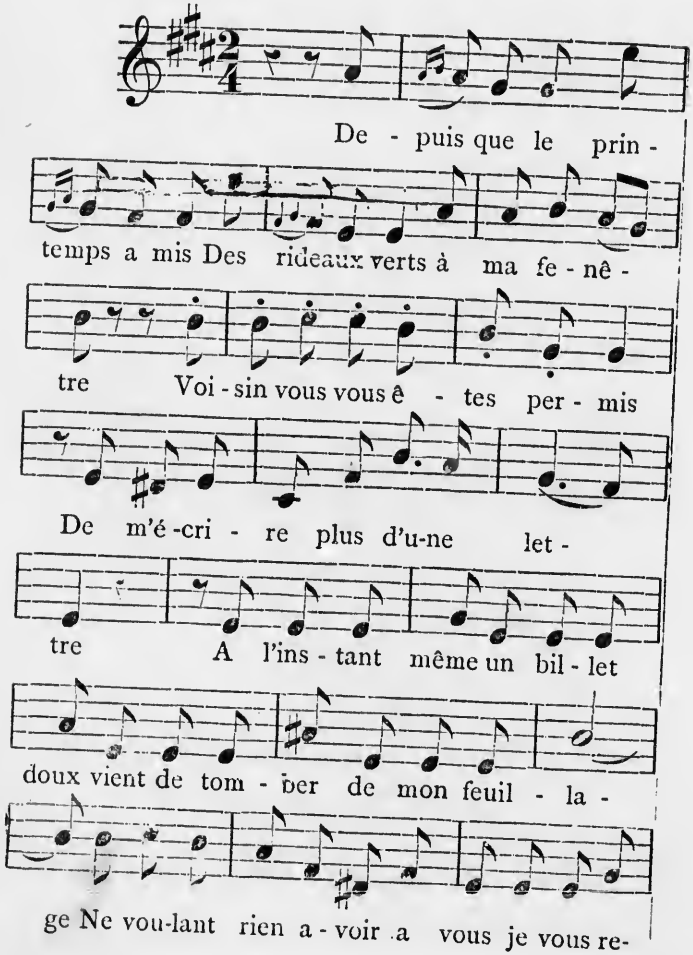
Il sollicite ardemment
Un siège à la chambre :
Il l'obtient tout justement
Le premier décembre.
Il a la démangeaison
D'être auteur tragique
Ou préfet de... Montbrison...
Bernique, (*bis*)
Mon ami Bernique.

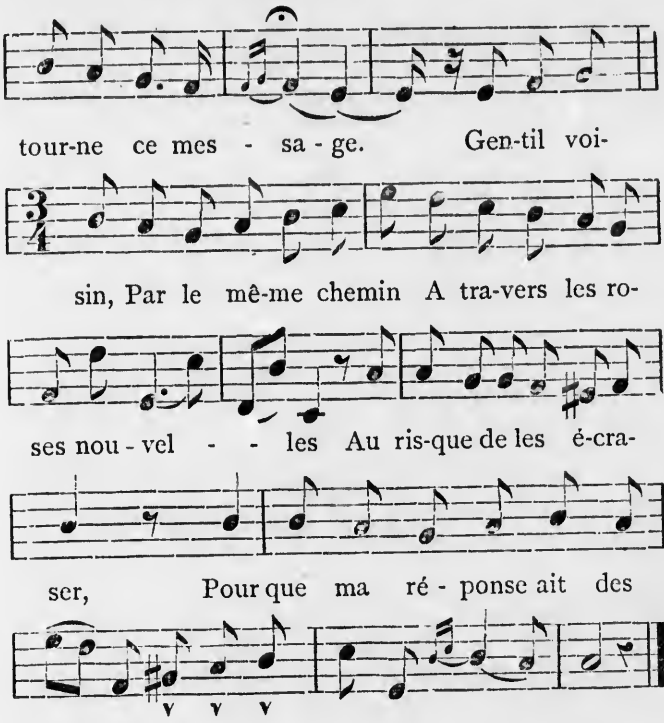
Il n'a plus qu'un seul espoir,
C'est mon héritage.
Or c'est là, comme on va voir
Un bel avantage.
Pour le narguer en tout temps
Le sort ironique
Me fera vivre cent ans.
Bernique, (*bis*)
Mon ami Bernique.

— —

LE BILLET DOUX DE MON VOISIN

Moderato





Vous me dites qu'après demain
En soulignant que c'est dimanche,
Vous partez par le premier train,
Embrassez votre oncle d'Avranche.
C'est un hasard bien singulier
Ne croyez pas que je plaisante,
Je dois prendre aussi le premier
Pour aller embrasser ma tante.
Gentil voisin, etc.

Votre style devient brûlant,
Permettez qu'ici je m'arrête,
Mon cœur est par trop innocent,
Pour affronter cette tempête.
Que de regrets, que de désirs,
Que de baisers à chaque page,
Parmi les flots de vos soupirs,
Je craindrais de faire naufrage.
Gentil voisin, etc.

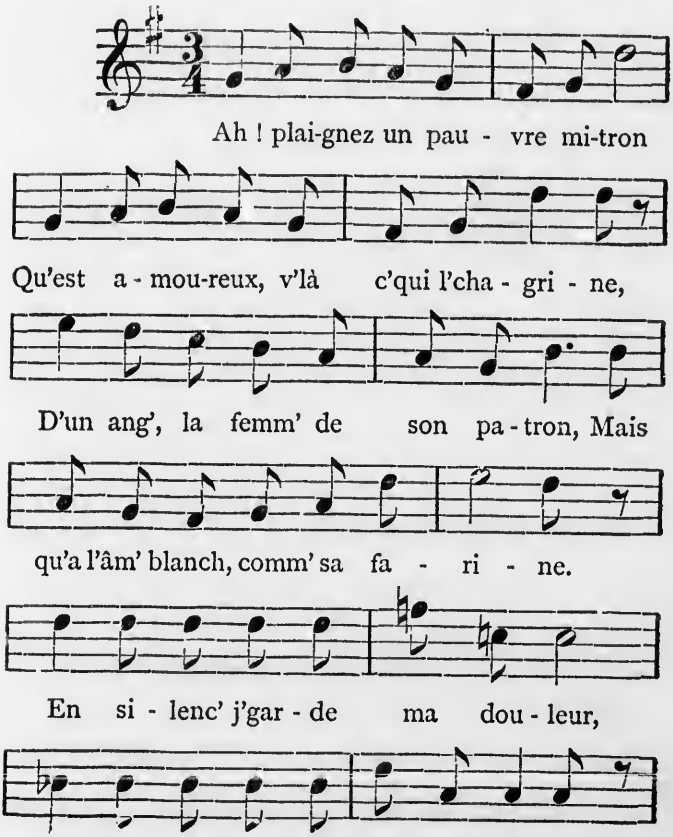
Ma pendule sonne minuit
Permettez qu'ici je m'arrête,
Bonsoir, mon voisin, bonne nuit
Je vais regagner ma chambrette.
Allons, bavard, taisez-vous donc,
Car en faisant tant de tapage,
Vous éveillerez la maison
Et l'oiseau qui dort dans sa cage.

Bonsoir voisin,
Bonsoir jusqu'à demain,
Laissez dormir les demoiselles.
Mais je dois vous en avertir,
A mon cœur il manque des ailes,
Je vous l'emvoie en un baiser.

UN CŒUR DANS LA FARINE

Beaumaine et Blondelet *Frédéric Barbier*

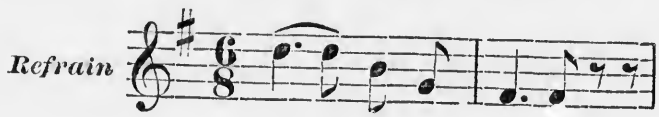
Moderato



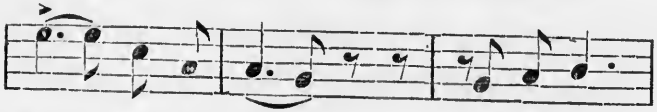
Je dé - pé - ris, je brul' je souf - fre, C'est

un bra-sier qne j'ai dans l'cœur.

(Parlé) Croyez-vous que c'est pas malheureux, à mon âge 22 ans, pas de corset, et beau, oh ! beau ! c'est rien de l'dire, l'idéal de l'homme, quoi ! ! Croyez-vous que c'est pas affreux d'être tombé amoureux comme un imbécile de la femme de son patron ! — J'en suis toqué timbré, hébété—Je n'en bois plus, je n'en mange plus, je n'en dors plus, je... Moi, qui était gras comme une petite caille... voilà où j'en suis... tenez... *(il gémit)* Hein ! ! un vrai tube à maraconi, quoi ! ! Hein ?...

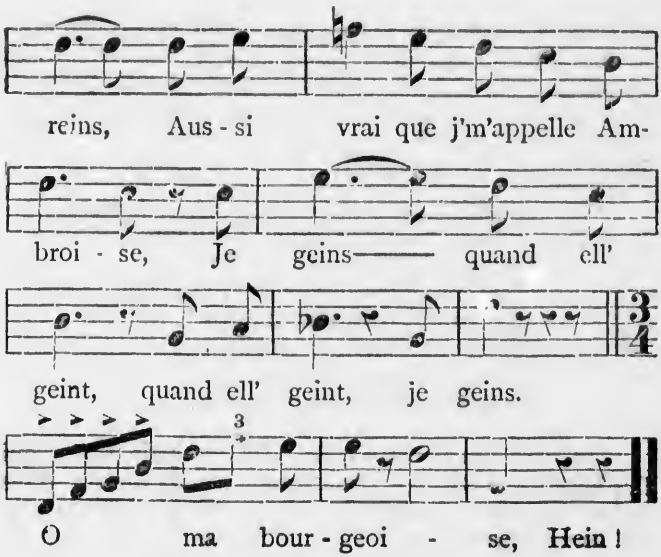


O ma bour - geoi - se



Elle est mau - vai - se J'voudrais bien

J'vou-drais bien d'votre é - poux cas-ser les



Je me dis quéqu'fois à part moi,
Je n'voudrais pas fair' un coup d'force ;
Mais j'voudrais bien qu'on fasse un' loi,
Qui rétablisse le divorce–
J'lui dirais : bourgeoise, à vos pieds
Je dépos' ma foi d'gentilhomme,
Oui pour trouver un pareil homme,
Vous fouilleriez tous les quartiers–

(Parlé) Et dire que si le divorce était rétabli, je pourrais être le bourgeois de ma bourgeoise— Oui eh ! bien, mais on ferait pas plus mal qu'un autre au comptoir, au milieu de pains mollets, de pains jockos, j'aurais l'air d'un pain à cacheter (*il rit bêtement*) ah ! ah ! Eh ! tenez rien que de penser ça, j'en ai des frémissements volcaniques dans les tibias, et je m'affaisse (*il montre ses jambes*) c'est plus des jambes que j'ai ce sont

des flûtes à café tombées dans la soupe à l'oseille, elles se ramollissent et alors je chancelle, je flageole, je... Et quand je veux dire un mot aimable, il ne sort plus de mon gosier poussif, qu'un bêlement plaintif, pareil au vagissement craintif d'un petit veau expansif (*il gémit*) Hein ! hein ! (*Au refrain*)

Et dir' qu'on voit des homm's, cré nom !
Qui ne se f'raient aucun scrupule
D'enl'ver ce joli p'tit tendron
Mais moi, devant ce crim', je r'cule,
Je préfèr' dussé-je en mourir
Aimer ma patronne en silence,
Je respecte son innocence
Et je m'contente d'en souffrir.

(*Parlé*) Oh ! l'amour, en v'là un p'tit serin qui fait faire des bêtises— L'autre jour j'étais rentré dans la boutique pour brosser la cuisson. Et je regardais la patronne comme ça, tenez ! (*il louche*) et au lieu de brosser le pain, je faisais des jambes comme ça, tenez (*il se met sur une jambe comme un danseur*) — J'allais même lui envoyer un baiser, quand tout à coup v'la le patron qui entre et qui me dit : Eh ! bien, dites donc feignant, je ne vous ai pas pris pour imiter le Génie sur la Colonne de la Bastille, est-ce que vous feriez la cour à ma femme par hasard ! moi, que je lui dis patron, oh ! pour qui me prenez vous ? J'avais une crampe— J'avais bien envie de lui dire : Oui sauvage, oui Zoulou, oui Canaque je l'aime ta femme ; mais par dignité, j'ai dû me taire. Hein ! (*Au refrain*)

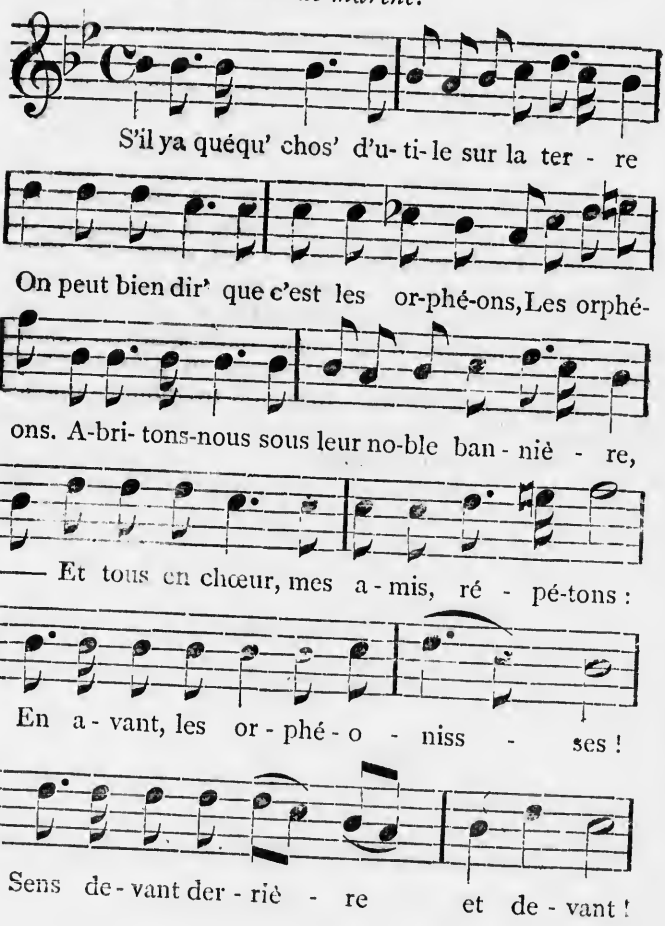
Mais je souffre trop à la fin
Je m'en vas faire un coup d'ma tête.
Ma souffranc' doit avoir un' fin
Parc' qu'à la fin, j'en d'viendrais bête
Oui, c'est décidé, j'vas l'enl'ver
Je sens que mon cerveau s'dérange
J'veux qu'on parle dans la boulange
Des exploits du beau boulanger—

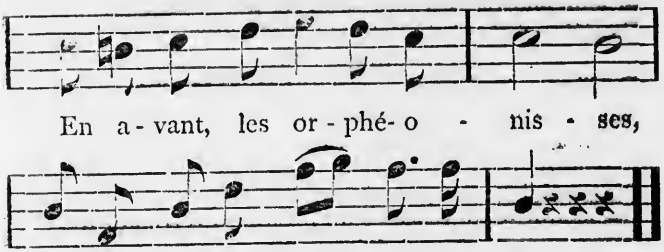
(*Parlé*) Ça ne peut plus durer comme ça— Savez-vous ce que je vais faire ? Eh ! bien demain matin au crépuscule, avant de descendre au fournil j'vas faire carrément une déclaration à la patronne ; j'peux pas m'tromper, j'lui écris d'avance (*il tire un papier comique de sa poche*) Ecoutez ça, du Sévigné tout pur— Madame, j'aimerais mieux dire veuve, mais votre mari est encore solide ! madame, mon cœur pour vous c'est de la vraie pâte ferme—La levure de mon âme est si tendre, que jamais mes sentiments ne seront rassis ; acceptez cette déclaration, c'est la première fournée d'un mitron adolescent et pur—Si vous vous plaisez dans la misère je vous ferai un sort heureux—et nous irons cacher notre bonheur, là-bas, bien loin, à Trépagny les saucisses—Oh ! madame, soyez a moi, comme le lierre à l'ormeau, le mouron au petit serin, le fromage à la pie le beurre au petit pain et la fève à la civette — Si vous me refusez madame, je me mets moi-même au fournil comme un hareng sur l'gril—Comme un pain jocko je me cuis... et vous verrez alors, mon trognon, ce que les sentiments d'un homme *cuit sont* ; mais en attendant Hein ! Hein ! (*Au refrain*)

LES ORPHEONISTES

Paroles et musique de Louis Gabillaud

Mouvement de marche.





On amélior' la race chevaline
En f'sant courir des chevaux à fond d'train,
Vaux à fond d'train ;
Les *Orphéions*, c'tte institution divine,
C'est l'amélioration du genre humain.
En avant... etc.

L'Orphéionnisse est un homme honorable,
Bon pèr', bon fils, et travailleur zélé,
Vailleur zèlé.
Un morceau d'chant yest toujours *agréiable*,
Surtout quand gna beaucoup *d'litr's à la clé*.
En avant... etc.

Dans les concours, et surtout dans les nôtres,
Tant plus qu'on *lich*' tant plus qu'on a d'bons prix,
Qu'on a d'bons prix,
Car c'est les ceuss' qu'a bu-z-avant les autres
Qu'est presque sûrs d'être les *premiers pris*.
En avant... etc.

D'méthod' de chant, volontiers ils s'en passent :
A premièr' vue ils déchiffrent par cœur,
Chiffrent par cœur.
Si quelques not's parfois les embarrassent,
Ce n'sont jamais qu'les *not's de leur tailleur*
En avant... etc.

Si leur maison dev'nait la proie des flammes,
Ils s'élanç'raient dans le feu vaillamment,
Feu vaillamm nt.
De l'incendie ils préserv'raient leurs femmes,
Mais ils sauv'raient leurs *instruments avant.*
En avant... etc.

Pour célébrer un grand anniversaire,
On chant' deux mess's ; un grognard d'Austerlitz,
Gnard d'Austerlitz,
M'dit : " C'est d'Gounod." J'dis : " Pardon, la première
C'est d'Rossini, tandis que *l'aut' c'est d'Litz.*
En avant... etc.

Un bossu vient, pour être *Orphéionnisse,*
M'trouver l'aut' jour, j'lui dis : " Monsieur un tel,
Monsieur un tel,
Donnez-moi l'do : " J'peux pas, m'répond *l'artisse,*
Vous voyez bien qu'j'ai pas *l'dos naturel.*
En avant... etc.

Par les chinois, près d'être criblé d'balles,
Un d'mes amis n'avait qu'cent sous sur *soi,*
Cent sous sur *soi.*
Au Magot-chef il fait don d'ses *cinq ballesi*
C'est ce qui fait qu'il *échappe aux chinois.*
En avant... etc.

Les chants d'amour, de gloire et d'allégresse,
Nous pouvons dire que nous les *connaissons,*
Les *connaissons.*
Comm' dans les *champs* s'écoula notr' jeunesse,
Nous savons bien *tousses* c'que les *champs sont.*
En avant... etc.

Comm' nourritur', nous faut du comfortable,
Or, savez-vous pourquoi, (c'est un détail)
C'est un détail,

On voit souvent des gigots sur notr' tab'e ?
C'est parce que nous aimons les *mets d'ail.*
En avant... etc.

L'-z-orphéioniss's (croyez pas que j'badine),
Dans les grands froids, quoiqu'ils soient bien couverts,
Soient bien couverts,
Ils sont souvent-z-enrhumés d'la poitrine,
Parc'qu'ils se r'pos'nt toujours *entre deux airs.*
En avant... etc.

D'vinez pourquoi X..., la chanteus' nouvelle.
Dès son début s'est mis l'public à dos ?
L'public à dos ?
C'est que chaqu'fois qu'on jou' sa ritournelle,
Ell' *part à sol*, et puis qu'*ell dort à do.*
En avant... etc.

Prouver qu'nous ons du cœur, c'est très facile ;
Nous l'ons déjà prouvé dans plus d'un cas,
Dans plus d'un cas.
Pour concourir, quand nous sons deux, trois mille,
On n'peut pas dir' que le *chœur n'y est pas.*
En avant... etc.

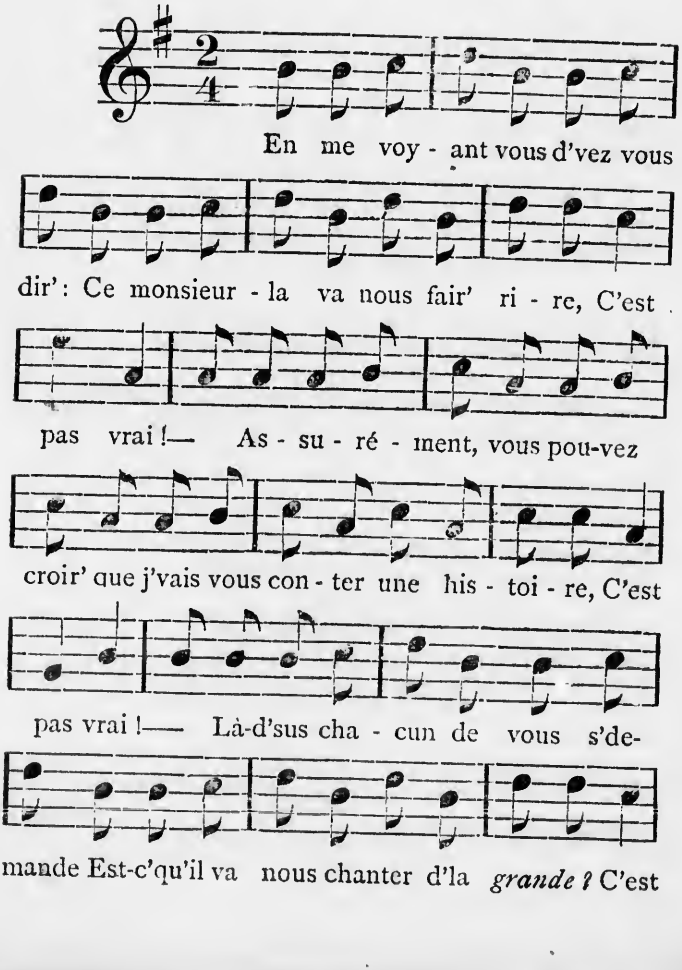
(Se découvrant.)

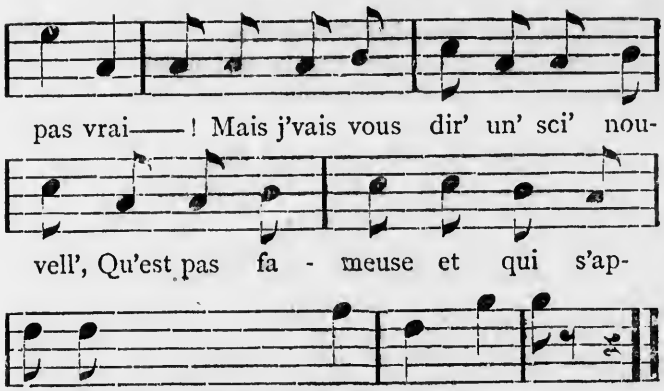
Pour Saint-Orphée ayons d'la déférence,
Avec ferveur qu'on bénisse son nom !
Nisse son nom !
Il inventa les Orphéons en France,
Car. c'est d'Orphé' qu'vient le mot-z-Orphéon.
En avant... etc.

C'EST PAS VRAI !

A. Bruant

Allegro





En me voyant, vous d'vez vous dir' :
Ce monsieur-là va nous fair' rire...
C'est pas vrai.
Assurément vous pouvez croir'
Que j'vais vous conter une histoire...
C'est pas vrai.
Là-d'ssus chacun de vous s'demande :
Est-c' qu'il va nous chanter *d'la grande ?*
C'est pas vrai.
Mais j'vais vous dire un' sci' nouvell'
Qu'est pas fameuse, et qui s'appelle :
C'est pas vrai.

On s'en va le soir au théâtre
Pour passer un' soiré' folâtre...
C'est pas vrai.
Pour éviter toute aventure,
On veut revenir en voiture...
C'est pas vrai.
On r'gagne à pied son domicile,
En se disant : Tout est tranquille...
C'est pas vrai.

A peine à la moitié d'sa course
On s'dit : Tiens, j'ai perdu ma bourse !
C'est pas vrai.

On vient d'épouser un' jeun' fille,
On croit qu'elle est douce et gentille,
C'est pas vrai.
On s'aperçoit qu'c'est un' mégère,
On cherch' d'abord à la fair' taire...
C'est pas vrai.
Afin d'éviter le scandale,
On veut lui faire un peu d'morale,
C'est pas vrai.
Le soir, quand ell' n'est pas contente,
Ell' vous répond : J'vais chez ma tante.
C'est pas vrai.

A Paris, on voit des p'tit's dames,
On les prend tout d'suit' pour des femmes...
C'est pas vrai.
C'est vrai qu'de loin ell's paraiss'nt belles,
Mais leurs bijoux et leurs dentelles,
C'est pas vrai.
Leurs bell's manièr's, leur beau langage,
Leurs bras, leurs jamb's et leur corsage,
C'est pas vrai.
Le ton rosé de leur figure,
Leurs dents, leurs yeux, leur chevelure...
C'est pas vrai.

La femm' croit son mari fidèle,
L'époux croit sa femme un modèle,
C'est pas vrai.
Quand Paméla m'dit qu'ell' m'adore,
Je lui réponds : Comment ! encore ?
C'est pas vrai.

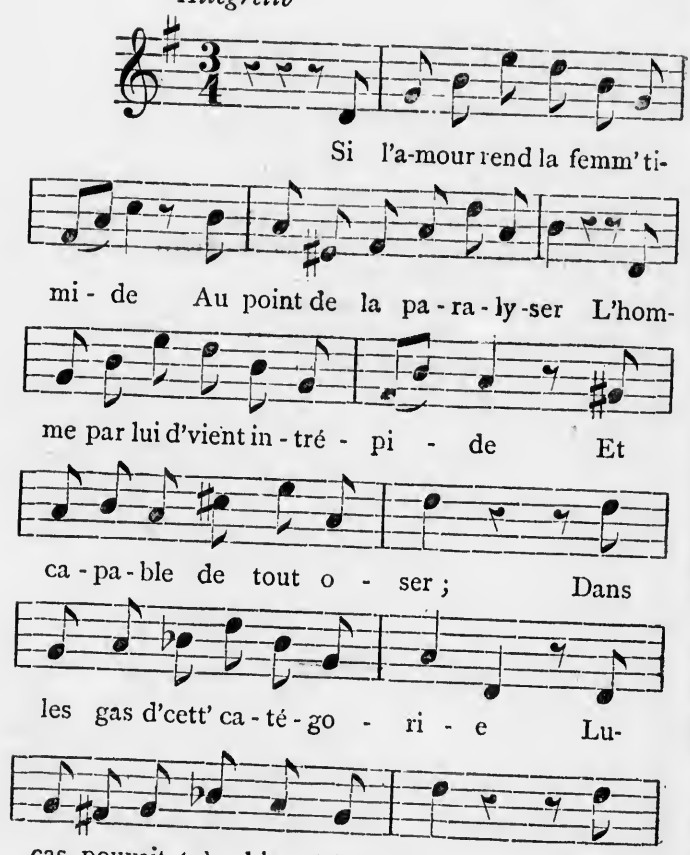
Quand ma femm' m'appelle imbécile,
J'lui réponds d'un p'tit ton tranquille :
C'est pas vrai.
Enfin, quand je vois ma bell'-mère
Qui veut s'fair' couronner rosière...
C'est pas vrai.

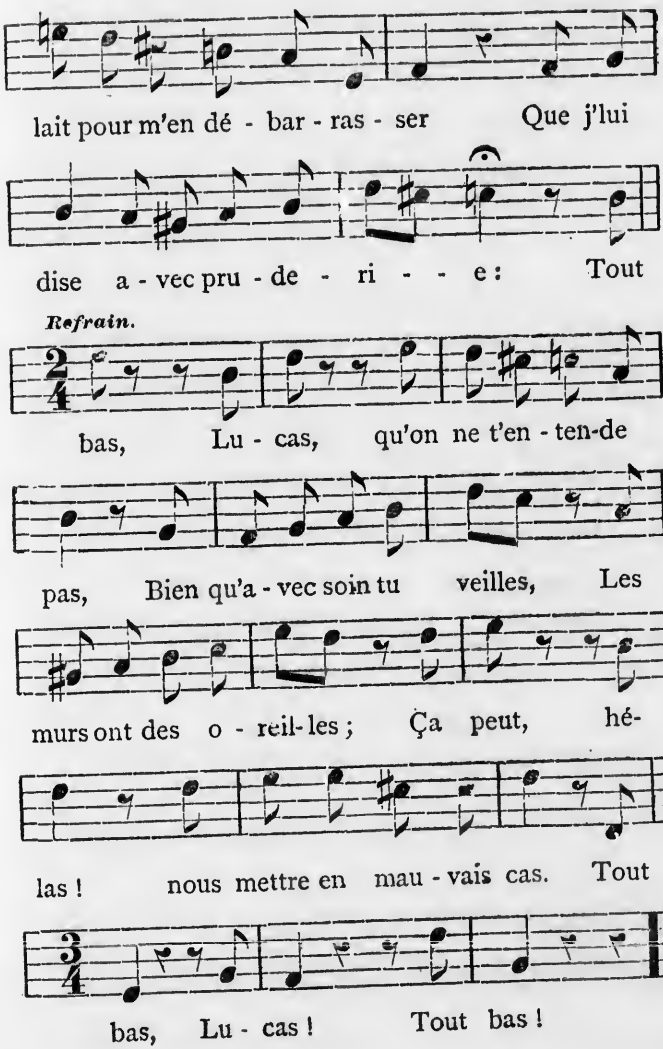
On dit que l'Français dégénère,
Allons donc ! Voulez-vous vous taire !...
C'est pas vrai !
On dit aussi qu'il n'est pas sage,
Et qu'il aime à fair' du tapage...
C'est pas vrai...
Quand on veut lui monter la tête,
Il répond : Non ! non !... pas si bête...
C'est pas vrai...
On peut fair' de la polémique
Pour renverser la République...
C'est pas vrai ! !

TOUT BAS !

Ed. Donati

Allegretto




lait pour m'en dé - bar - ras - ser Que j'lui
dise a - vec pru - de - ri - - - e : Tout
Refrain.
bas, Lu - cas, qu'on ne t'en - ten-de
pas, Bien qu'a - vec soin tu veilles, Les
murs ont des o - reil-les ; Ça peut, hé-
las ! nous mettre en mau - vais cas. Tout
bas, Lu - cas ! Tout bas !

La première fois qu'il m'a dit : Je t'aime,
C'était plein d'monde autour de nous ;
J'ai supposé qu'il cherchait même
A c'que la chose soit connu' de tous.
J'tordais gauchement l'coin d'ma bavette,
Je n'savais quell' contenanc' tenir ;
J'ai répondu : Veux-tu finir ?
Ça n'doit pas s'crier à tu-tête.
Tout bas, Lucas,
Qu'on ne t'entende pas.
Regarde, on nous écoute,
Et si papa s'en doute,
Ça peut, hélas ! nous mettre en mauvais cas.
Tout bas, Lucas, tout bas.

Je n'sais pourquoi, faut l'dire bien vite,
Papa n'voulait pas le r'cevoir.
Un soir mon effronté profite
Qu'il dormait pour venir me voir.
Comme la feuill' j'étais tremblante.
Voilà qu'quand j'ai voulu l'chasser,
Tout haut y d'mande à m'embrasser.
Oh ! lui fis-je avec épouvante,
Tout bas, Lucas,
Qu'on ne t'entende pas.
Tu vois, papa sommeille,
Et dam ! s'il se réveille,
Ça peut, hélas ! nous mettre en mauvais cas.
Tout bas, Lucas, tout bas.

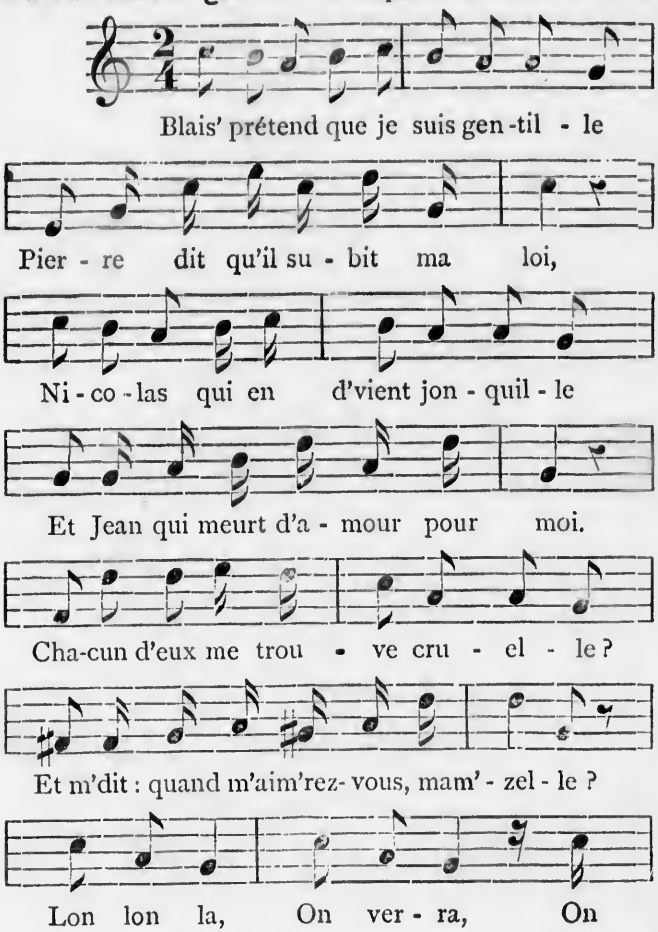
Quand nous aurons quéqu'temps de ménage,
J'espèr' bien qu'il se corrig'ra,
Mais le jour de not' mariage,
Tout' la journée y m'taquina.
Au lieu de m'dire en confidence :
"Ma p'tit' chérie, allons-nous en,"
Il me disait à chaque instant :
"Mam' Lucas, v'là l'heur' qui s'avance."

Tout bas, Lucas,
Qu'on ne t'entende pas,
On quitte d'ordinaire
La noce avec mystère.
Pourquoi, Lucas, tout ce bruit, tout ce fracas ?
Tout bas, Lucas, tout bas.

Chaq' jour, depuis not' mariage,
Mon Lucas m'semble plus gentil,
Quand y m'dit, dans son doux langage :
Oh ! ma Suzon, j't'aim'-t-y, j't'aim'-t-y ?
Mais v'là t'y pas que de la rue
L'autr' soir on nous crie : Eh ! l's époux,
Vous gênez pas, faites comme chez vous.
Oh ! murmurai-j', toute éperdue,
Tout bas, Lucas,
Qu'on ne t'entende pas,
Douc'ment dis-moi : Je t'aime !
J'entendrai bien tout d'même.
Pour moi, Lucas, l'mystère a tant d'appas.
Tout bas, Lucas, tout bas.

ON VERRA ÇA QUAND ON Y SERA

Paroles de Léon Quentin Musique de Fréderic Wachs



A la sourc' quaud j'allons seulette,
Grand'tante me dit souvent tout bas :
Prends garde à ton cruchon, follette,
Ne va pas faire de faux pas.
Pardi ! le grand mal si j'trébuche,
V'la t'y pas des façons pour un' cruche !
Lon lon la, on verra ça,
On verra ça, quand on y s'ra.

J'ador' les bébés, n'vous déplaise,
En avoir douz' s'rait mon plaisir
Pourtant ma graud'tante qu'en eut seize,
M'dit : Suzon, ça coûte à nourrir,
Faudra, quand tu s'ras en ménage,
En avoir un pas davantage
Lon lon la, on verra,
On verra ça, quand on y s'ra.

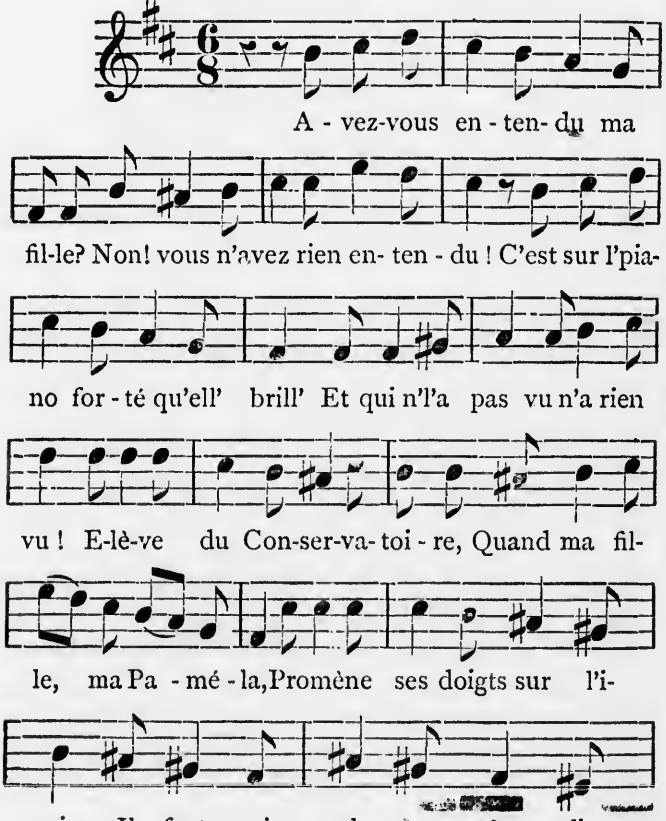
J'voudrais ben m'marier, mais grand'tante
Répond quand j'lui parle d'épouseur
Que j'suis encore trop ignorante
Pour diriger un intérieur ;
Malgré qu'sur la bêtise ell' glose
J'saurions ben me tirer d'la chose.
Lon lon la, on verra,
On verra ça, quand on y s'ra.

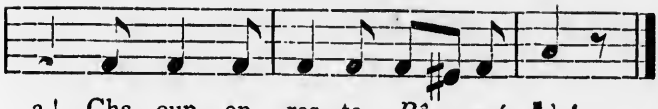
C'EST MA FILLE !

CRI DU CŒUR.

Paroles de E. Bourget *Musique d'Ed. Lhuillier*

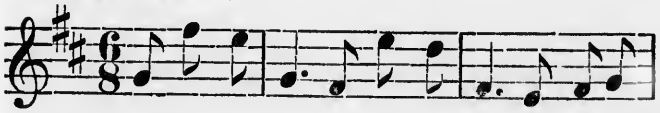
Allegretto

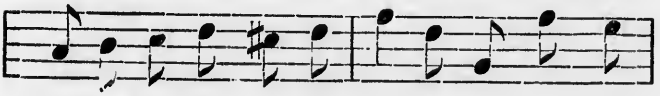


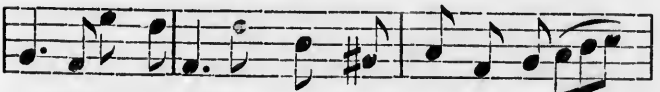


(*Parlé.*) D'abord c'est un silence... on entendrait voler une mouche... puis, peu-z-peu, petit à petit, l'admiration augmente...augmente avec les variations qu'elle joue... on dirait comme de la fluide magnétique qu'elle vous lance à pleines mains... enfin...au moment de l'Allegro et du Crescendo final, elle vous décroche des arpèges, des accords... d'une telle vigueur... que c'est comme un orage qui gronde de proche en proche... et la foudre éclate... en un tonnerre d'applaudissements... bravo, brava, brave !...

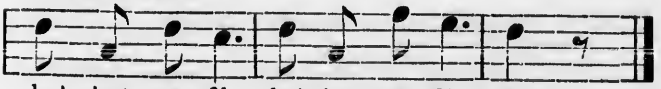
REFRAIN
(Avec enthousiasme)







(Avec explosion)



Ce regard modeste et pudique
Qu'elle tient de son père et de moi,
Un' fois d'vant l'piano c'est unique,
N'est plus l'même, on n'sait pas pourquoi !
Ell' vous r'gard' tout son monde en face,
On dirait qu'ell' va tout manger !
Et puis ell' tape, ell' tape, ell' casse,
Et v'lan et v'lan, sans la vanter,
C'est un talent à fair' trembler !

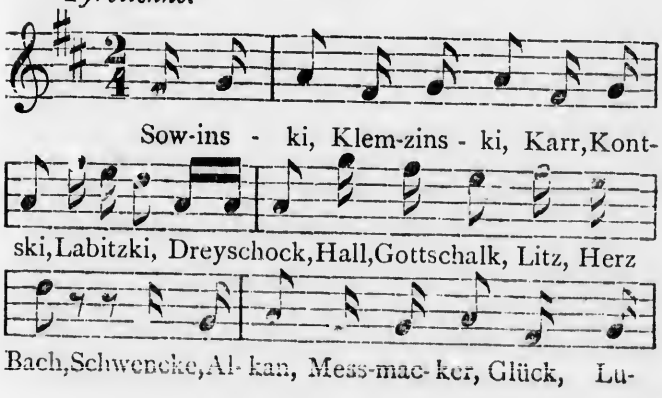
(*Parlé.*) Ah ! si vous l'aviez vue, le jour du concours général, ousqu'elle a joué le Concerto de M. Freyschütz... vous savez bien, le fameux auteur du Robin-des-bois... quel triomphe ! elles étaient là plus de cinquante rivales !... un tas de petites tapotteuses, de petites pianotteuses, de rien du tout... ça tappottait, ça pianottait ; on écoutaillait, on baillottaillait... Mais quand ma Paméla, quand ma fille est apparue, toute de blanc vêtue, les yeux baissés, tout le monde a fait : Ah ! ah !.. et de ce moment-là, bernique !.. bonsoir les voisines ! y en avait plus que pour elle... c'est qu'elle y allait d'un cœur, avec ses doigts, ses mains, ses pieds, ses coudes... Ah ! si vous l'aviez vue, elle avait tant remué, tant tapé !.. et vas-y donc par la droite !... et vas-y donc par la gauche !... et de ci et de là...et des mains croisées... et des douzièmes et des quinzièmes, et la petite pédale et la grande pédale... et allez-y donc, et vas y donc !... et haïe donc !... elle vous a cassé tant de cordes et brisé tant de marteaux, que les jurys, étourdis par un pareil talent, lui ont donné bien vite le grand prix de première... force... les autres ont voulu venir, on leur a crié : Merci !... nous en avons assez ! (*Au refrain.*)

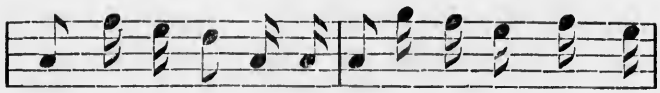
Depuis lors ma fille en province
A tant voyagé, tant couru,
Qu'son talent qui n'était pas mince,
Qui l'eut cru s'est encore accru.

C'est le piano-forté fait femme !
Ne la sortez pas d'là, vraiment !
Sa vie, et son cœur, et son âme
Sont passés dans cet instrument :
On dirait d'un piano vivant !

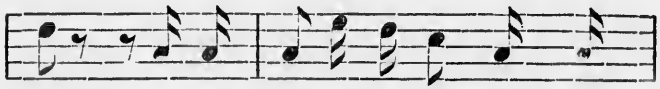
(*Parlé.*) Elle en joue comme Paganini lui-même... et souvent dix-sept heures sans débrider... et comme elle possède ses auteurs !... elle les a tous sur le bout de ses doigts... tenez !... à Gobmouchausen, petite capitale d'une principauté allemande... pour me remercier, moi, de l'avoir mise au monde, on m'a décerné un sabre d'honneur... Bien plus, les étudiants, après son dernier concert, sont venus sous ses fenêtres lui donner une sérénade, et lui chanter un LIEDER autrement dit : une Tyrolienne, composée sur tous les noms des pianistes auxquels elle doit ses triomphes. Ce Lieder, ce chant qui est resté là !.. (*Elle se frappe le front*) et là (*Elle montre son cœur*) je m'en vais vous le dire... vous allez voir comme c'est doux... on dirait d'un petit ruisseau qui gazouille et murmure dans le lointain, il n'y a que les pianistes pour avoir des noms aussi harmonieux. (*Enchaînez avec la tyrolienne.*)

Tyrolienne.

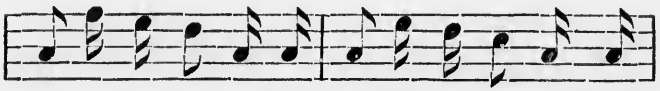




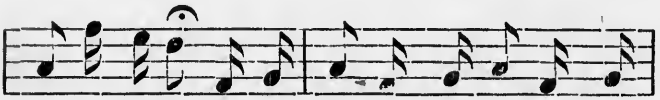
beck. Nick, Thalberg, Heller, Hiller, Haller, Kalkbren-



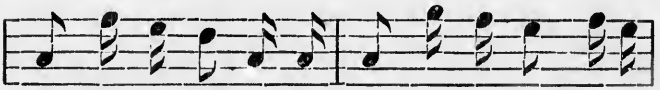
ner ! Cle-men - ti, Ber - ti - ni, Wolff A-



la - ri, Czer- ni. Ra- vi - na, Go - ri - a, Os-born,



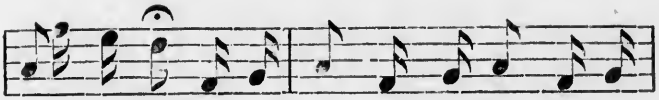
Kuhlau, Fesca, Burgmül-ler, Franck, Dœhler, Schulhoff,



Schubert, Ascher, Drolling. Ettling, Taubert, Me-yer-

beer. Hun - ten, Hum-mel, Hændel, Zim-mer-

mann, Sys-termann, Steibelt, Dusseck, Bolhmann, Hay-



dn Beethoven, Marmon-tel, Strauss, Khuner, Pley- el,

Prudent, Kastner, Et pour bouquet Mozart et Mu-

sard ! Mais par - mi ces noms- là, A - vant

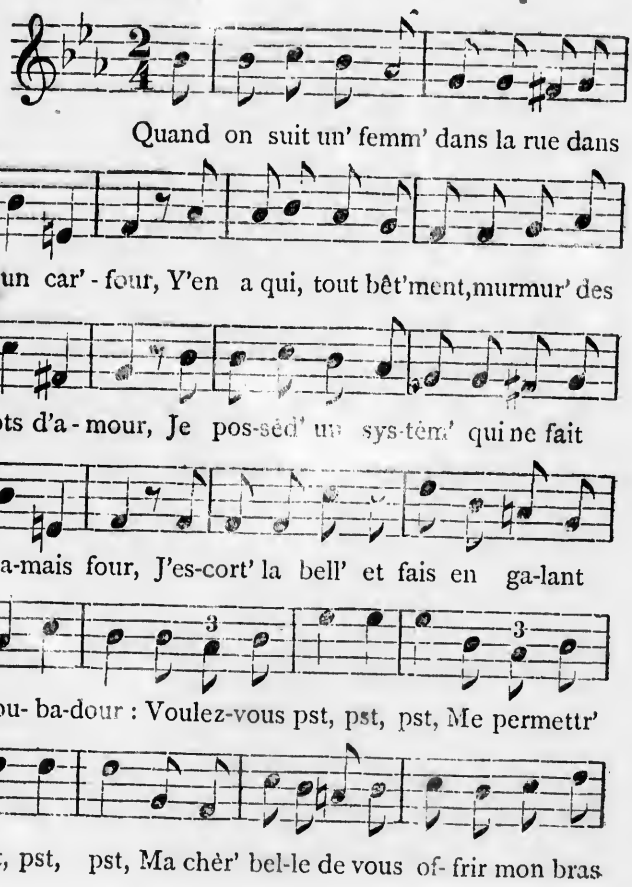
peu bril-le-ra le beau nom que voi-là : Pa-mé - la !

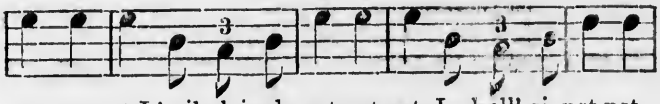
(*Parlé.*) Aussi cette tyrolienne, ce sabre d'honneur, seront, jusqu'à mon dernier jour, la gloire et l'ornement de mes cheveux blancs. (*Au refrain.*)

PST ! PST ! PST !

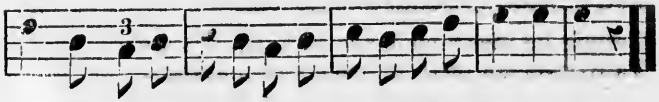
Paroles de L. Peuchot *Musique de E. Moniot*

Moderato





pst, pst,pst,L'œil plein de pst,pst,pst, La bell' si pst,pst,



pst, Répond je ne puis refu-ser votre bras pst,pst,pst !

Rev'nant l'autr' soir de chez mon vieil ami Brutus,
Je me dis, pour un' fois payons-nous l'omnibus,
Pour économiser mon modeste quibus,
Au lieu de monter d'dans je m'offre le dessus :
Conducteur, pst, pst,
Avez-vous pst, pst, pst,
Un' toute petit' plac' pour m'asseoir sur mon pst, pst,pst?
Me toisant pst, pst, pst,
Il tir' le pst, pst, pst,
Et d'un geste gracieux poliment me dit : pst, pst, pst.

La premièr' fois qu'un jeune collégien, hélas !
Désir' pour le fumer un bon panatellas,
Il se rend bravement chez un marchand d'tabac
Puis s'en va sur l'boul'vard en f'sant des embarras.
Il se dit pst, pst, pst,
C'est vraiment pst, pst, pst,
Et grâce à ce cigar' je puis maintenant pst, pst, pst.
Tout à coup pst, pst, pst,
Il se sent pst, pst, pst,
Et se dit c'est la dernièr' fois qu'j'e m'paye un pst,pst,pst.

Au skating, l'autre soir, on voulait m'entraîner
Mais, dis-je à mes amis, je n'sais pas patiner ;
Ça n'fait rien, disent-ils, laisse-nous t'emmener,
Et sur le rink alors on me voit m'élancer.

Et bientôt pst, pst, pst,
Je vais tout pst, pst, pst,
Et tout comme un autre je puis maintenant pst, pst, pst.
Tout à coup pst, pst, pst,
J'fais un faux pst, pst, pst,
Et d'vant tout le monde alors je tomb' sur mon pst,pst,pst.

Certain de mes amis ne se trouvant pas bien
Va trouver un méd'cin, excellent praticien,
Qui lui dit : Mon garçon, cela ne sera rien ;
Avec cette ordonnanc' allez chez l'pharmacien,
Qui lui dit : pst, pst, pst,
Prenez ce pst, pst, pst,
Chaq' matin et chaq' soir appliquez-vous un pst, pst,pst :
Il essaie pst, pst, pst,
Et s'trouv' tout pst, pst, pst,
Et se dit sapristi ! c'est magnifiqu' le pst, pst, pst !

Pour cause d'hygièn' voulant prendr' un bon bain,
Dans un établiss'ment je me rendis soudain.
J'fais emplir un' baignoir' de ce liquide sain,
Avant de m'élancer je pense à mettr' la main :
Oh ! là ! là ! pst, pst, pst,
C'est bien trop pst, pst, pst,
Attendez, dit l'garçon, j'vais mettre un peu de pst,pst,pst.
Il met du pst, pst, pst
Et j'ressaie pst, pst, pst,
C'est tout l'contrair'maintenant car ça me brûl'pst,pst,pst.

Devant monsieur l'curé et l'cœur plein d'émotion,
Deux jeunes gens hier consacraient leur union.
Les famill's étaient là ; le curé calme et bon
Demande à l'épousée sur un paternel ton :
Prenez-vous pst, pst, pst
Monsieur pour pst, pst, pst ? [pst, pst ?
Et vous, monsieur, prenez-vous mam'sell' pour votr' pst,
J'la prends pour pst, pst, pst
Et moi pour pst, pst, pst,
En ce cas, mes enfants, j'vous unis tous deux pst, pst, pst.

Voyageant l'autre soir sur le ch'min d'fer de Lyon,
A côté d'moi s'trouv' un' nourric' et son poupon.
L'conducteur vient d'mander nos billets sans façon,
La nourrice me dit : T'nez-moi mon nourrisson.
Mais bientôt pst, pst, pst,
Je sens que pst, pst, pst,
Je me sens tout imprégné de ce parfum pst, pst, pst.
Je lui dis : pst, pst, pst,
R'prenez-moi pst, pst, pst,
R'prenez-moi ça, vous avez l'habitud' de pst, pst, pst !

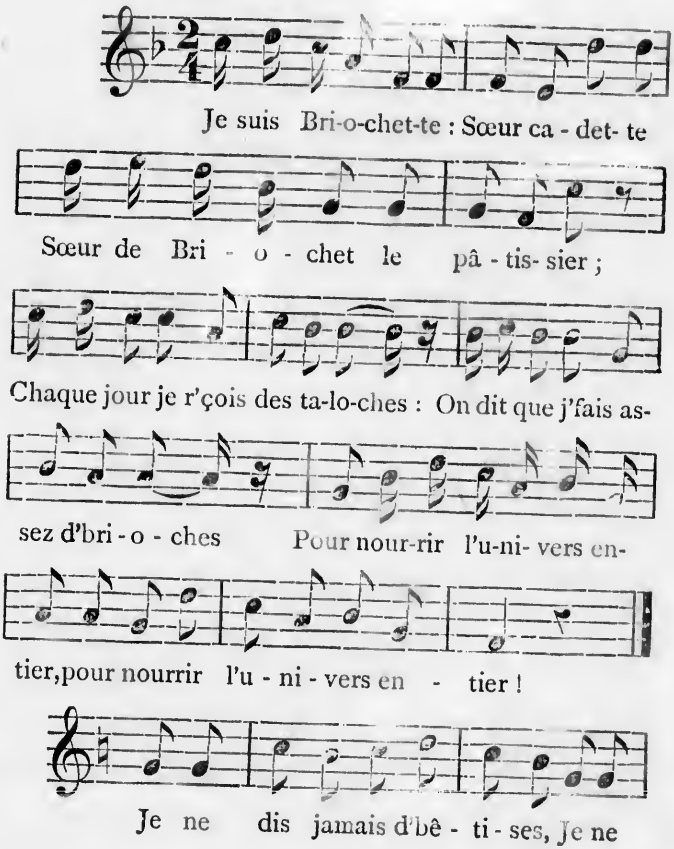
En fait de politique avez-vous un dada ?
Moi je connais des gens qui sont ci, qui sont ça ;
J'aime bien qu'on me dise : Mon opinion, la v'là !
Ma politique à moi s'résum' par ces mots-là :
Et's-vous un pst, pst, pst,
Ou bien un pst, pst, pst ?
Enfin, dites-moi si vraiment vous êtes un pst, pst, pst :
Je n'suis pas pst, pst, pst,
Pas plus que pst, pst, pst,
Je vois avec plaisir que nous somm's tous des pst, pst, pst.

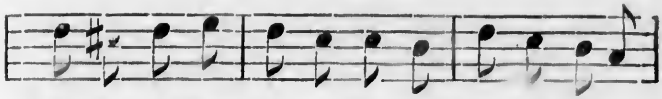
BRIOCHETTE LA PATISSIERE

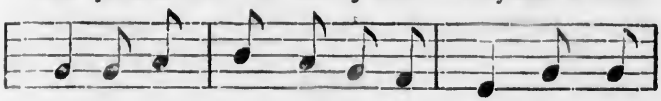
Paroles de Adolphe Joly *Musique de Ch. Pourny.*

Refrain.

Allegretto







(Parlé.) Si j'ai la main malheureuse, ce n'est pas de ma faute ! je n'puis pas toucher une tasse ou un poëlon sans que l'anse me reste dans la main ! On me crie toute la journée : " Surtout, n'touche à rien ! " ça ne me touche pas : faut bien qu'la fille d'une pâtissière mette la main à la pât , et dame, je fèle, j'embrèche, je casse ! Hier matin maman m'dit : " Briochette, j'vais faire l'étalage : j'ai mis le la ur le feu, surveille-le afin qu'il ne se sauve pas : quand il sera chaud tu monteras la pendule— Moi, naturellement, je m'assieds près du fourneau. Tout à coup je m'aperçois que la porte était ouverte : je cours la fermer ; pendant ce temps là, v'lan ! v'là l'lait qui part !.. quand maman revient elle cherche

partout : " Où est donc le lait ? "— Dans l'feu, m'man ; mais il n'est pas sorti d'ici, j'avais fermé la porte ! — Et la pendule ?... — Vous m'avez dit de la monter. — Eh bien ?..—Eh bien ! j'l'avons montée au grenier, sur un sac de farine. Croiriez-vous que maman n'était pas contente : elle s'est emportée comme une vraie soupe... au lait. (*Au refrain.*)

L'ambition me domine :
Je veux mordre à la cuisine
Et pâtisser à mon tour, (*bis.*)
Aussi faut m'voir' à toute heure
Pâtisser dans notr' demeure :
Pétrir, dresser, mettre au four. (*bis.*)

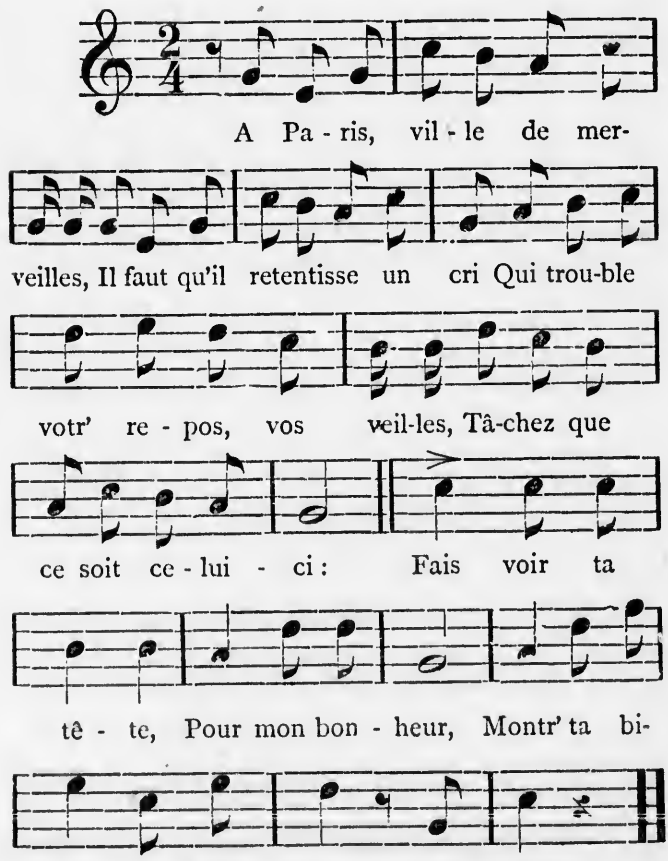
(*Parlé.*) Quand mes parents sont sortis, j'fais d'la galette sans *eux*... ni beurre. Dimanche une pratique vient commander un vol-au-vent et des biscuits à la cuillère, pour un dîner de douze personnes. Je n'dis rien, j'prépare ma pâte : d'la farine, du sucre, des jaunes d'œufs : je retire les blancs avec soin, mais j'laisse les coquilles et j'bats bien fort : ça avait une mine à se mettre à genoux devant. Le soir, on est venu nous faire une scène : on avait trouvé, dans l'vol-au-vent, uu vieux torchon et un bout de chandelle. et tous les convives avaient manqué de s'étrangler ; j'avais simplement fourré une petite cuillère dans chaque biscuit... aussi pourquoi demande-t-on des biscuits à la cuillère ?... une autre fois, je serai plus fine : je mettrai des fourchettes ! (*Au refrain.*)

Quand je sers à la boutique,
Afin que chaque pratique
Soit servie à souhait, (*bis.*)
Je goûte la marchandise :
Tourte, gâteaux, friandise :
Chacun d'vrait être satisfait. (*bis.*)

(Parlé.) Eh bien, non ! Figurez-vous qu'il y a des gens qui s'en vont de mauvaise humeur, parce que j'ai mordu dans leur frangipane ou que j'ai fourré mes doigts dans leur tourte pour attraper une boulette ou un malheureux champignon. Faut avoir le caractère bien mal fait, n'est-ce pas? Tenez, l'autre soir, madame Toile à carreaux, la matelassière,— une femme qui a des bons moments et des mauvais quarts d'heure — était comme un crin : pourquoi? je me le demande et je vous le demande : tout bonnement, parceque, dans le godiveau que je lui avais porté, j'avais remplacé les truffes par de vieilles châtaignes, et les écrevisses par des coquilles d'escargot !... c'est qu'elle en perdait l'*haleine*, la matelassière. J'ai plus de chance avec les sucres d'orge : je les amincis des deux bouts, en les suçant : c'est une attention délicate, afin de ne pas agrandir la bouche des petits enfants. *(Au refrain.)*

FAIS VOIR TA TETE !

Paroles de B. Thuillier *Musique de L. C. Desormes*



Certain soir, v'là qu'à ma gargotte,
J'avais envi d'pas mal diner,
J'dis qu'on m'apporte une gib'lotte,
On m'sert un chat qu'on v'nait d'sauter.

(Parlé.) J'appelle le patron.— Ça un lapin ?— Mais oui, m'sieur.—Allons donc ! si c'est uu lapin,

Fais voir sa tête,
Maudit traiteur,
Sans ça vieill' bête,
J'fais un malheur.

Au casino, j'vois un' lorette
Masquée, un vrai trésor de roi !..
J'propose à souper chez Vachette :
Ça m'va, me dit-elle, ma foi !...

(Parlé.) Elle était bien faite, rondelette, elle avait même... des avant scènes, c'est vrai, eh bien ! que voulez-vous ! on est si souvent volé qu'avant de souper, je n'pus m'empêcher de lui dire :

Fais voir ta tête,
Astre enchanteur,
O ma bichette,
Fais mon bonheur !

Nos élégants, ô décadence,
Sont tous *crevés*, jusqu'au dernier,
Mais pour défendre notre France
Ils mourraient comme l'ouvrier.

(Parlé.) Eh ! oui, ma foi, malgré leur vêtement court, qui leur vient juste au ras du dos, ils feraient vaillamment leur devoir et on leur entendrait dire à l'ennemi :

Fais voir ta tête,
Si t'as pas peur,
(Faisant le geste à la baïonnette.)
A coup d'fourchette
J'f'rai ton bonheur.

Un soir dans un' chanson nouvelle,
Je n'peux plus m'rapp'ler d'un couplet,
J'ai beau me creuser la cervelle,
Je reste en plan, j'manqu' mon effet.

(Parlé.) Impatienté, je dis au souffleur : " Ah ça, mon vieil Anatole, est-ce que tu t'es endormi dans le trou ? " Non, eh bien alors :

Fais voir ta tête,
Mon vieux souffleur,
(On voit sortir la tête du souffleur coiffée d'un bonnet de coton.)
Quelle laide binette
Ah ! qué malheur !

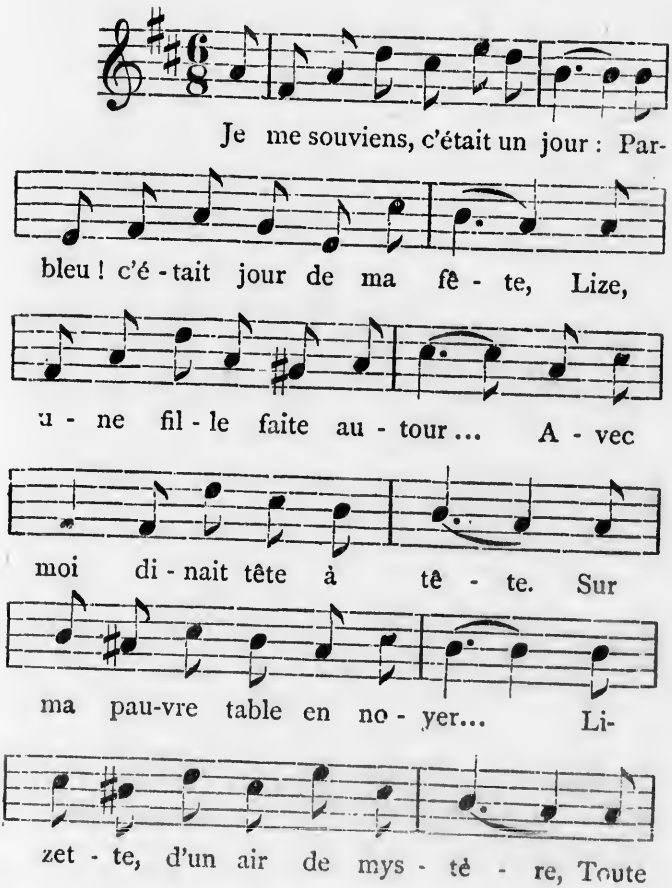
Un jour je vais à l'Hippodrome,
J'vois un homm' masqué qui luttait,
Je m'dis est-c' Mathieu de la Drôme,
Caselli, Plessis, Bilboquet ?

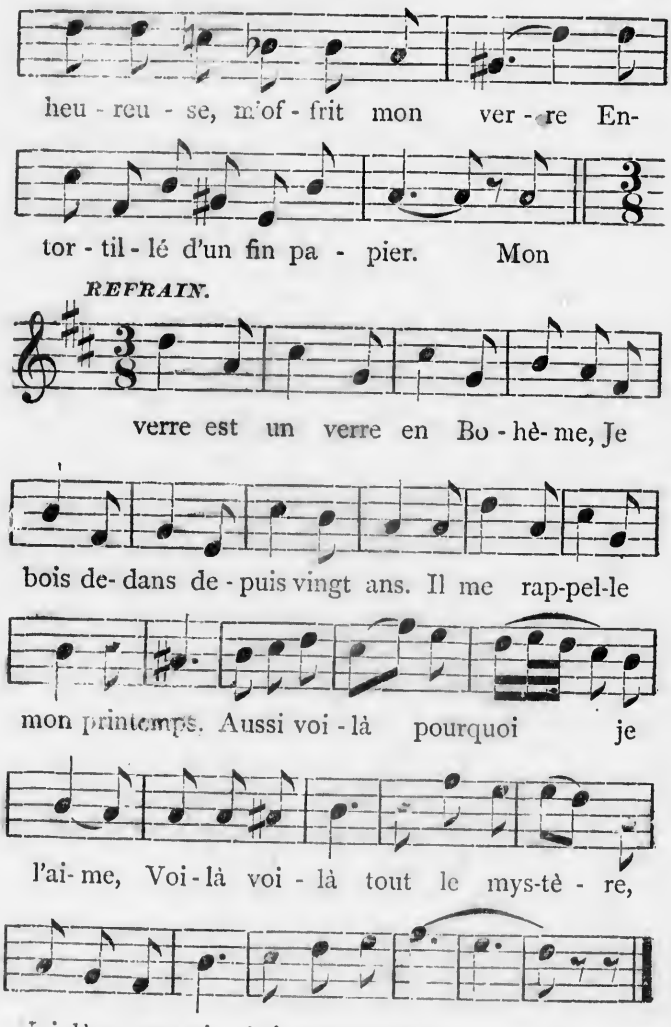
(Parlé. J'étais très embarrassé pour le reconnaître avec cette idée de se mettre cette grande machine sur la figure, et comme il venait de tomber son homme très proprement, je voulais lui faire de la réclame. Alors je me mis à lui chanter :

Fais vois ta tête,
Vaillant lutteur
Pour que j'répète
Ton nom vainqueur !

VOILA POURQUOI J'AIME MON VERRE.

Allegro *Ch. Lefay.*




heu - reu - se, m'of - frit mon ver - re En-
tor - til - lé d'un fin pa - pier. Mon
REFRAIN.
verre est un verre en Bo - hè - me, Je
bois de - dans de - puis vingt ans. Il me rap-pel-le
mon printemps. Aussi voi - là pourquoi je
l'ai - me, Voi - là voi - là tout le mys-tè - re,
Voi - là pourquoi j'ai - me mon ver - - re.

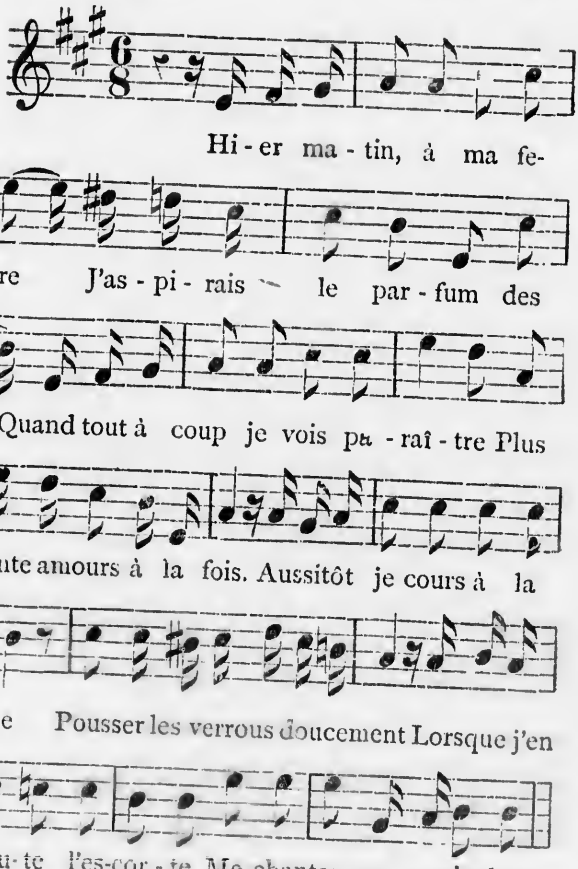
Tous deux nous vidions tour à tour,
Le Brillant cristal de Bohême,
En buvant, on parlait d'amour ;
Cent fois fut dit le mot : Je t'aime !
Ma lèvre cherchait sur les bords
L'empreinte de ses lèvres roses,
Ce soir là, j'appris bien des choses,
Mais hélas ! ces amours sont morts.
Mon verre, etc.

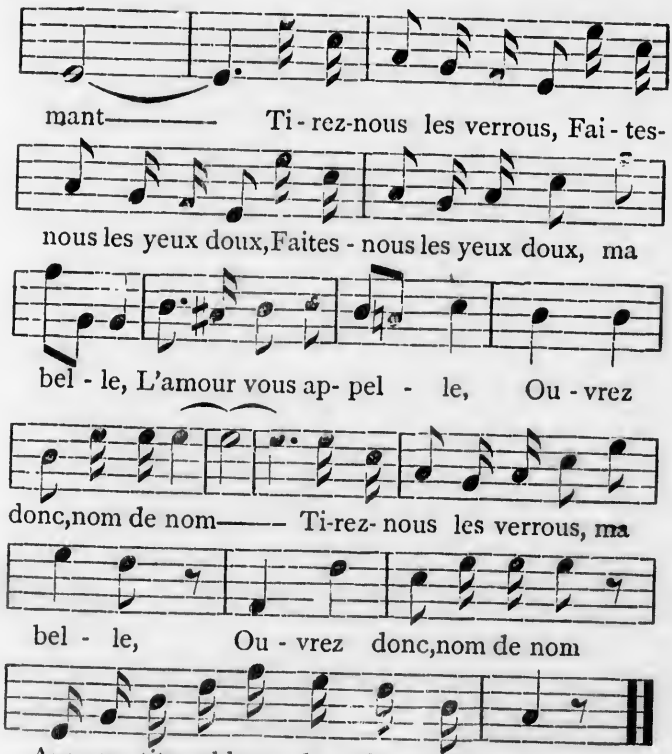
Lize un jour quitla mon réduit
Trop lasse de notre misère,
Alors, pour chasser mon ennui,
Je bus, et rebus dans mon verre.
Le vin chasse notre chagrin,
Avec lui l'on voit tout en rose,
Depuis Lize, j'oubliai Rose
Et bien d'autres sur mon chemin.
Mon verre, etc.

Aujourd'hui je suis vieux garçon,
Mais il me reste la mémoire ;
Je chante, et souvent ma chanson,
Sur mes lèvres, vient après boire.
De maîtresses, je n'en ai plus,
E'amis, il n'en est pas sur terre ;
Je suis heureux avec mon verre,
Pour moi le reste est superflu...
Mon verre, etc.

LES SOLDATS DE CUPIDON.

Allegretto *Lucien Collin*





Etonnée et fort anxieuse,
Je regardais et je tremblais
Lorsqu'une voix impérieuse
Dit : " Soldats, grimpez aux volets ! "
A l'assaut que leur chef commande,
Par un trou, je les vois monter ;
Jugez si ma peur était grande...
Je les entendais répéter :
Tirez-nous, etc.

Les fripons se passent d'échelles,
Leurs épaules en tiennent lieu.
Sans crainte de froisser leurs ailes,
De grimper ils se font un jeu.
En bas leur chef les encourage :
" La victoire ou le déshonneur ! "
Dit-il, secouant le treillage,
Et trente voix chantent en chœur :
Tirez-nous, etc.

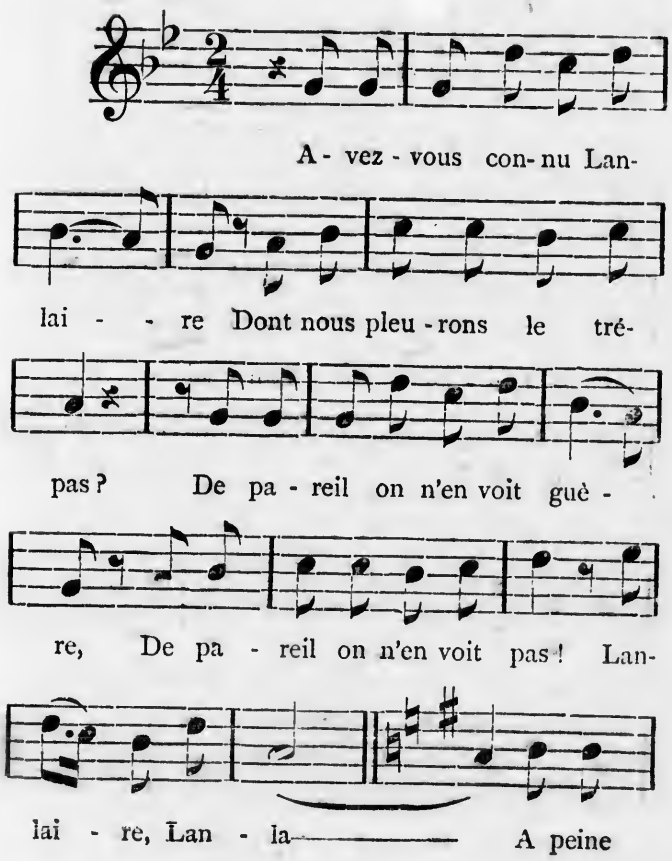
Un dernier effort, et les traîtres
Vont s'emparer de la maison :
" Ayez pitié de moi, mes maîtres,
" N'est-il pas d'autre garnison ?... "
" —Non ! " dit le chef, " verrous ni grilles,
" Larmes ni cris, rien ne défend
" Contre l'amour les belles filles !... "
Puis il entonne en triomphant :
Tirez-nous, etc.

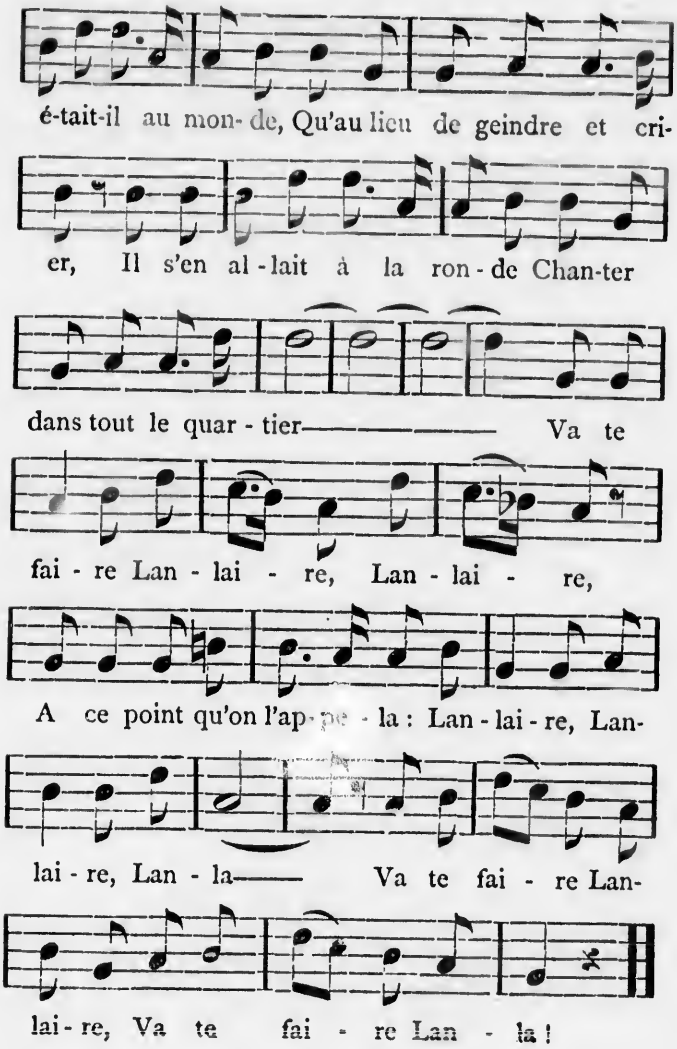
Oui ! ma résistance fut vaine ;
J'eus beau crier—et j'en rougis,
Les trente amours, le Capitaine,
Tous entrèrent dans mon logis.
Hélas ! j'étais leur prisonnière
Il fallut me rendre à merci...
Je payai les frais de la guerre...
Et, le soir, je chantais aussi :
Tirez-nous, etc.

LANLAIRE

Paroles et musique de Gustave Nadaud

Allegro.




é-tait-il au mon- de, Qu'au lieu de geindre et cri-
er, Il s'en al - lait à la ron - de Chan-ter
dans tout le quar - tier——— Va te
fai - re Lan - lai - re, Lan - lai - re,
A ce point qu'on l'ap- pe - la : Lan - lai - re, Lan-
lai - re, Lan - la—— Va te fai - re Lan-
lai - re, Va te fai - re Lan - la !

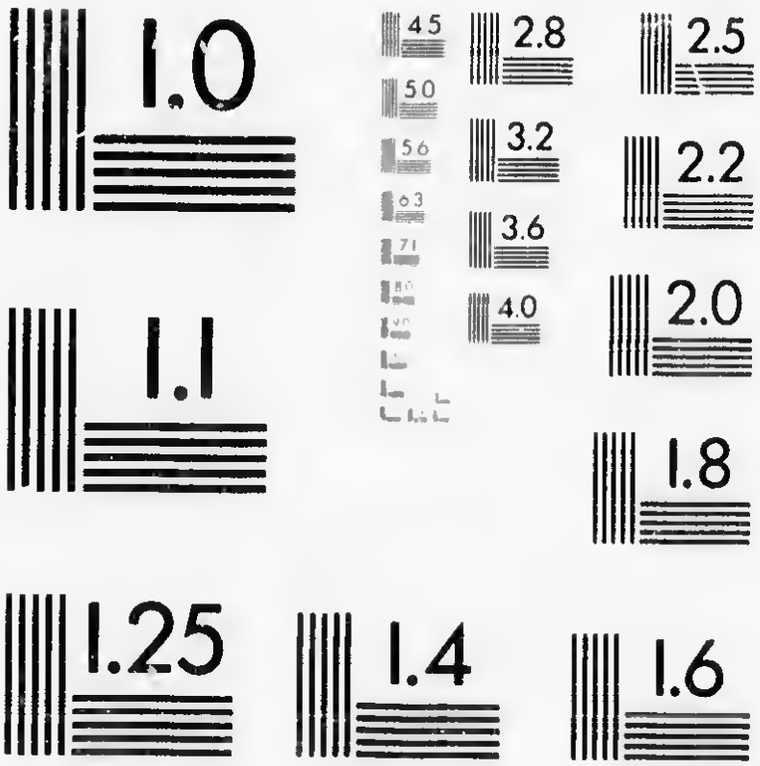
Avez-vous connu Lanlaire
Dont nous pleurons le trépas ?
De pareils on n'en voit guère,
De pareils on n'en voit pas !
Lanlaire, Lanla !
A peine était-il au monde,
Qu'au lieu de geindre et crier,
Il s'en allait à la ronde
Chanter dans tout le quartier :
Va te faire
Lanlaire ! (*bis*)
A ce point qu'on l'appela :
Lanlaire, (*bis*)
Lanla !
Va te faire Lanlaire,
Va te faire Lanla !

On le mit dans un collège
Pour apprendre le latin ;
Il jouait, le sacrilège,
Il fumait, le libertin !
Lanlaire, Lanla !
Et quand le maître sévère
Le condamnait au pain sec,
Sa nourriture ordinaire,
Il lui répondait en grec :
—Va te faire
Lanlaire ! (*bis*)
Il ne savait que cela :
Lanlaire, (*bis*)
Lanla !
Va te faire Lanlaire,
Va te faire lanla !

On lui dit : Va-t-en ou reste :
Sois soldat...—C'est trop frugal.
—Médecin...—Je suis modeste.
—Commerçant...—Je suis loyal,

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

Lanlaire, Lanla !
—Tu veux donc être notaire ?
—La charge est lourde à payer,
—Puisque tu ne sais rien faire,
Sois avocat ou boursier...
—Va te faire
Lanlaire ! (*bis*)
Le diable a passé par là !
Lanlaire, (*bis*)
Lanla !
Va te faire Lanlaire,
Va te faire Lanla !

—Qu'êtes-vous en politique ?
—Moi ? Je n'ai jamais changé.
—Aimez-vous la république ?
—J'aime toujours ce que j'ai,
Lanlaire, Lanla !
—Etes-vous légitimiste ?
—Je suis toujours de mon temps.
—Seriez-vous socialiste ?
—Nous verrons dans cinquante ans.
Va te faire
Lanlaire ! (*bis*)
Mon système, le voilà :
Lanlaire, (*bis*)
Lanla !
Va te faire Lanlaire,
Va te faire Lanla !

Il ne plaçait la sagesse
Que dans les plaisirs permis,
Changeant souvent de maîtresse,
Ne changeant jamais d'amis.
Lanlaire, Lanla !
On voulut lui faire prendre
Femme aimable et grosse dot ;

Moi, dit-il, j'irais me vendre
Et, demain, le premier sot
Va me faire
Lanlaire ! (*bis*)
Comment nommez-vous cela ?
Lanlaire, (*bis*)
Lanla !
Va te faire Lanlaire,
Va te faire Lanla !

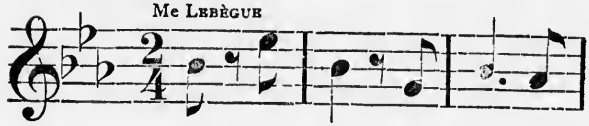
Il ne fit rien en sa vie,
Pour ne pas faire le mal.
Il fut pauvre sans envie ;
Il vécut au sol natal.
Lanlaire, Lanla !
Il resta célibataire,
Et même il n'eut pas d'enfants.
Si tu crois trouver sur terre
Beaucoup de ses descendants...
Va te faire
Lanlaire ! (*bis*)
On n'en fait plus de ceux-là,
Lanlaire, (*bis*)
Lanla !
Va te faire Lanlaire,
Va te faire Lanla !

LES DEUX NOTAIRES

Paroles et musique de Gustave Nadaud

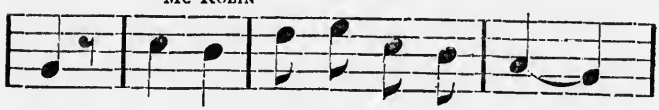
Moderato

Me LEBÈGUE



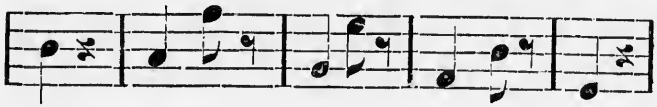
Hé ! bon-jour, maî - tre Ro-

Me ROBIN



bin ! —Collègue, ou - vrez-moi la por -

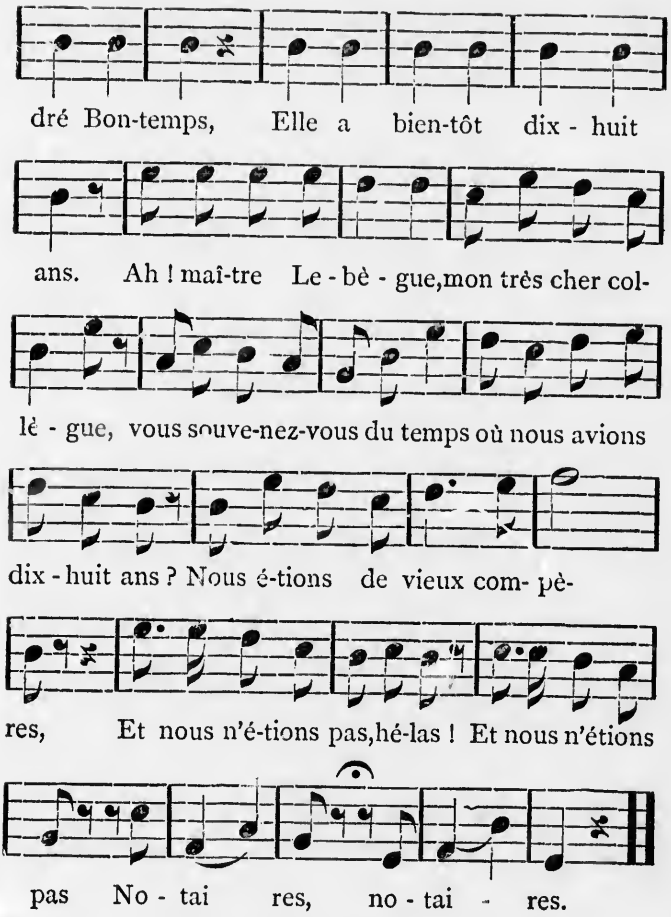
te : C'est un con-trat que j'ap - por -



te A pa - rapher ce ma - tin.

La cli - ente est fort gen - til - le ; Vous sa-

vez que c'est la fil - le De mon-sieur An-



Que nous étions beaux à voir
Au sein de la capitale !
Comme feu Sardanapale,
Nous festinions chaque soir.

On disait : " Voilà des princes
Qui sortent de leur provinces."
—Nous disons que le futur
Se nomme monsieur Arthur...
—Ah ! maître Lebègue,
Mon très cher collègue,
Paris est un bel endroit ;
Nous y faisions notre droit.
Nous étions célibataires,
Et nous n'étions pas,
Hélas !
Et nous n'étions pas
Notaires ! (*bis*)

Avons-nous joué des tours
A la portière majeure,
Qui nous gourmandait à l'heure
Où l'on ne vient pas du cours !
Un soir que nous étions quatre,
Nous avons failli la battre.
—Nous disons que les parents
Compteront cent mille francs.
—Ah ! maître Lebègue,
Mon très cher collègue,
Nous chantions et nous fumions,
Même parfois nous dansions
Des polkas un peu légères.
Et nous n'étions pas,
Hélas !
Et nous n'étions pas
Notaires ! (*bis*)

Te rappelles-tu Clara ?
—Parbleu ! C'était la grisette,
Avec son nez en trompette,
Ses yeux noirs, et cætera.
—Et puis elle était si vive,
Si fidèle, si naïve !..

—Hum ! le régime adopté
Sera la communauté.
—Ah ! maître Lebègue,
Mon très-cher collègue,
Elle m'adorait...—Tais-toi :
Elle était folle de moi.
Nous étions déjà confrères,
Mais nous n'étions pas,
Hélas !
Mais nous n'étions pas
Notaires ! (*bis*)

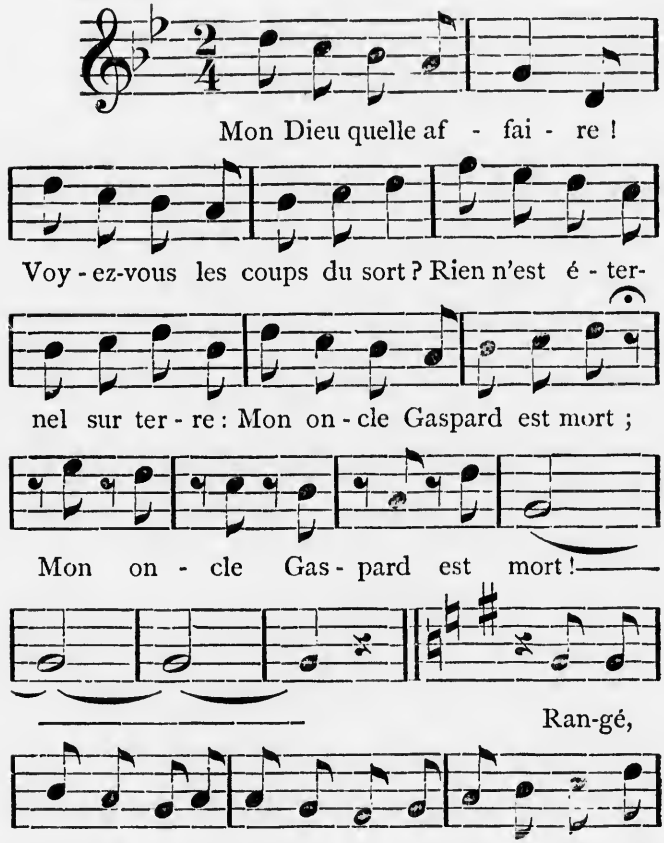
Chut ! Robin, lâchons, mon vieux,
De nous regarder sans rire ;
Songe à ce qu'on pourrait dire
Si l'on nous connaissait mieux.
Tu sais bien que mon épouse
Est un tant soit peu jalouse.
Il faut bien se résigner,
Il ne reste qu'à signer.
—Ah ! maître Lebègue,
Mon très-cher collègue,
Vous êtes un scélérat !
N'oublions pas mon contrat.
Nous nous en passions naguères,
Quand nous n'étions pas,
Hélas !
Quand nous n'étions pas
Notaires ! (*bis*)

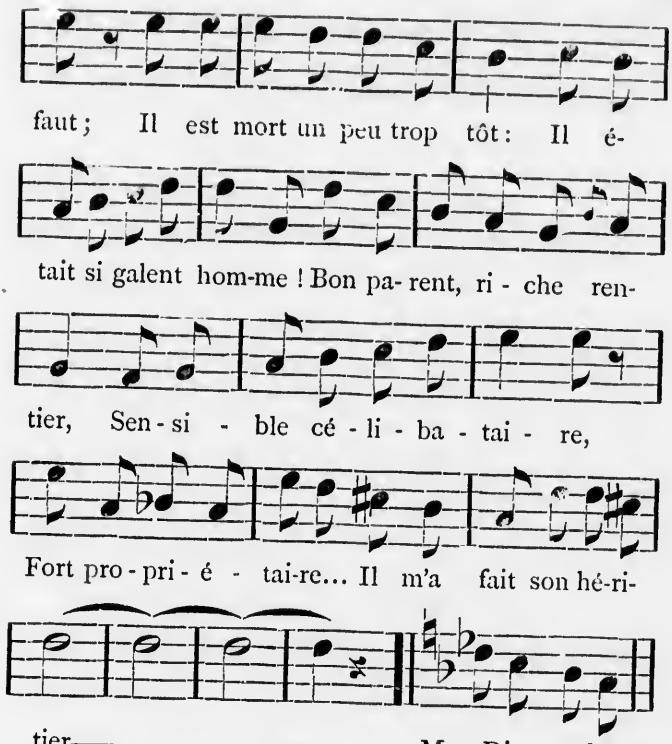
MON ONCLE GASPARD

Paroles et musique de Gustave Nadaud

Allegro

REFRAIN.





Pauvre ami, tu peux m'en croire,
Je ne serai point ingrat ;
Je signerais un contrat
Pour honorer ta mémoire.
Ton respectueux neveu
Va faire à ta gouvernante
Cent écus de rente,
Pour remplir ton dernier vœu.
Mon Dieu, etc.

Je veux, en touchant mes termes,
Te pleurer tous les trois mois,
Je veux pleurer chaque fois
Qu'on me soldera mes fermes.
J'aurai des douleurs intimes,
En palpant mes primes
Des Strasbourgs que tu m'as faits.
Mon Dieu, etc.

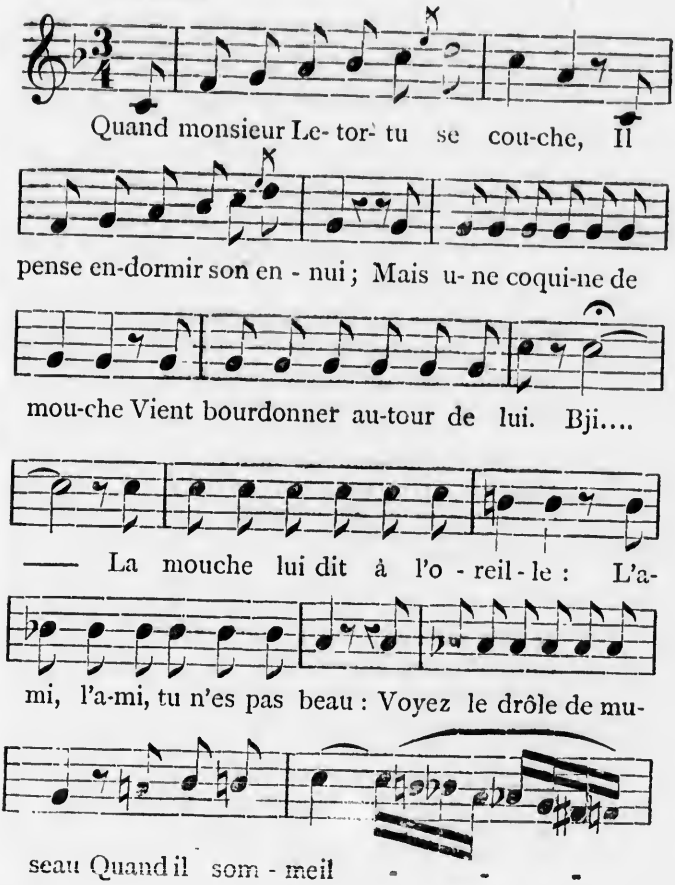
Toi que l'on croyait avare,
Tu thésaurisais pour moi ;
Tu ne sauras pas l'emploi
Qu'à ton argent je prépare.
Par conscience, je veux
N'en pas conserver un zeste
Et léguer le reste
A mes coquins de neveux.
Mon Dieu, etc.

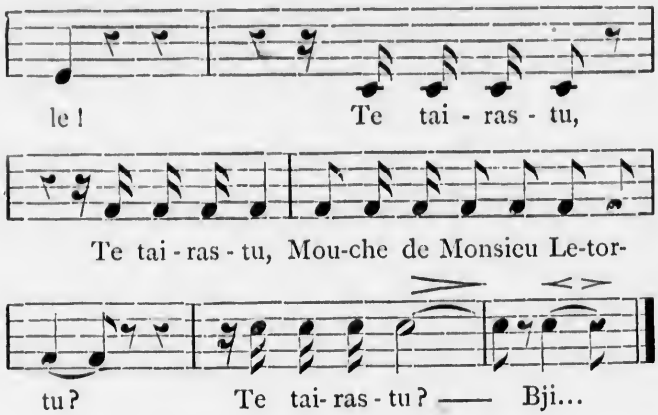
C'est horrible, quand je pense
Que, jusqu'au dernier moment,
On pouvait impunément
Le rendre à mon espérance.
C'en est fait : il a vécu ;
Mais son image vivante
Me sera présente
Jusqu'à mon dernier écu.
Mon Dieu, etc.

LA MOUCHE DE Mr LETORTU

Paroles et musique de Gustave Nadaud

Andante.





Que me veut cette impertinente ?
Va-t-en, mouche du diable, sors !
Je n'aime pas qu'on me plaisante,
Je suis grave lorsque je dors.
Bji.....
Aussitôt la mouche de dire :
Histrion, sois grave, tant mieux ;
C'est justement ton sérieux
Qui me fait rire.
—Te tairas-tu, etc.

Je suis riche et ne puis comprendre
Cette étrange inquisition.
Si le sommeil était à vendre,
J'en aurais pour un million.
Bji.....
L'ami, l'ami, ton or est louche,
Tu l'as gagné par quel moyen ?
Ne le dis pas ; Dieu le sait bien,
Et moi, ta mouche.
—Te tairas-tu, etc.

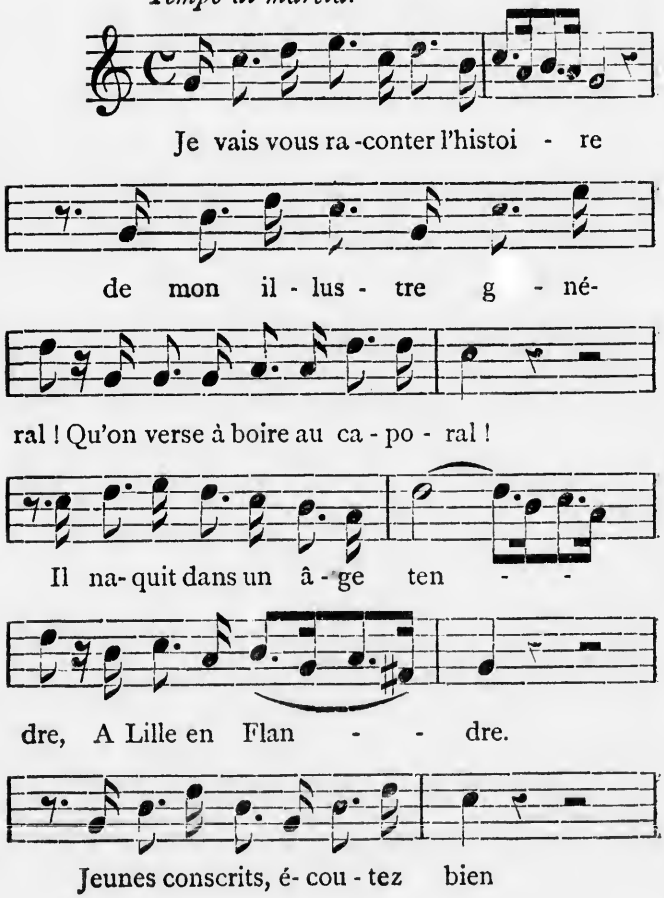
Une chose me contrarie.
J'ai trop longtemps boudé le roi ;
Pour servir encor ma patrie,
J'accepterais un bon emploi.
Bji.....
Voyez-vous ces petits apôtres
Qui servent leur bourse et le roi !
Nous saurons nous passer de toi
Et de bien d'autres.
—Te tairas-tu, etc.

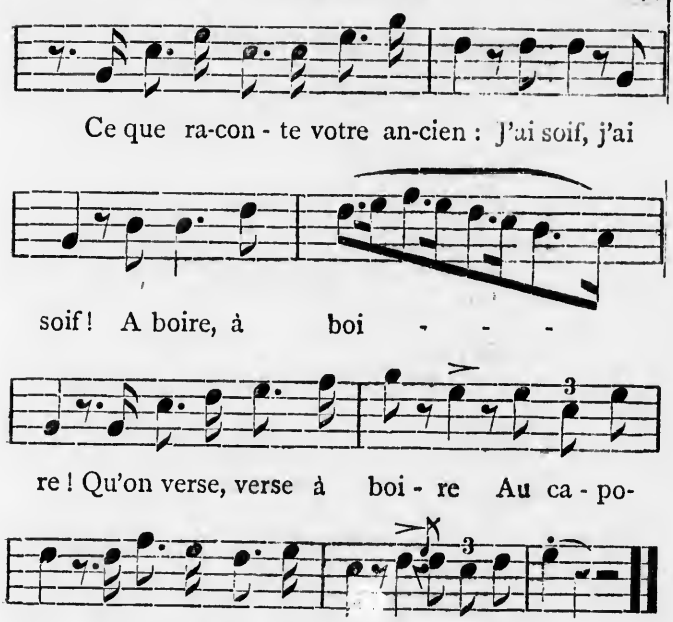
C'en est trop, et sur ma parole,
Tu me le paîras, cette fois.
Il se lève... La mouche vole ;
Mais elle est prise entre deux doigts,
Bji.....
La mouche expire sans défense ;
Mais elle dit en bourdonnant :
Où placeras-tu maintenant
Ta conscience ?
—Te tairas-tu, etc.

L'HISTOIRE DU GENERAL

Paroles et musique de Gustave Nadaud

Tempo di marcia.





Je vais vous raconter l'histoire
Du père de mon Général.
Qu'on verse à boire
Au caporal !
Il se montra de grande taille
A la bataille.
Il a cueilli bien des lauriers
Dans le premier carabiniers.
J'ai soif ! (*bis*) à boire !
Qu'on verse, verse à boire
Au caporal !
Il raconte l'histoire
Du Général.

Je vais vous raconter l'histoire
Du frère de mon Général.
Qu'on verse à boire
Au caporal !
Il tira le numéro treize...
Et trois font seize.
Il a cueilli bien des lauriers
Dans le deuxième cuirassiers.
J'ai soif ! (*bis*) à boire ! (*bis*)
Qu'on verse, verse à boire
Au caporal !
Il raconte l'histoire
Du Général.

Je vais vous raconter l'histoire
De l'oncle de mon général.
Qu'on verse à boire
Au caporal !
Il est sorti de la fabrique
Polytechnique.
Il a cueilli bien des lauriers
Dans le troisième canonniers.
J'ai soif ! (*bis*) à boire ! (*bis*)
Qu'on verse, verse à boire
Au caporal !
Il raconte l'histoire
Du Général.

Je vais vous raconter l'histoire
De la sœur de mon général.
Qu'on verse à boire
Au caporal !
On appréciait sa cuisine
A la cantine.
Elle arrosa bien des lauriers
Dans le quatrième lanciers.

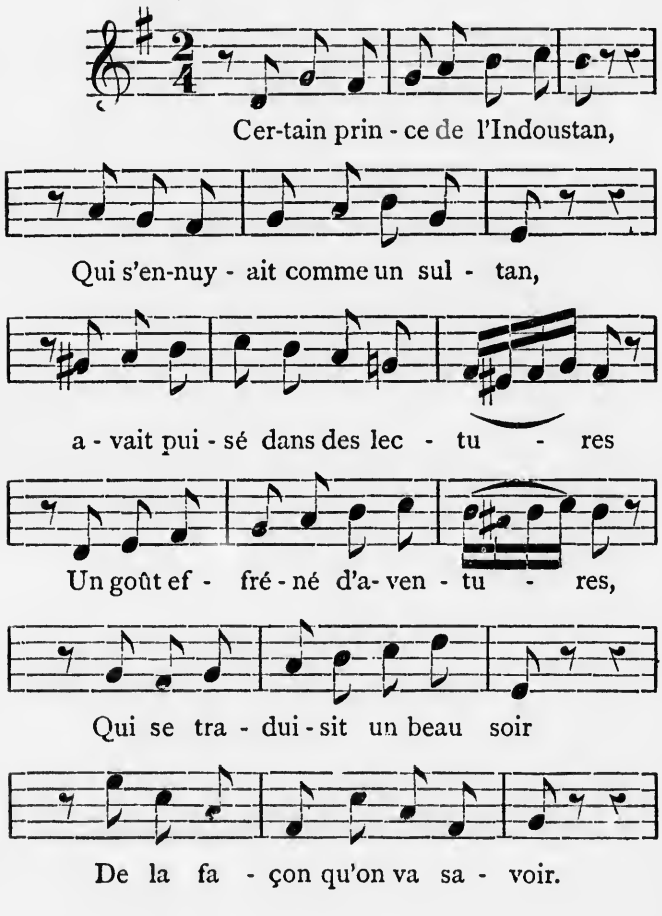
J'ai soif ! (*bis*) à boire ! (*bis*)
Qu'on verse, verse à boire
Au caporal !
Il raconte l'histoire
Du Général.

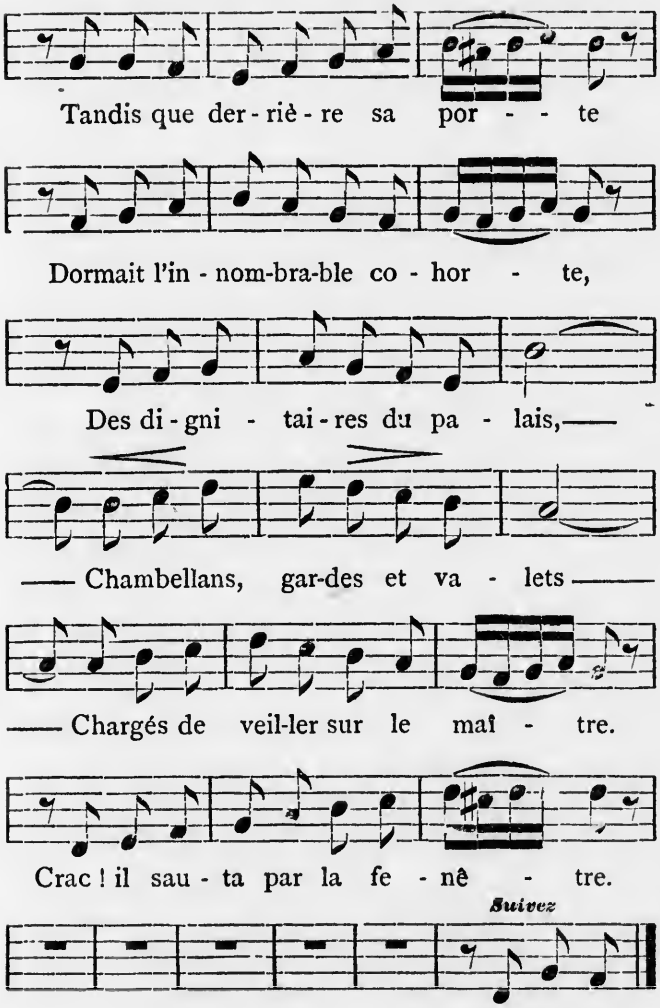
Je vais vous raconter l'histoire
Des enfants de mon général.
Qu'on verse à boire
Au caporal !
C'étaient des conscrits bien honnêtes,
Comme vous l'êtes,
Payant la goutte à leur ancien
Qui leur disait : Ecoutez bien :
J'ai soif ! (*bis*) à boire ! (*bis*)
Qu'on verse, verse à boire
Au caporal !
Il a conté l'histoire
Du Général.

LE PRINCE INDIEN

Paroles et musique de Gustave Nadaud

Vivace




Tandis que der - riè - re sa por - - te
Dormait l'in - nom-bra-ble co - hor - te,
Des di - gni - tai - res du pa - lais,——
—— Chambellans, gar-des et va - lets ——
—— Chargés de veil-ler sur le maî - tre.
Crac ! il sau - ta par la fe - nê - tre.
Suivez
Le voi - là

Le voilà courant à grands pas
Les provinces de ses états
Qu'il ne connaissait qu'en peinture,
Admirant la riche nature
Et se disant en a-parté :
" Dieu, que c'est bon, la liberté ! "
Après avoir, à perdre haleine,
Franchi les monts, franchi la plaine,
Il entra poudreux et crotté
Dans une opulente cité,
Et vit devant une boutique
Des gens qui parlaient politique.

Comme il était un peu bavard
Il trouva bon de prendre part
A cet entretien populaire
Un des bourgeois, homme colère,
Lui dit, dès le troisième mot :
" Mon ami, vous êtes un sot, "
Le prince pensa : " Sur mon âme,
Cet homme est fou : ma cour proclame
Que j'ai plus d'esprit à moi seul
Que mon père, que mon aïeul
Et que toute l'espèce humaine :
C'est un fou, la chose est certaine."

Comme il parlait ainsi tout bas
Il aperçut quelques soldats
Qui poussaient des bottes d'escrime.
" Bon, dit le prince magnanime,
Cachons mon rang et montrons-leur
Ce que c'est qu'un royal tireur."
C'est dit ; un jeune volontaire
Se dispose à le satisfaire.
Son fleuret était moucheté,
Par bonheur pour Sa Majesté
Qui se vit battre, battre, battre
Comme farine ou chaux à plâtre.

" Oh ! oh ! dit le royal tireur,
Ceci doit cacher une erreur,
Car mon adresse est bien connue :
Toute ma cour est convenue
Que j'étais hier un héros ;
J'ai boutonné dix généraux."
Il s'en allait, l'oreille basse,
Quand il vit sur une terrasse
Des étrangers Chinois et Grecs,
Qui, graves, jouaient aux échecs.
Il monte et propose partie ;
On l'accueille avec sympathie.

Il trouve vingts joueurs tout prêts,
On commence... Dix coups après,
Le prince était mat. " Qu'est-ce à dire ?
Je suis le plus fort de l'empire.
Il faut qu'on m'ait joué des tours ;
Au palais je gagnais toujours."
Il part ; au sortir de l'allée,
Il trouve une femme voilée :
" Vous plait-il, madame, un valet ?
—Fi ! seigneur, vous êtes trop laid.
—Quoi, laid ! je suis laid ? dit le prince...
Voyez le goût de la province !

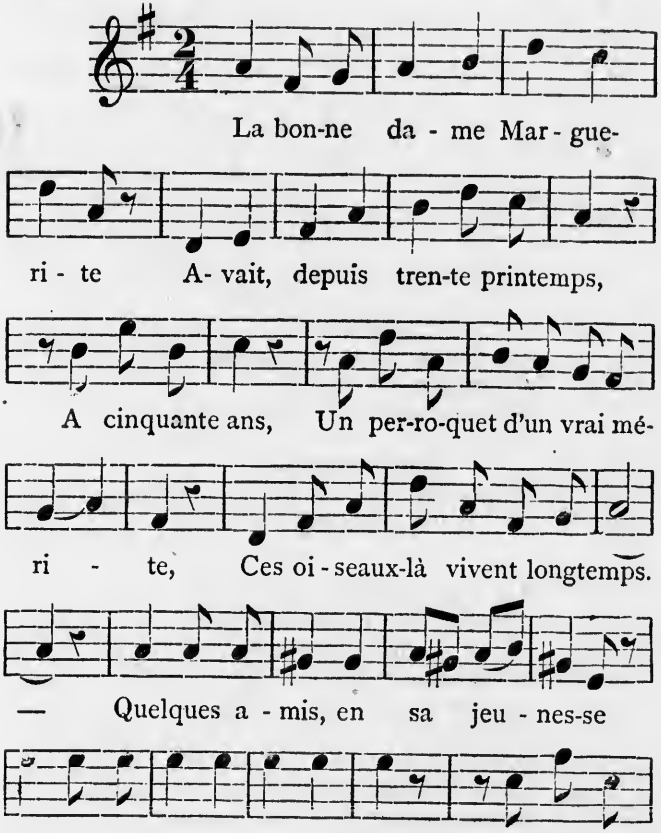
On m'a toujours dit à la cour
Que j'étais beau comme le jour."
Tout en s'exprimant de la sorte
Il sent une pression forte
Au talon droit : un paysan
L'écrasait de son pied pesant.
Oh ! dit le prince, prenez garde,
Mon ami, j'ai la main gaillarde.
Et l'on m'a dit que, tout enfant,
J'étais plus fort qu'un éléphant.
Lors, le paysan, sans colère,
Prend mon prince et le pose à terre.

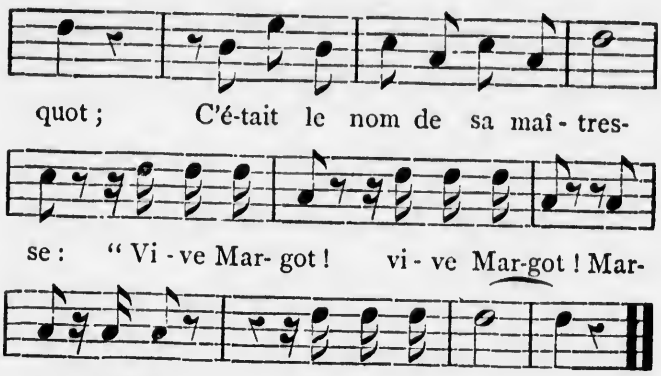
Le malheureux, se relevant,
Se dit : " Là-bas. je suis savant,
J'ai de l'esprit, je suis sublime
Aux jeux, à la lutte, à l'escrime,
De plus aussi beau que le jour...
Retournons bien vite à la cour.

VIVE MARGOT !

Paroles et musique de Gustave Nadaud

Allegretto





La dame alla dans l'autre monde ;
Jacquot, sans être consulté,
Fut acheté
Par une fille rose et blonde,
Couturière de qualité.
Elle voulut lui faire apprendre
" Du rognon " et " du bon fricot ! "
Maître Jacquot
Répondait sans vouloir comprendre :
" Vive Margot ! "

Un vieux colonel en retraite,
Privé de son commandement,
Bien indûment,
Fit acheter la pauvre bête
Qui lui tint lieu de régiment.
Tous les jours, c'étaient des vacarmes,
Jurons de soldats, cris d'argot.
Maître Jacquot
Disait au lieu de " Portez armes ! "
" Vive Margot ! "

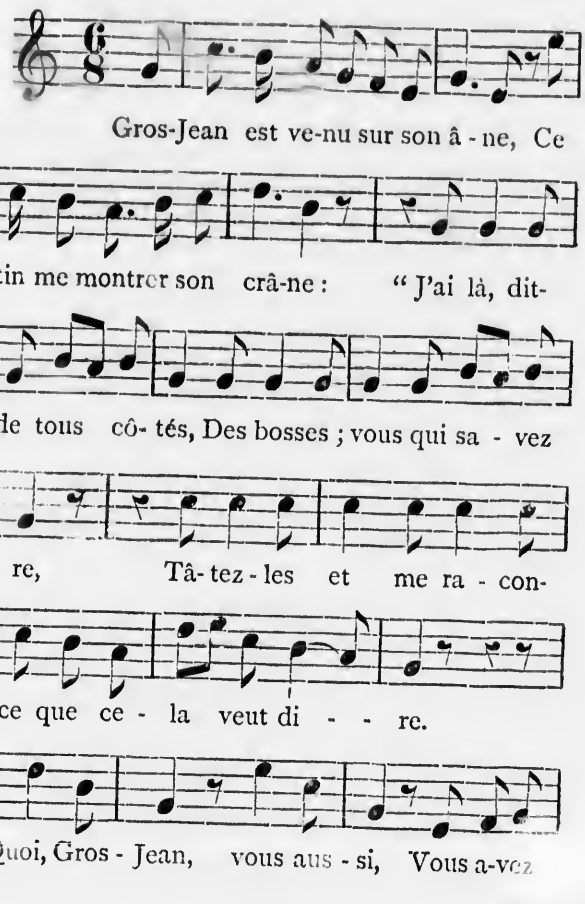
Puis il poursuivit son voyage,
Il traversa de main en main
Le genre humain ;
Chacun lui parlant son langage
Tudesque ou Franc, Grec ou Romain.
"Vive le roi, le Czar, le pape !
Goddem ! Tarteifle ! Per Bacco !"
Maître Jacquot
Répondait en riant sous cape :
"Vive Margot !"

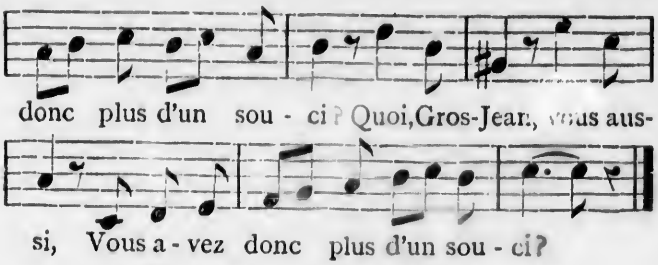
Tout meurt, les perroquets eux-mêmes
Sont soumis aux lois du destin.
Un beau matin,
Jacquot, sans cris et sans blasphêmes,
Partit pour le pays lointain.
La fidélité nous honore,
Si mince que soit son écot ;
Le bon Jacquot
Ouvrit le bec pour dire encore :
"Vive Margot !"

LES BOSSES DE GROS-JEAN

Paroles et musique de Gustave Nadaud

Moderato





Entre mes mains je prends sa tête
Et du premier coup je m'arrête :
" Gros-Jean, voici la vanité :
Cette bosse ; palpez vous-même.
—Oui, monsieur, c'est la vérité,
Je m'admire et je m'aime.
Quoi, Gros-Jean, etc.

Voici l'amour de la fortune ;
Cette bosse est assez commune.
Mais pour vous, paysans sensés,
C'est le vin, la viande et la miche.
—Non pas : on n'a jamais assez,
Tant qu'un autre est plus riche.
Quoi, Gros-Jean, etc.

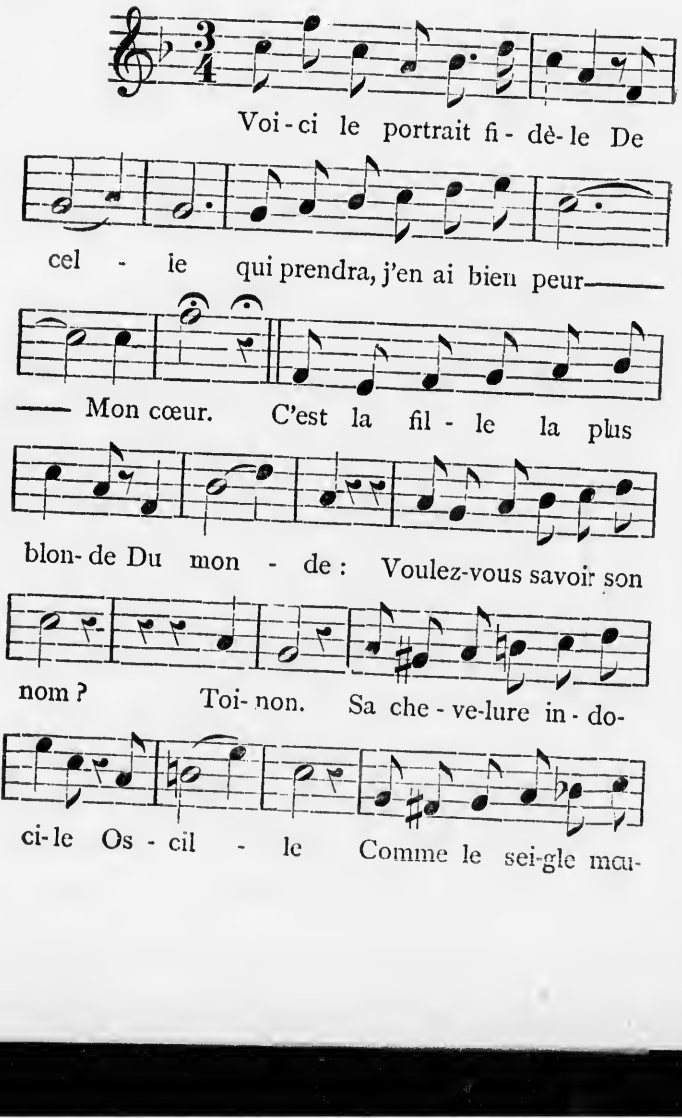
Tenez, en voici bien d'une autre :
L'ambition ! Quelle est la vôtre ?
D'avoir le foin dans vos greniers,
Et la paix dans votre ménage ?
—Mais non : Je serais volontiers
Maire de mon village.
Quoi, Gros-Jean, etc.

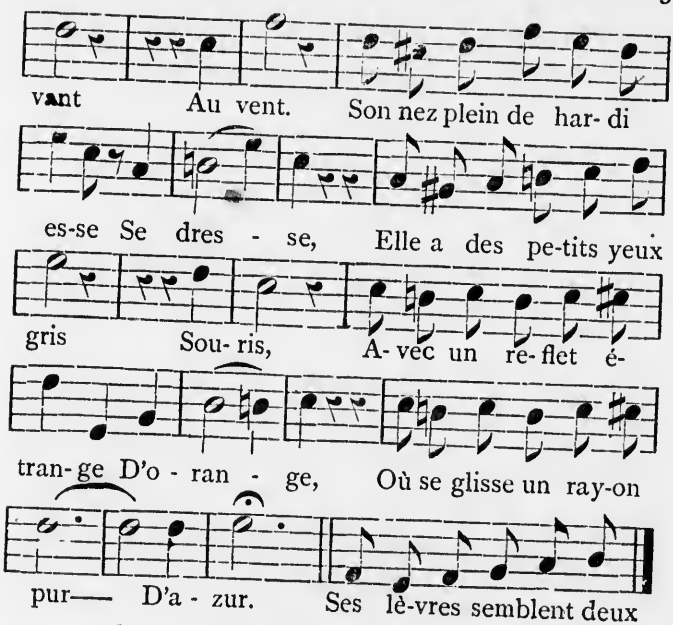
Voici le jeu, l'amour... la gloire !
Oh ! maintenant, je puis tout croire.
On n'en saurait jamais finir,
Si l'on voulait compter la somme
De soucis que peut contenir
La cervelle d'un homme.
Quoi, Gros-Jean, etc.

LE PORTRAIT DE TOINON

Paroles et musique de Gustave Nadaud

Andantino.





Ses lèvres semblent deux fraises
Fort aises
De voir les perles qui sont
Au fond ;
Et deux petites fossettes
Sont prêtes
A rire au premier bon mot
D'un sot.
Sur sa peau limpide éclate
L'agate,
Et, sous les tissus discords,
Son corps
Souple comme un cou de cygne
S'indigne
De l'étreinte des corsets
Français.

Elle a des pieds ridicules ;
Ses mules
Chausseraient au plus deux doigts
Chinois,
Et quand sa main élégante
Se gante,
On la pourrait d'un baiser
Toiser.
Elle est bien la plus mignonne
Personne,
Et l'esprit le plus étroit
Qui soit.
Elle n'a pas deux idées
Soudées
Dans son tout petit cerveau
D'oiseau.

Elle n'a jamais pu suivre
Un livre
Jusqu'au troisième feuillet
Complet.
Travailler, comme la pluie
L'ennuie ;
Réfléchir, pas ne le peut
Qui veut.
Entreprend-elle un ouvrage ?
Courage !
Vos doigts sont de si gentils
Outils !
Mais crac ! son aiguille lasse
Se casse,
Ou son petit dé d'enfant
Se fend.

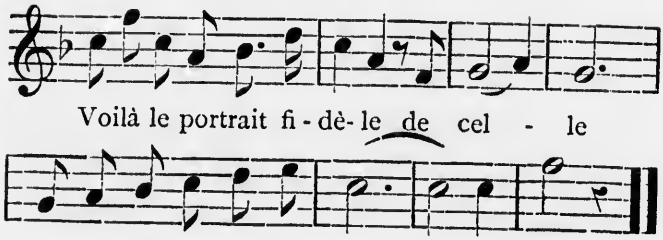
Elle ne fait rien qui vaille
Et bâille,
En arrangeant, le matin,
Son teint,
Et puis, comme une alouette,

Caquète,
Quand on est dans son boudoir,
Le soir.
Elle dit des fariboles
Si folles
Qu'on les répète parfois
Au bois ;
Mais elle en rit la première,
Bien fière
De montrer ses dents et ses
Succès.

Elle pleure une romance
Immense,
Rien que pour montrer qu'elle a
Le *La*.
Elle crie un air à boire,
Histoire
De faire apprécier, chut !
Son *Ut* !
Bref, elle est inimitable,
A table ;
Mais si jamais, quelque jour,
L'amour
Entrait chez cette poupée
Drapée
Dans les flots de falbalas
Lilas,

Adieu, rire, chansonnettes,
Fossettes,
Cheveux, propos et regards
Epars !
Voyez-vous cette amoureuse
Pleureuse.
Qui n'a jamais de chagrin
Un grain !

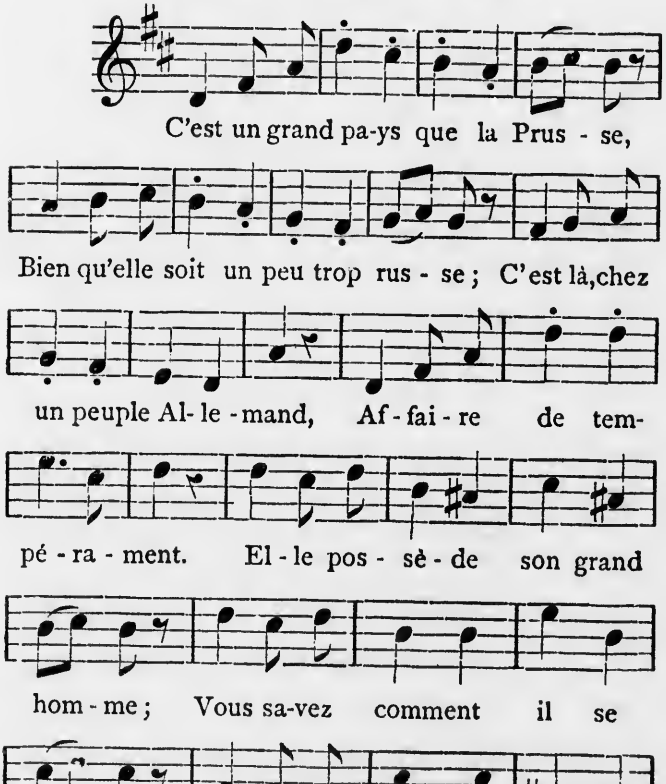
Sa naïveté frivole
S'envole,
Le coloris de son teint
S'éteint ;
Elle n'est plus qu'une bonne
Personne,
Eh bien, malgré tout cela,
Voilà...

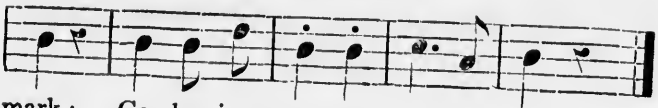


LA COMPLAINTE DU GRAND PRUSSIEN

Paroles et musique de Gustave Nadaud

Allegretto moderato





Il a vu dans cette assonnance
Un décret de la Providence
Qui rendait son règne certain
Dans le Sleswig et le Holstein.

C'est lui qui mène le royaume ;
Il mène aussi le roi Guillaume,
Le même qui fut libéral
Quand il était prince royal.

C'est le plus hardi des ministres ;
Il tient lui-même ses régistres,
Et prend de son autorité
Un budget qui n'est pas voté.

Il se disait que l'Italie
Grâce à Cavour s'est accomplie,
Et qu'il pourrait... mais des Cavour,
Il ne s'en fait pas un par jour.

Certe, il a de vastes idées ;
Mais pour qu'elles soient fécondées,
C'est peu de gouverner son roi;
Il faut avoir un peuple à soi.

Avant de se mettre en campagne,
Il a convoqué l'Allemagne,
Jugeant que pour faire un bon coup
Il est prudent d'être beaucoup.

Achille appelle Diomède :
L'Autriche est venue à son aide.
Etant deux grands contre un petit.
Il se sont mis en appétit.

Avec nombreuse infanterie,
Cavalerie, artillerie,
Ils ont pris Düppel et Rensbourg,
Soi-disant pour Augustembourg.

Puis ils se sont dit : Pour les rendre,
Autant valait ne pas les prendre :
Et, se partageant le gâteau,
Chacun a choisi son morceau.

On était d'accord pour la guerre :
Mais pour la paix on ne l'est guère ;
Quand on arrive au résultat,
Nul n'est content de son état.

Bismark a dit : Je suis prophète ;
Donc que ma volonté soit faite.
J'aurai pour moi le droit canon.
L'autriche a répondu : Mais non !

Là-dessus on lève des troupes ;
Le feu va se mettre aux étoupes.
C'est vous, dit Bismark en courroux !
—Mais non, répond Mensdorff, c'est vous !

Le public, qui voit bien les choses,
Commence à rire de leurs gloses :
Pourquoi lever tant de soldats,
Puisque vous ne vous battrez pas ?

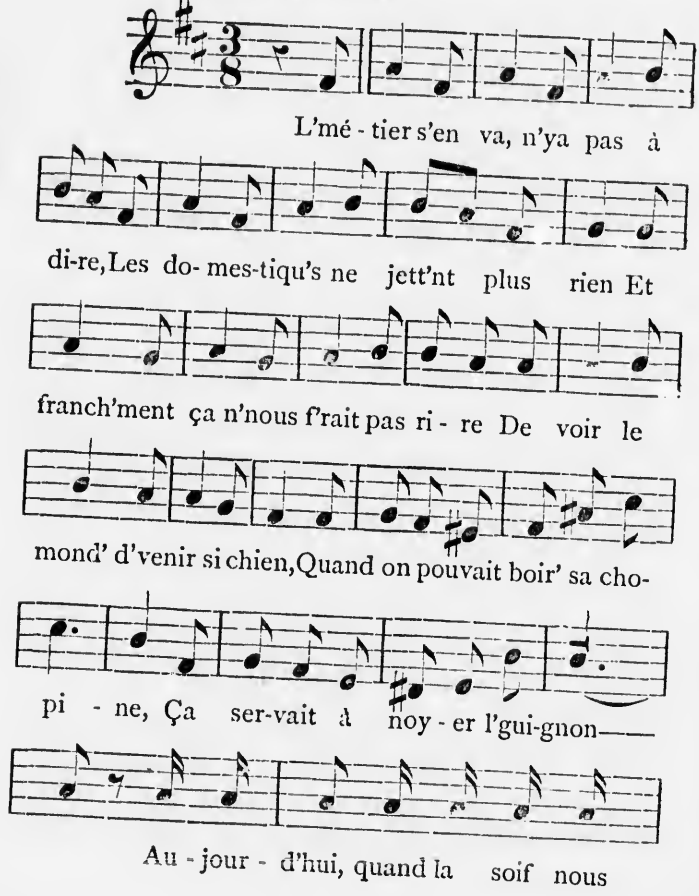
Rédigez force protocoles ;
Vous pouvez agir en paroles
Et vous traiter du haut en bas,
Puisque vous ne vous battrez pas.

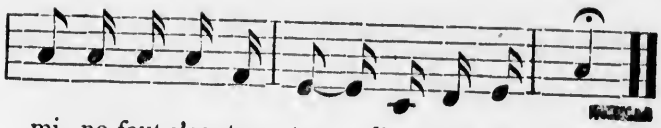
Tout finit par des chansonnettes ;
Rengainez donc vos baïonnettes,
Monsieur le comte de Bismark,
Vous n'aurez pas le Danemark.

LE PERE MATHURIN

Musique de Collignon

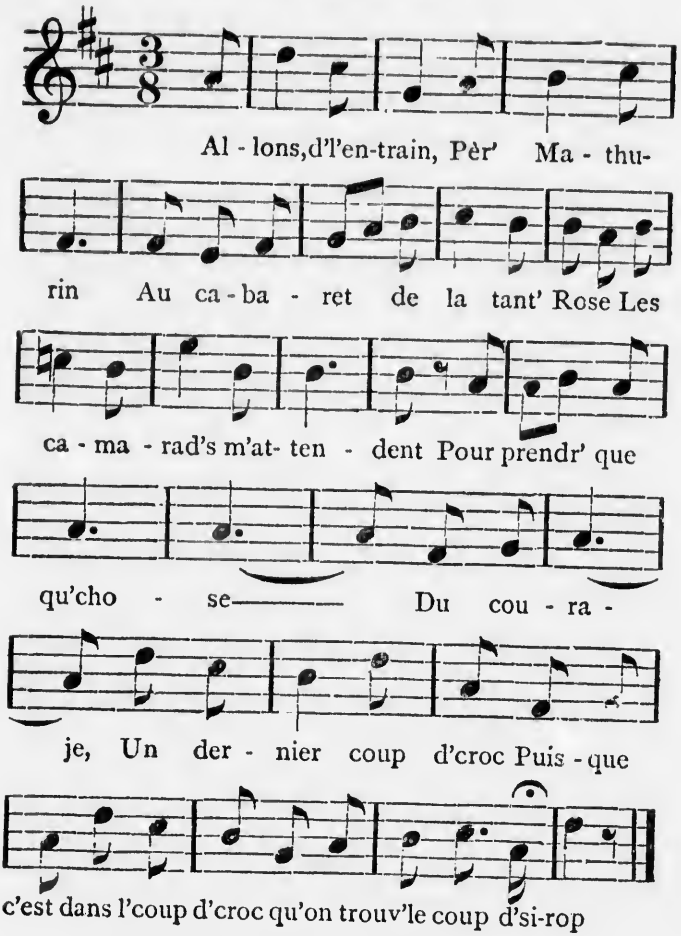
Mouvt. de Valse





mi - ne faut s'conten - ter d'un p'tit ca - non.

(Parlé.) Eh ! qu'on a bien raison de les appeler des p'tits canons, car dieu de dieu qu'y sont p'tits ! Si au moins on les avait fait grands comme des litres on pourrait s'en contenter, mais les droguistes qu'on appelle marchands de vins, en v'là qui ont baissé la toise pour le liquide ! Eh ben ça n'est encore rien. Le pire c'est que les boîtes aux ordures sont vides. Savez-vous pourquoi ? j'vas vous le dire : Dans l'temps, les cuisinières, ça venait le dimanche à Montesquieu pincer son petit rigodon —Ça vous avait un p'tit bonnet blanc, c'était gentil à croquer ! avec des grands rubans roses ! Ah malheur ! quand j'y pense, dans ce temps là moi je m'appelais Hector, comme le valet de cœur, j'avais une petite moustache blonde ; car, j'ai cinquante ans aujourd'hui, c'est vrai ! mais je suis venu au monde très jeune. —Eh bien ! à présent, voyez-vous, nos cuisinières c'n'est plus ça du tout et quand vous rencontrez Catherine qui va au-devant de Joseph, ça vous est nippé comme la Pompadour quand elle allait trouver Henri IV ! — Et savez-vous qu'est-ce qui paie ça ? c'est bibi ! — Les jardins potagers que vous leur voyez sur la tête c'est les os qu'on mettait au panier et qu'on vend soi-même ! Le blanc, le rouge et le bleu qu'elles se mettent sur la muselière, c'est la graisse du baquet à la vaisselle ; les ceintures, pour poser la main d'Arthur afin qu'on ne salisse pas le mur, quand on a mangé des confitures, — C'est not' ferraille ! et la vertu de tout ce petit monde là c'est du verre cassé. Vous voyez ben que c'est moi qui régale.—N'y a pas à m'en r'montrer à moi, j'la connais, il y a longtemps que je roule ma vieille carcasse, mais j'suis v'nu au monde tout jeune, allons donc !



En ramass' t'on d'ces drôl's de choses
Sur les pavés gras de Paris !
Y'a d'tout là-d'dans : d'l'or, des vieill's roses,
Des vieill's chaussett's, des vieux habits.

L'ancienn' lettre d'une adorée
Est à côté d'un trognon d'chou ;
La pair' de gants d'un' mijaurée
Près d'un' marmit' qu'a z'un grand trou.

(Parlé.) Je me suis souvent demandé dans ma petite imagination si en mettant tout ça dans une grande *castrole* quel ragoût ça pourrait bien faire ? —J'crois qu'y aurait diablement d'écume dessus et pas mal de boue au fond. — Tiens un portrait ! une *potographie*, comme on dit dans le monde supérieur, mais elle est très gentille, c'te p'tite dame, y a son nom derrière, faut que j'mette mes quatr' z'œils ! (*il lit*) Madame de St. Léonard... Mais je la r'connais... c'est la p'tit' Manon, la marchande de fleurs du coin de notre faubourg. Madame de ! en carton !— pauvr' petite ! elle aussi elle a passé par là !—Ah ! ça monte vite, les femmes, malheureusement ça dégringole de même. C'est quelque riche passant qui aura vidé sa poche pleine d'or sur son éventaire. —Ah ! petites filles, vous y passerez donc toutes par ce chemin-là ! la paresse vous semblera donc toujours préférable au travail ! vous jetterez donc toujours l'or à vos pieds pour vous parer de bijoux faux ! —Ah ! moi aussi j'avais une fille ! elle s'appelait Marie, elle avait de beaux grands yeux qui me regardaient si bien, quand elle était toute petite, que j'avais cru qu'ils me regarderaient toujours. Je n'ai plus de fille ! Quand on n'a plus de cœur ni d'honneur, on n'a plus de père, on est comme ça chez nous ! Le mien, de père ne m'a laissé pour héritage qu'une chemise, c'est l'honnêteté. Je la porte encore ! Mais pourquoi donc que je parle de tout ça ? je ne suis plus le travailleur de ce temps là, je suis le vieux biffin du faubourg ! (*Au refrain.*)

Je viens t'y d'faire un mauvais rêve !
L'souv'nir ça vous joue d'mauvais tours ·
Mais bah ! voilà l'grand jour qui s'lève
Et les amis m'attend'nt toujours.

Doiv'nt-ils en fumer d'ces bouffardes !
La fumée, ça bour' l'estomac,
Et comme y n'sont pas riches en n'hardes
Y s'réchauff'nt au feu du cognac.

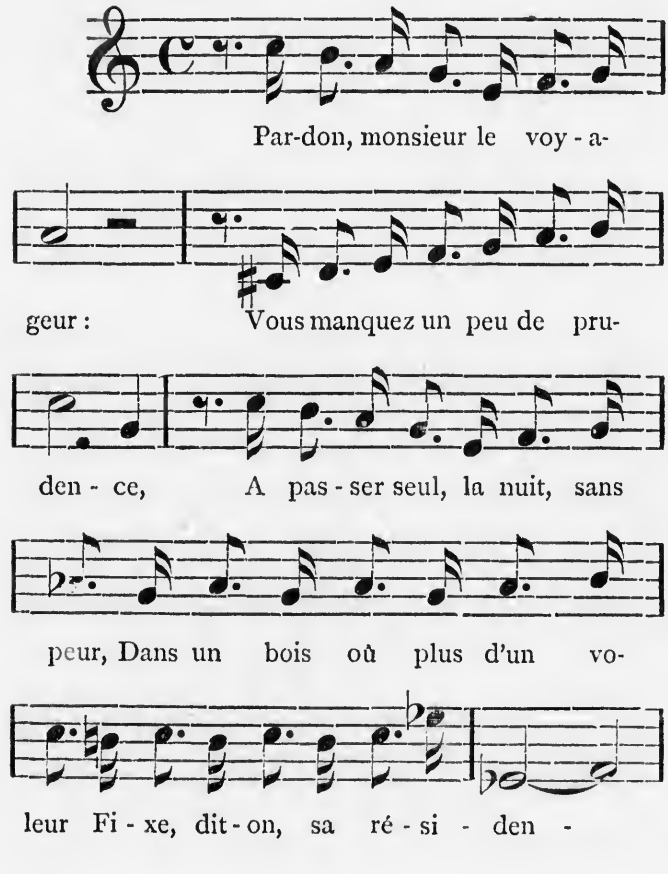
(Parlé.) Ça a bien des agréments, allez, de se chauffer au feu du cognac, d'abord on n'a pas besoin d'poële, et moi, qui suis un homme de prévoyance, vous savez moi j'la connais, j'suis venu au monde tout jeune, j'ai toujours une petite goutte dans ma poche de consolation. (*Il boit*) A votre bonne santé, la compagnie ! Crédié ! ça vous refait l'torse ! Encore cinq minutes et le chant du départ (*Il ramasse un peigne*) Un peigne ! j'enverrai ça à ceux qui font des discours. (*Il ramasse une lame de couteau*) Une lame de couteau ! on dit qu'y a des femmes qui font pousser des manches sur la tête de leurs maris, ça leur ferait un couteau complet. ...S'il y en a dans la société, faites-vous servir ! —Une plume ! Ce qu'il y a de meilleur ou ce qu'il y a de plus mauvais, ça dépend de la main qui la tient. Allons ? la séance est levée. Un dernier coup. Y n'est pas riche, un bout d'papier, tiens ! il est tout drôle, j'n'en ai jamais vu de c'papier-là. (*Il lit*) Banque de France, mille francs ! Ah ! c'est un billet de mille francs ! qu'est-ce que j'vas faire de ça ? —Au fait, me v'là riche ! Déposons le corbillard d'osier et le numéro 7 *(Il chante)* L'or est une chimère, quand on a des billets d'mill's francs ! —On va tantôt aller faire un p'tit tour chez le premier ou second tailleur de la capitale, et en avant ! au bois de Boulogne, à cheval ! c'est les copins qui vont t-être éblouis, puis j'achèterai, j'achèterai, au fait oui qu'est-ce que j'achèterai donc ? — Mais quéque c'est qu'y a là bas ! c'est comme un rassemblement... un homme qui pleure, on dirait un ouvrier qu'a perdu quéqu'chose, qu'est-ce que j'entends ? Mille francs ! on le prend pour un voleur ! une femme, des p'tits enfants ! la misère ! le déshonneur ! —Dites donc la coterie ? Y n'est pas perdu votr' billet, il est là, par terre, un peu plus j'allais le

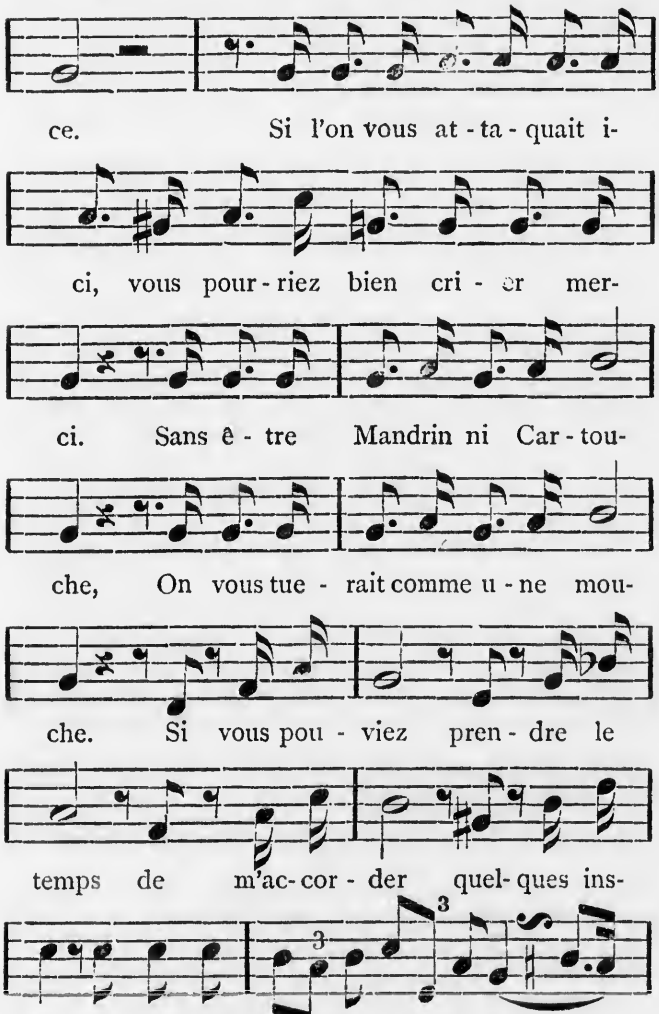
ramasser. — Qué qu'tu dis ? Une récompense, qué qu'c'est qu'ça ? est-ce que je n'suis pas assez récompensé ? Oh ! je me sens mieux tout de même ! Maudit billet va ! Allons, reprenons vite le vieil ami (*Il remet son mannequin sur son dos et s'avance sur le devant de la scène*) est-ce que ça ne me va pas mieux qu'un habit à queue d'pie ? A-t'y l'air heureux c't'homme ! V'la qu'y raconte ça à tout l'monde.— Eh ben non j'n'en veux pas d'récompense, qu'est c'que j'en ferais ? Je n'ai plus de fille et j'ai encore assez dans mon coffre pour payer la goutte aux amis ! *(Au refrain.)*

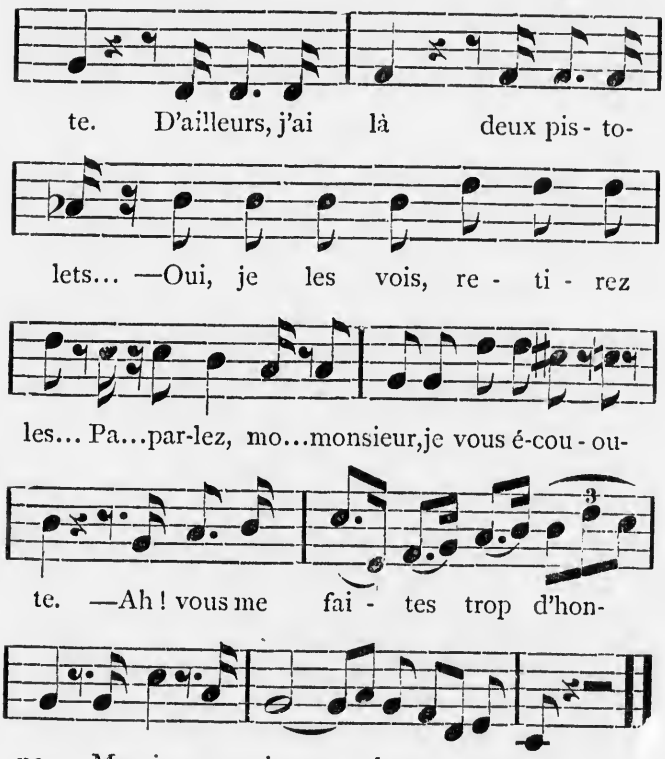
L'AIMABLE VOLEUR

Paroles et musique de Gustave Nadaud

Andante.




ce. Si l'on vous at - ta - quait i-
ci, vous pour - riez bien cri - er mer-
ci. Sans ê - tre Mandrin ni Car - tou-
che, On vous tue - rait comme u - ne mou-
che. Si vous pou - viez pren - dre le
temps de m'ac - cor - der quel - ques ins-
3
3
tants, Nous cau-se - rions là sur la rou -



Pardon, monsieur le voyageur :
Vous voyez quelle est ma toilette ;
Je néglige trop ma santé ;
Je sors, l'hiver comme l'été,
Avec une simple jaquette.
Si l'on m'offrait un habit neuf,
Doublé de soie, en drap d'Elbeuf,
Un manteau garni de fourrures,

De bonnes et fortes chaussures,
Du linge fin, j'y tiens beaucoup,
Pour vivre au bois on n'est pas loup,
Mon Dieu, je changerais de mise...
D'ailleurs, j'ai là deux pistolets...
—Oui, je les vois, retirez-les...
Voici la clef de ma valise.
—Ah ! vous me faites trop d'honneur
Merci, monsieur le voyageur.

Pardon, monsieur le voyageur :
Je ne tiens pas a la fortune ;
J'ai là quelques propriétés :
La route où vous vous arrêtez
Et des forêts au clair de lune.
J'ai lu dans plus d'un bon auteur
Que l'or ne fait pas le bonheur,
Et Bias trouvait qu'en voyage
On a toujours trop de bagage.
D'aucuns en sont embarrassés,
D'autres n'en ont jamais assez.
Quand j'ai soif je vais à la source.
D'ailleurs, j'ai là deux pistolets...
—Oui, je les vois, retirez-les...
Voulez-vous accepter ma bourse ?
—Ah ! vous me faites trop d'honneur,
Merci, monsieur le voyageur.

Pardon, monsieur le voyageur ;
Ici nous n'avons pas de cloche ;
On n'a jamais bien su pourquoi
Des philosophes tels que moi
N'ont pas de montre dans leur poche.
Des astres nous savons le cours :
Mais les jours sont plus ou moins courts,
Et, pour rentrer dans sa demeure,
On aimerait à savoir l'heure.

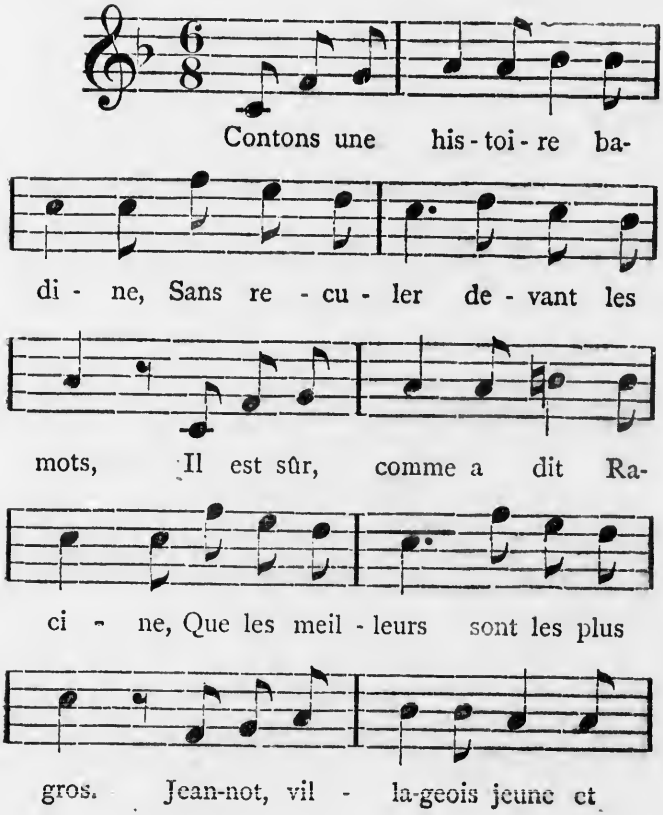
Si, par hasard, au coin d'un bois,
Il me tombait entre les doigts
Un chronomètre de rencontre...
D'ailleurs, j'ai là deux pistolets...
—Oui, je les vois, retirez-les...
Pourrais-je vous offrir ma montre ?
—Ah ! vous me faites trop d'honneur,
Merci, monsieur le voyageur.

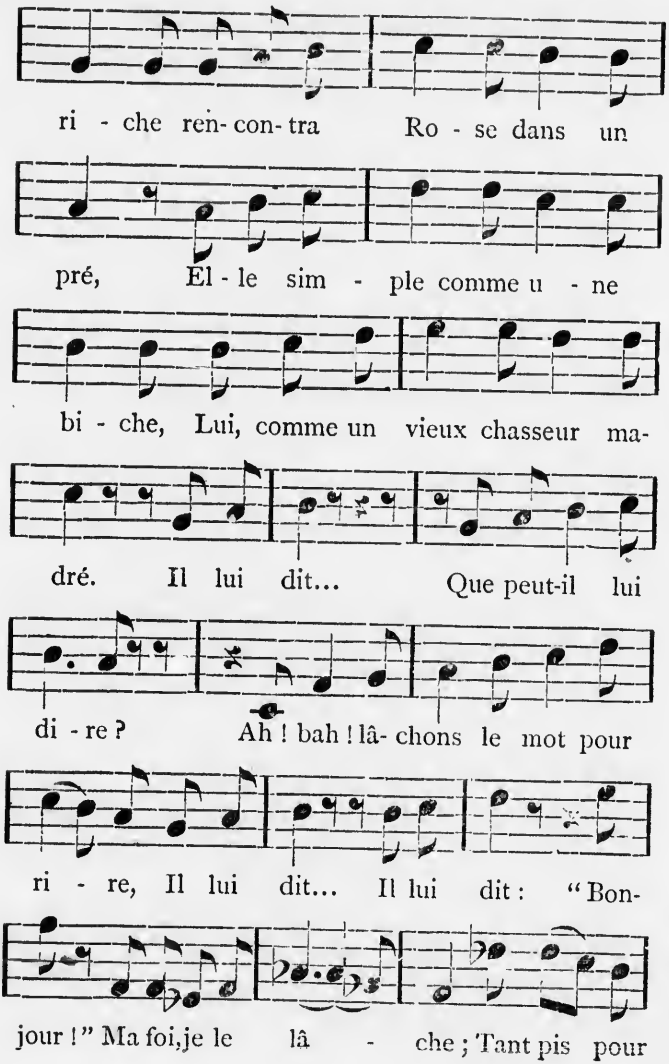
Pardon, monsieur le voyageur :
Un mot encore et je vous quitte.
Grâce à moi, d'un cas imprudent
Vous vous tirez sans accident ;
Souffrez que je vous félicite.
Quoi qu'en disent les dégoûtés,
La vie a quelques bons côtés ;
Je vous la laisse saine et sauve ;
Monsieur, l'occasion est chauve.
Pressez-moi donc sur votre cœur
En m'appelant votre sauveur...
Si toutefois c'est votre envie...
D'ailleurs, j'ai là deux pistolets...
—Oui, je les vois, retirez-les...
C'est à vous que je dois la vie.
—Ah ! vous me faites trop d'honneur :
Adieu, monsieur le voyageur.

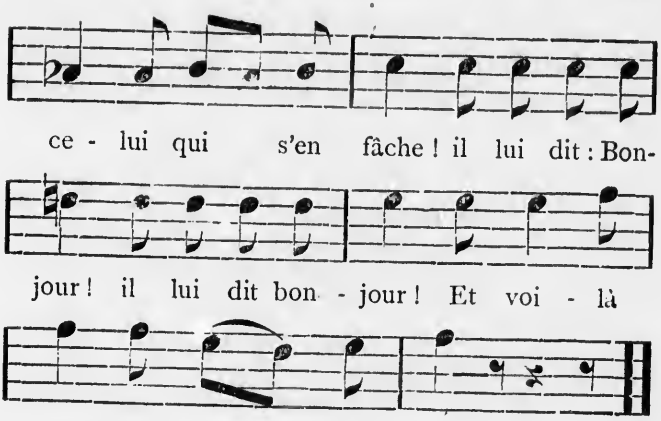
LES GROS MOTS

Paroles et musique de Gustave Nadaud

Allegro




ri - che ren- con- tra Ro - se dans un
pré, El - le sim - ple comme u - ne
bi - che, Lui, comme un vieux chasseur ma-
dré. Il lui dit... Que peut-il lui
di - re ? Ah ! bah ! lâ- chons le mot pour
ri - re, Il lui dit... Il lui dit : "Bon-
jour !" Ma foi,je le lâ - che ; Tant pis pour



C'est que Rose était une blonde,
Mais blonde comme on n'en voit pas ;
Grande, avec une taille ronde,
Large du haut, mince du bas.
Jeannot, plein d'ardeur et d'audace,
Allait, toutes voiles dehors ;
Mais avant d'investir la place,
Il se rendit maître des forts :
Il lui prit... que peut-il lui prendre ?
Ah ! bah ! pourquoi vous faire attendre ?
Il lui prit... il lui prit... la main !
Ma foi, je le lâche !
Tant pis pour celui qui s'en fâche !
Il lui prit la main, (*bis*)
Voilà comme on fait du chemin.

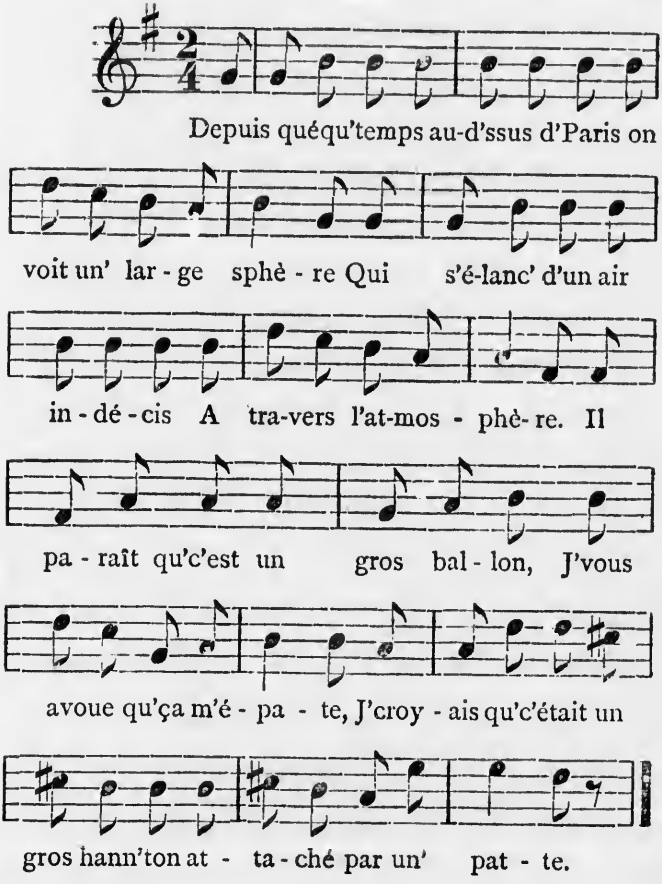
Pourtant, je ne saurais vous taire
Que Jeannot tremblait bien un peu ;
Il était comme un volontaire
Qui n'a pas encor vu le feu.

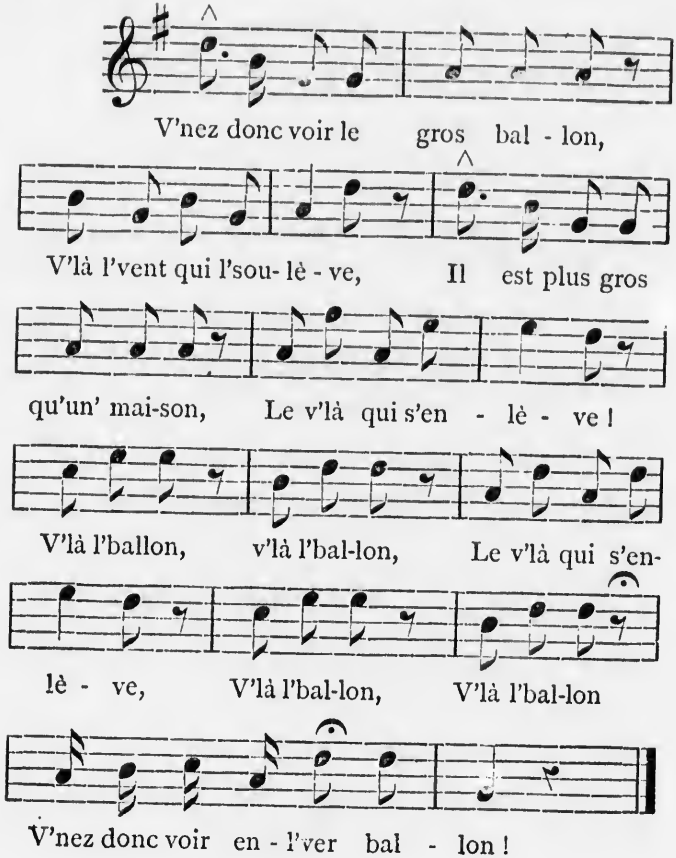
Il restait, la main dans la poche,
Ne sachant comment se tenir,
Son cœur battait comme une cloche ;
Mais bref, il fallait en finir.
Il lui dit... que dit-il encore ?
Ah ! bah ! parlons sans métaphore :
Il lui dit... il lui dit... Adieu !
Ma foi, je le lâche ;
Tant pis pour celui qui s'en fâche !
Il lui dit : Adieu ; (*bis*)
Et voilà comme on marche au feu.

Mais voilà bien une autre histoire,
Le conte ne finit pas là.
Jeannot... Qui donc aurait pu croire
Qu'il fut capable de cela ?
Il lui fit...(Rose était si sage
Qu'on n'y voulait ajouter foi :)
Il lui fit...(mais tout le village
Peut vous l'affirmer comme moi.)
Il lui fit... que peut-il lui faire ?
Ah ! bah ! ce n'est plus un mystère :
Il lui fit... il lui fit... la cour !
Ma foi, je le lâche ;
Tant pis pour celui qui s'en fâche !
Il lui fit la cour, (*bis*)
Voilà ce que c'est que l'amour.

V'LA L'BALLON !

Paroles et musique de Aristide Bruant





Entre nous, c'est un vrai ballon,
Sapristi, quell' carrure !
On dit qu'il a cent mètr's de long
Sur deux cent d'envergure.
Quand on aperçoit dans les airs
Ce vaste phénomène,

On croirait voir au fond des mers
Une énorme baleine.
Depuis qué qu'temps, etc.

Les Parisiens en le r'gardant
Prenn'nt un p'tit air cocasse,
Tout' la journée on les entend
S'écrier : Quell' carcasse !
L'fait est qu'on n'a jamais vu ça,
Vrai la chose est nouvelle,
Pour moi, j'crois bien que c'ballon-là
Est l'fils d'un' citadelle.
Depuis qué qu'temps, etc.

Qu'il vienn' d'un monstre ou d'un géant
La chos' m'est bien égale ;
Il fait un effet épatant
Au-d'ssus d'la capitale.
Chacun veut le voir à son tour :
Homm', femm', enfant, d'moiselle,
Tout l'mond' va s'enl'ver l'ballon pour
Monter dans la nacelle
Depuis qué qu'temps, etc.

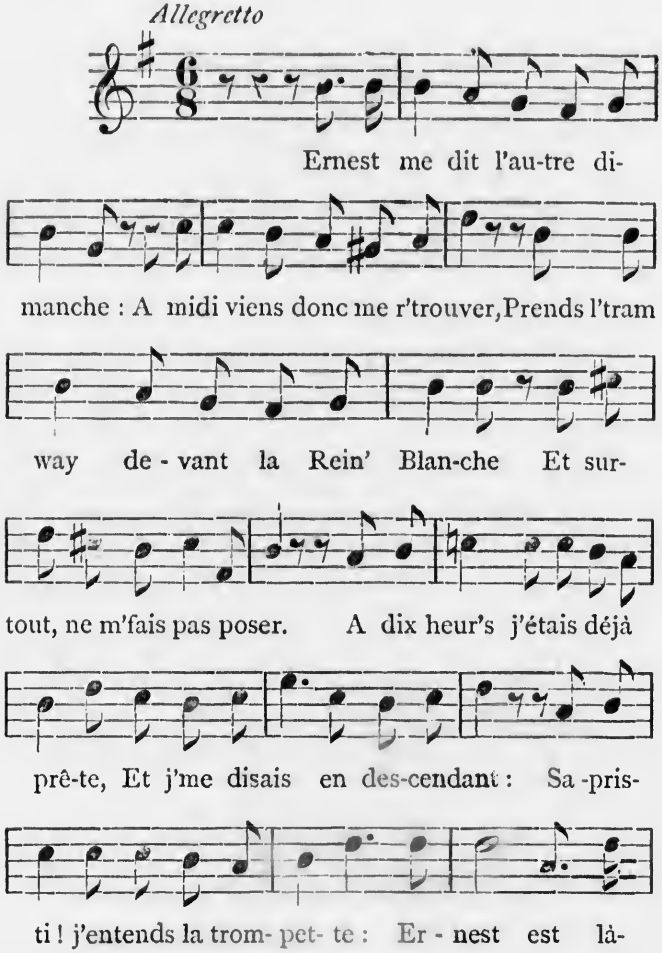
Si le câble pouvait casser,
Ça f'rait bien mon affaire, (*)
Car ce jour là j'y f'rais monter
Ma femme et ma bell' mère.
Mais hélas ! le câble est plus fort
Que les forts de la halle,
Puisqu'il supporte sans effort
Le poids de la capitale.
Depuis qué qu'temps, etc.

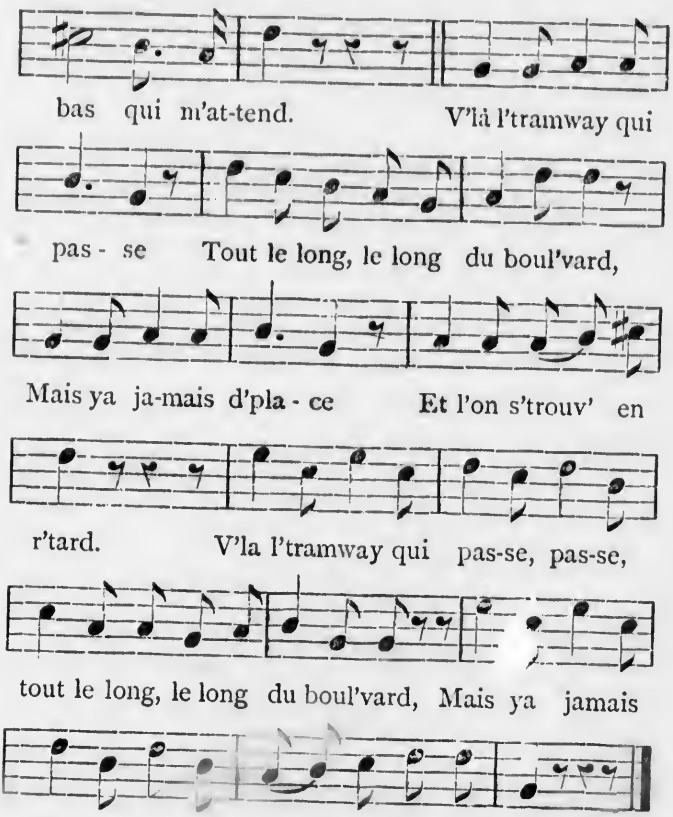
Variante pour les dames

(*) Car ce jour là j'y f'rais monter
Mon homme et mon beau beau-père.

ERNEST EST LA-BAS QUI M'ATTEND

Allegretto





Pour attendre l'autre voiture,
Je m'en vais m'asseoir sur un banc,
Lorsqu'un jeune homm' de bonn' tournure
S'approche et m'dit en souriant :
J'ai du ch'veu, de l'œil et d'la rente,

Voulez-vous prendr' de l'agrément ?
—Non, monsieur, lui dis-je, tremblante,
Ernest est là-bas qui m'attend !

V'là l'tramway qui passe, etc.

Près de moi s'asseyant tout d'même,
Il me jette un tendre regard ;
Puis i'm'dit : Mad'moisell' j'vous aime !
(Il était deux heur's moins un quart.)
A cinq heur's, redoublant d'audace,
Il devient plus entreprenant.
—Mossieu, je n'veux pas qu'on m'embrasse,
Ernest est là-bas qui m'attend !

V'là l'tramway qui passe, etc.

A six heur's (je vous l'donne en mille),
D'vinant que j'adorais l'melon,
I' m'amèn' diner chez Latuile,
Bien entendu, dans l'grand salon.
J'avais pas l'cœur à la mangeaille,
Je pris de tout en soupirant,
J'disais, en r'gardant la volaille :
—Ernest est là-bas qui m'attend !

V'là l'tramway qui passe, etc.

A minuit, j'étais comme un' folle,
J'me dis : " Faut pourtant m'en aller.
" Ce pauvre Ernest a ma parole,
" J'suis forcé' d'aller le r'trouver."
Sur le champ j'ouvre la fenêtre,
Du tramway j'entends le roul'ment...
Hélas ! j'vois l'dernier disparaître :
Ernest est là-bas qui m'attend.

V'là l'tramway qui passe, etc.

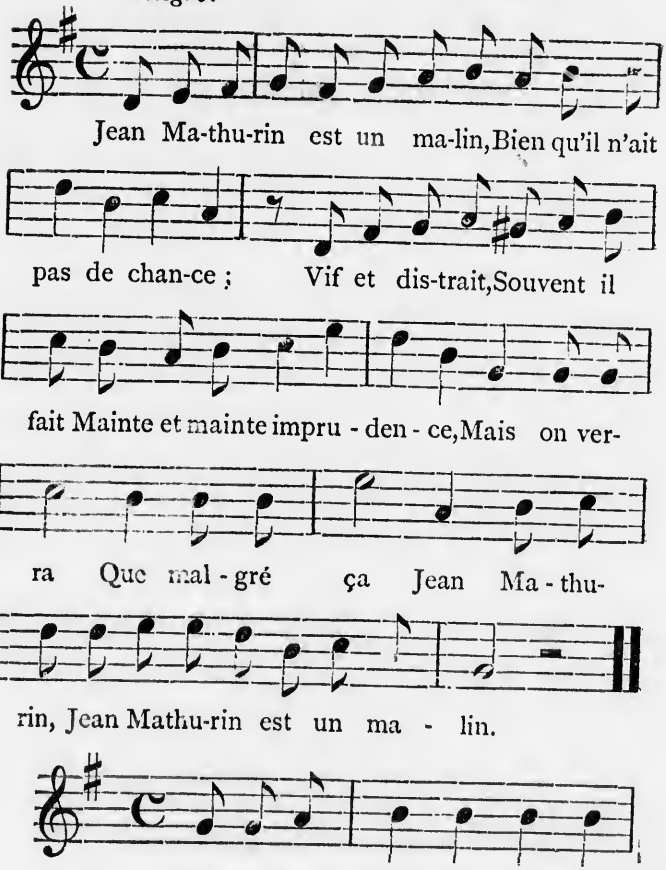
Depuis l'jour de cette aventure
J'suis consommé par les regrets,
Et pourtant, je suis restée pure,
Mais Ernest ne l'croira jamais.
Du tramway j'maudis la trompette
Et j'crèv' de cœur à chaque instant ;
Il m'sembl' toujours que j'vois la tête
D'Ernest qu'est là-bas qui m'attend.

V'là l'tramway qui passe, etc.

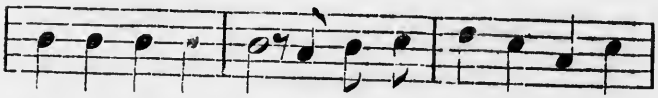
JEAN MATHURIN

Fr. Boissière

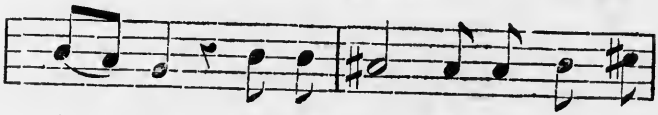
Allegro.



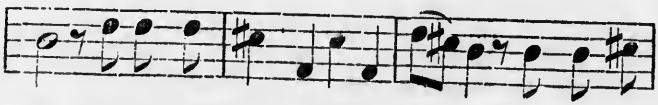
pont Mathurin pê-chait à la li - gne ; De l'autre



bord on l'in- ter - rompt, Et de ve - nir on lui fait

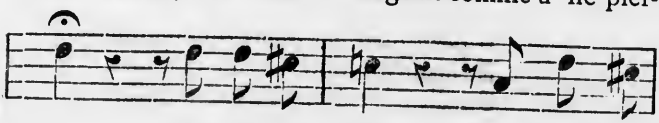


si - gne ; Mathu - rin, sans plus y son-

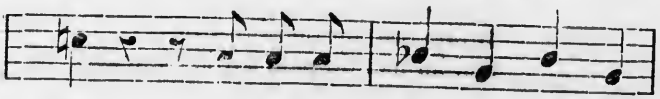


ger, Entre tout droit dans la ri - viè - re ; Un autre au-

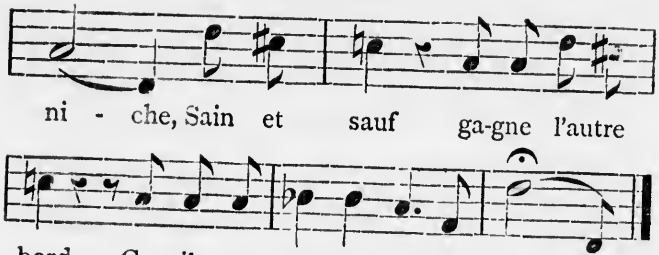
rait dû se noy - er Car il nageait comme u- ne pier-



re ! Mais lui ma - lin ! Sans grand ef-



fort, A la mort fai - sant u - ne

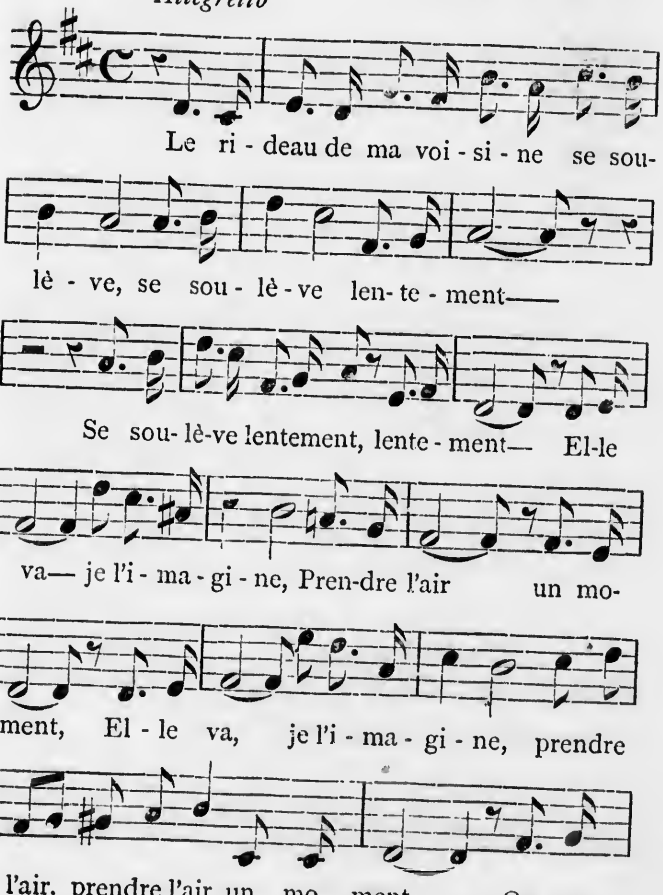


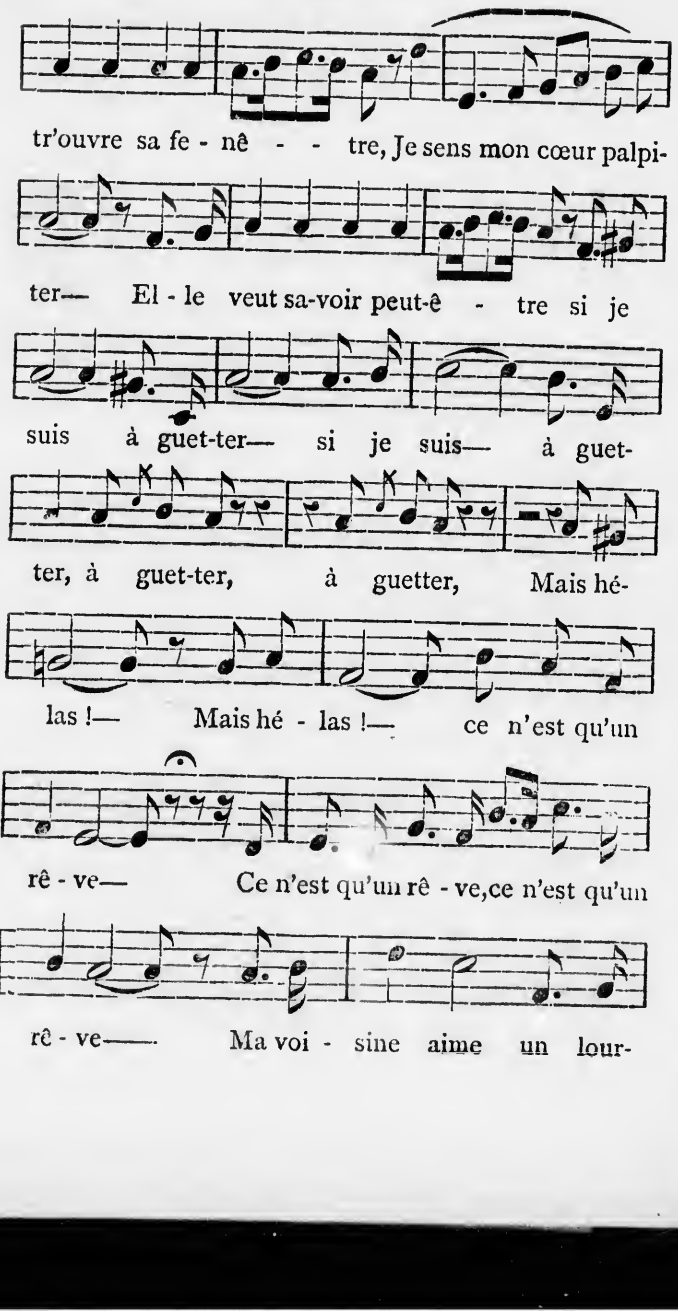
Pas plus tard que jeudi dernier
Mathurin, étant à la chasse,
Fit partir le long du sentier
Une jeune et grasse bécasse ;
Le bénet, au lieu de tirer
Se mit en course après la bête ;
Son fusil s'accroche au hallier
Et le coup... lui partit dans la tête !
Mais lui malin n'eut aucun mal,
Et voyez la chose étonnante :
Il avait tué l'animal...
Qu'on lui paya six francs cinquante.

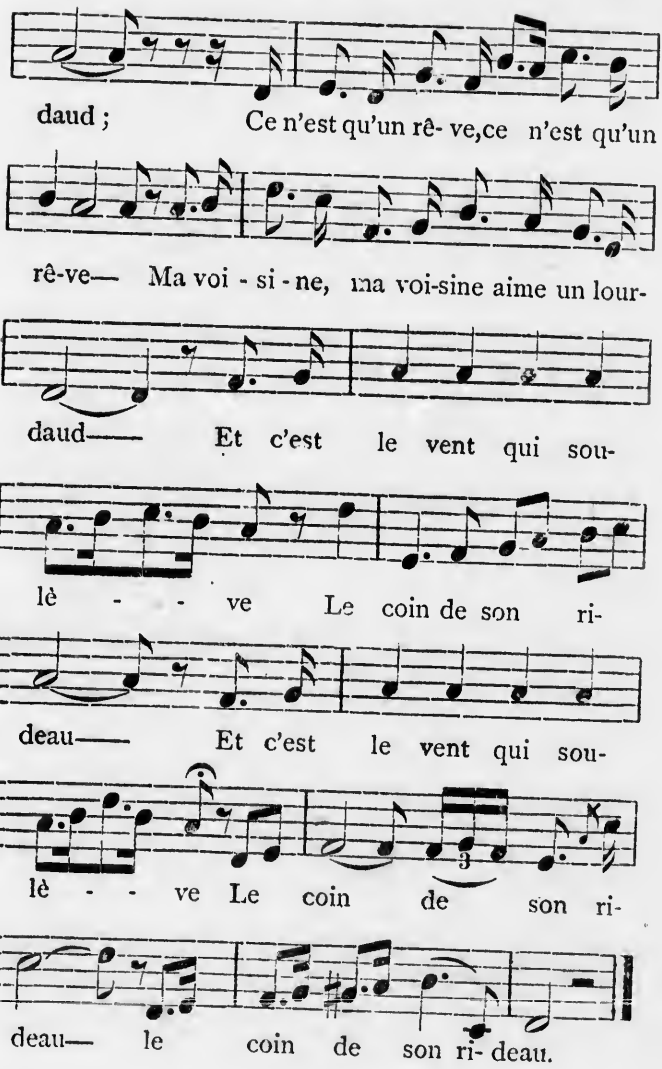
Enfin voilà que ce matin,
Il fit le pari ridicule
De descendre au fond d'un ravin
Au galop, monté sur sa mule !
Il perd pied, au quart du chemin,
Et jusqu'au fond il roule et saute.
On dit : il est mort c'est certain,
Et cette fois c'est bien sa faute !
Mais lui malin, loin d'être mort,
Du fond du ravin, quelle chance !
Il rapporte un riche trésor
Qui lui met du pain sur la planche !

LE RIDEAU DE MA VOISINE

Allegretto *Alfred de Musset*

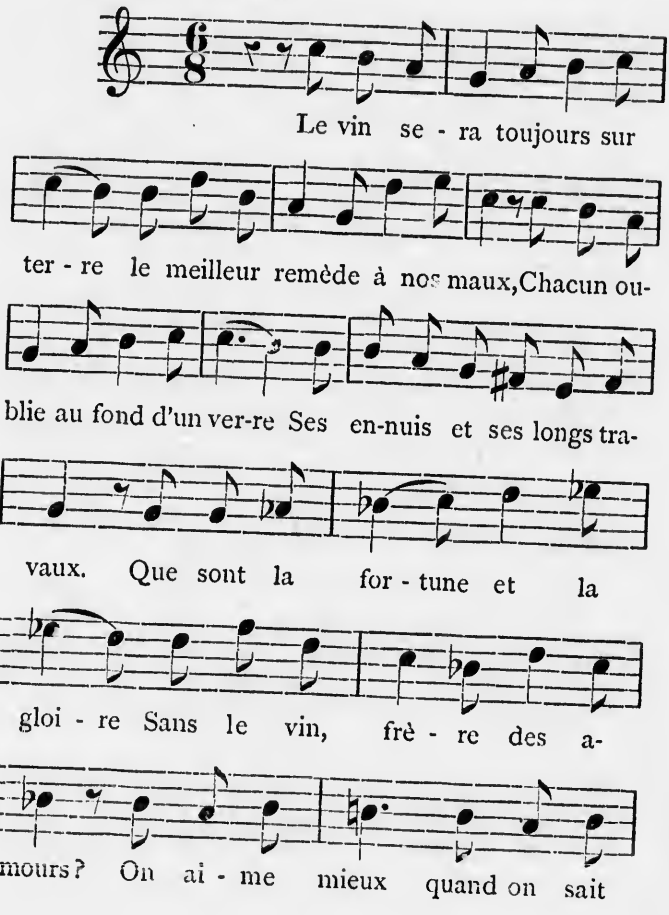


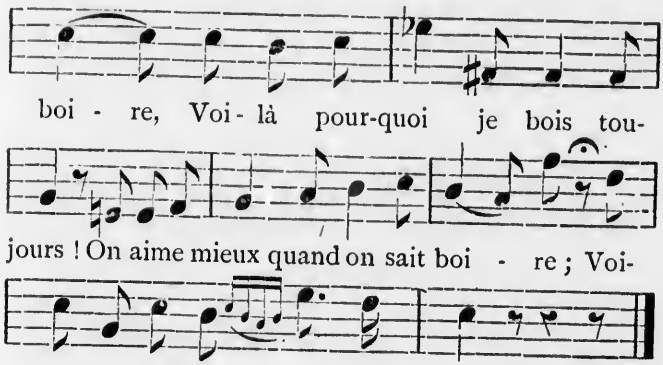

tr'ouvre sa fe - nê - - tre, Je sens mon cœur palpi-
ter— El - le veut sa-voir peut-ê - tre si je
suis à guet-ter— si je suis— à guet-
ter, à guet-ter, à guetter, Mais hé-
las !— Mais hé - las !— ce n'est qu'un
rê - ve— Ce n'est qu'un rê - ve,ce n'est qu'un
rê - ve—— Ma voi - sine aime un lour-


daud ; Ce n'est qu'un rê- ve,ce n'est qu'un
rê-ve— Ma voi - si - ne, ma voi-sine aime un lour-
daud— Et c'est le vent qui sou-
lè - - - ve Le coin de son ri-
deau— Et c'est le vent qui sou-
lè - - - ve Le coin de son ri-
deau— le coin de son ri- deau.

JE BOIS TOUJOURS

Allegretto moderato *Victor Boullard*





Le vin sera toujours sur terre
Le meilleur remède à nos maux,
Chacun oublie au fond du verre
Ses ennuis et ses longs travaux.
Que sont la fortune et la gloire
Sans le vin frère des amours ?
On aime mieux quand on sait boire ;
Voilà pourquoi je bois toujours,

Je ris de ces pauvres poëtes
Chantant le vin, buvant de l'eau ;
Je ris des prudes, des coquettes
Qui font fi du jus du tonneau.
J'aime mieux madame Grégoire
Qui buvait comme deux tambours.
On rit bien mieux quand on sait boire ;
Voilà pourquoi je bois toujours.

A vingt ans, lorsque l'espérance
Au bal nous conduit par la main,
Le vieux Silène ouvre la danse
En versant son nectar divin.

Et ce dieu donne la victoire
Aux danseurs, même les plus lourds,
On danse mieux, quand on sait boire ;
Voilà pourquoi je bois toujours.

Anacréon, maître d'Horace ;
Et plus tard son fils Désaugiers :
Avant de monter au Parnasse
Allaient visiter leurs celliers.
Leurs noms qu'a recueillis l'histoire
Des siècles braveront le cours.
On chante mieux quand on sait boire ;
Voilà pourquoi je bois toujours.

MONOLOGUES

Au Public

Nous avons cru que dans un recueil comme celui que nous offrons aujourd'hui au public, le monologue devait naturellement trouver sa place, et nous lui avons consacré nes dernières pages.

Le monologue est un produit essentiellement parisien ; créé il n'y a pas encore bien longtemps par Coquelin cadet, de la Comédie Française, il a eu de suite un énorme succès.

Il est généralement écrit en vers, et nous n'avons pas besoin de dire que pour y réussir il faut beaucoup de qualités, un talent bien souple, bien délicat, et surtout beaucoup de travail.

Une des principales règles à suivre pour bien dire ces scènes à un seul personnage, c'est de s'attacher surtout à bien faire saisir la pensée de l'auteur, et ne jamais sacrifier le sens à l'hémistiche ou à la cadence rythmée du vers. On doit aussi dire de façon à faire oublier à l'auditeur que ce sont des vers qu'on lui récite.

Parmi les quelques monologues que néus publions dans ce recueil, il en est deux surtout que nous voulons signaler à l'attention de nos amateurs : ce sont le *Mouchoir*, et *Elle est jolie !* M. Louis Labelle, cet amateur si distingué que tout le monde connait, a souvent dit ces deux scènes, et toujours avec beaucoup de succès.

LES ÉDITEURS.

UN MONSIEUR QUI NE VEUT PLUS FUMER

MONOLOGUE EN VERS

LE MONSIEUR

Il regarde le public d'un air irrité, et commence sur un ton furieux

Je ne veux plus fumer,—c'est chose décidée.
Si fumer n'a plus rien qui puisse me charmer,
Ce n'est pas votre affaire. Enfin, c'est mon idée,
Je ne veux plus fumer, je ne veux plus fumer.

D'abord, rien n'est mauvais comme la nicotine,
Et puis, cela déplait très fort à Valentine,
De me voir tous les jours me promener avec
Un londrès monstrueux et ridicule au bec...

Le londrès passe encor... Mais c'est la cigarette
Qui vous fait mal ; ça vous décompose le sang,
Ça creuse le poumon, et ça mine en cachette
Le pancréas, le foie et... la rate en passant.

L'appétit disparait, la langue se dessèche
Dans le palais. La peau devient brulante et sèche
Et le pouls inégal... Grave avertissement !
Mais on fume, on fume toujours, jusqu'au moment

Où...—Tenez, je connais un artiste, un trombonne ;
(Il en joua jadis au bal Valentino...)
Eh bien ! voilà deux mois qu'il est mort... à Narbonne,
Et Dieu sait quel gaillard c'était... Un vrai tonneau !

Un beau jour, en lisant un livre humanitaire,
Il a glissé sans bruit de son fauteuil à terre,
Foudroyé... foudroyé par l'abus du tabac.
Depuis quatre-vingts ans il fumait, lorsque... Crac ! ! !

Horrible ! ! n'est-ce pas ?

Changeant de ton.

J'avais cinq ans tout juste,
J'étais blond, très joli ; quant à mon petit nom,
Il était ravissant... il l'est toujours : Auguste !
Pomponné, dorlotté, bourré comme un canon

Des bonbons les plus fins : adoré de ma mère,
J'étais triste et trouvais déjà la vie amère,
Car j'étais possédé d'un désir insensé
Et j'aurais tout donné pour le voir exaucé.

Le soir, lorsqu'enfoui dans sa robe de chambre,
Mon père, après avoir diné, tirait du fond
De son étui sa pipe en bruyère à bout d'ambre,
Et l'allumant, lançait la fumée au plafond,

J'enviais son bonheur, regardant les bouffées
Aux tons bleus s'allonger comme robes de fées.
Et la nuit, je rêvais qu'un ange gracieux
M'apportait du tabac récolté dans les cieux.

Je devins sombre et pris tous mes joujoux en grippe.
Je me mis à maigrir sans rime ni raison.
Dorénavant, je n'eus qu'un but : chiper la pipe !
Un dimanche où j'étais seul à la maison,

J'accomplis mon projet.—D'une main qui se glace
D'épouvante—je prends l'objet, et... je le casse.
Seul, le fourneau bruni me reste entre les doigts ! ! !
Plus effrayé qu'un lièvre ou qu'un cerf aux abois,

Je me sauve au grenier, où, grelottant la fièvre,
J'embrasse en frémissant le débris culotté ;
Son parfum me rend fou, je le porte à ma lèvre,
Et le hume avec rage, ivresse et volupté.

Bientôt, quel souvenir cruel et lamentable !
Autour de moi tout tourne. Un hoquet formidable
Vient troubler mes plaisirs. Je sens un mal vainqueur
Envahir méchamment les replis de mon cœur.

Je descends quatre à quatre au salon, et je gagne
Un canapé bleu-clair sur lequel, ô douleur !
(Tel qu'un oiseau blessé dans la campagne)
Je m'abats... Nous changeons tous les deux de couleur.

Justement mes parents rentraient. Alors, sans frime,
J'avoue en sanglotant la grandeur de mon crime.
On me met dans mon lit.—Pleine de charité,
Ma famille m'absout et m'abreuve de thé.

Ce que je fus malade est inimaginable ;
Aussi je fis serment, si j'en sortais vivant,
De ne jamais fumer... Parjure abominable !
Serment d'ivrogne ! autant en emporte le vent !

A partir d'aujourd'hui, cependant, je m'obstine,
Je ne veux plus fumer.—Pour plaire à Valentine
Que ne ferais-je pas ?—

Il tire machinalement un paquet de cigarettes de la poche de son habit.

C'est au Pecq, un matin,
Qu'en la voyant, au cœur je me sentis atteindre.

C'était en mai, les fleurs sentaient bon.—Des ramures
S'échappait le concert annuel du printemps,
Et tout en me grisant de ces vagues murmures,
Je regardais passer les couples de vingt ans.

Il prend une cigarette et remet le paquet dans sa poche

Soudain je l'aperçus au détour d'une allée.
Elle venait à moi, tourterelle isolée,
Son instinct la guidant seul vers son compagnon.
Des cheveux pleins d'esprit fuyaient de son chignon.

Il prend dans le gousset de son gilet une boîte d'allumettes bougies.

Ses petits pieds foulaient légèrement la mousse ;
Son corsage discret révèlait chastement
Sa taille de sylphide—Elle était blanche et douce
Comme une aube.—Alors moi, dans mon ravissement,

Je vole à son côté ; suppliant ma superbe,
Je lui peins mon amour... les deux genoux dans l'herbe.
La pauvrette interdite, avec timidité
Me répond—

Il va allumer sa cigarette. En apercevant la flamme, il s'écrie :

" Triple sot ! crétin ! âne bâté ! "

Il jette avec fureur sa cigarette, et dit au public :

Et vous qui me voyez prendre une cigarette,
Vous m'écoutez béats, sans le moindre remord,
Vour ne me criez pas : " Arrête, Auguste, arrête ! "
Vous ne m'aimez donc plus ? Vous voulez donc ma mort.

Avec des larmes dans la voix :

Après tout vous avez raison... Peu vous importe
Qu'à mon dernier logis un corbillard m'emporte...
Bourreaux ! ! Adieu !... Je vais quelque part m'enfermer
Sans papier, sans tabac... Je ne veux plus fumer.

Il sort en sanglotant.

MON BÉBÉ

MONOLOGUE

Depuis dimanche une heure et quart,
Le ciel, exauçant ma prière,
A bien voulu me rendre père,
Et je viens vous en faire part.

Chut ! chut ! dans la pièce voisine,
Il sommeille, mon premier-né,
Au fond du berceau tout orné
De dentelle et de mousseline.

J'avais beau soutenir que non,
Chacun disait dans la famille :
" Ce ne peut être qu'une fille ! "
J'en étais sûr : C'est un garçon !

Un gros garçon !...Et sans système,
Sans vain amour-propre d'auteur,
Un garçon qui me fait honneur,
Et me rend tout fier de moi-même !

Ma femme—un ange au cœur parfait
—Mais qui n'est pas très, très jolie,
Comme un fait évident, publie
Que l'enfant est tout son portrait.

Elle a mis cela dans sa tête !
Je ne la contredis en rien...
Mais, à dire vrai, je crois bien
Qu'elle est dans une erreur complète.

Si vous pouviez un seul moment
Voir mon héritier ! sa tournure,
Son profil à la ligne pure,
Son corps au souple mouvement,

Son front noble, la courbe fière
De son nez, ses yeux bleu d'azur...
Vous vous écrieriez, j'en suis sûr :
" C'est tout le portrait de son père ! "

Pour le baptême on a déjà
Choisi le parrain, la marraine...
Les noms arrivent par douzaine !
C'est celui-ci, c'est celui-là !

Bref, chacun intrigue, cabale,
Plaide pour le saint de son choix :
On ferait moins de bruit, je crois,
Dans une lutte électorale.

Non content de le baptiser,
Nos amis, dévoilant d'avance
Tout le cours de son existence,
Prétendent la prophétiser.

Les femmes le font militaire
Et colonel du premier coup,
Le parrain, plus simple en son goût,
Rêve le titre de notaire.

—" Industriel ! quel bel état ! "
Dit un oncle dans l'industrie.
—" Le barreau ! mais c'est la vie ! "
Répond mon cousin l'avocat.

—" Qu'à la culture il se destine ! "
Dit le grand-père, agriculteur.
—" Croyez-moi, dit le docteur,
" Qu'il fasse de la médecine ! "

Mon Dieu ! quel sera son métier,
Dans vingt ans, messieurs, je l'ignore !
Ne m'en tourmentez pas encore :
Tâchons d'abord qu'il soit... rentier !

C'est pour moi chose secondaire
Que son avenir : et j'attends
Qu'il commence à faire ses dents
Pour songer à ce qu'il doit faire !

D'ailleurs... Eh bien ! qu'est-ce ceci ?
Quels cris me déchirent l'oreille ?
C'est mon héritier qui s'éveille...
Il s'éveille toujours ainsi.

Il va pendant une heure entière
Crier sans cesser un moment...
Moi, je trouve cela charmant :
Il a l'organe de son père !

Il est gai sitôt qu'il me voit...
Ne le dites pas à sa mère,
Car elle prétend qu'au contraire
Il pleure quand il m'aperçoit.

Allons ! voilà qu'il recommence !
Oui, petit tyran, me voilà !
Rien ne vaut pour lui son papa...
Je vous le dis en confidence.

Ah ! certes ! c'est bien mon portrait !
Et j'en rends grâce à la nature...
On aime à voir sa signature
Au bas des actes que l'on fait.

Et puis... mais je ne pense guères,
Tant je me sens le cœur joyeux,
Combien je dois être ennuyeux
En vous racontant mes affaires !

Les moments paraissent si courts
Quand on parle de ce qu'on aime !
D'ailleurs, c'est plus fort que moi-même,
On n'est pas père tous les jours !

Près de cet être frais et rose,
Je me sens tout ragaillardi...
Allons voir s'il n'a pas grandi
Depuis si longtemps que je cause.

Oui ! je le sens, je fus bavard...
Daignez m'excuser, c'est la joie,
Et permettez qu'on vous envoie
Ce gai billet de faire part !

Jacques Normand.

LES TENTATIONS D'ANTOINE

MONOLOGUE

Antoine est mon nom de baptême.
C'est un nom comme un autre fait,
Nom qui ne dit rien par lui-même,
Ni long, ni court, ni beau, ni laid.

C'est effacé, c'est terne... Antoine...
Un homme portant ce nom-là
Doit tenir à la fois d'un moine,
De John Falstaff et de Pança.

Eh bien ! non ! non !—car, au contraire,
Antoine est un nom dépravé
Qui cause à son propriétaire
Tous les tourments d'un réprouvé !

Ce nom a des vertus magiques,
Et tout homme qui l'a porté,
De tentations diaboliques
Fut sans cesse persécuté !

O supplice ! O longue souffrance !
Nom fatal, à jamais maudit !
Dont l'inévitable influence,
Partout, toujours me poursuit.

Antoine !... au début de ma vie,
Quand je marchais sur les genoux,
Pour une assiette de bouillie
J'avais déjà des désirs fous ;

Je voulais quand même chacune
Des choses qui frappaient mes yeux,
Pour n'avoir pu prendre la lune,
J'eus des désespoirs furieux.

A quinze ans, captif des écoles,
Je ne rêve que liberté,
Galons, plumets et bottes molles,
Moustache en croc, sabre au côté !

A vingt ans, mes désirs en flamme
Me causent des tourments affreux :
Je n'aperçois pas une femme
Sans en devenir amoureux.

Depuis vingt ans jusques à trente,
Sans répit, sans exception,
Tout ce qui peut tenter me tente,
Je vis dans la tentation !

Tentation de la richesse,
Surtout quand je n'ai plus un sou !
Quand je suis fou, de la sagesse,
Quand je suis sage, d'être fou !

Tentation d'air, de verdure,
Quand je suis à Paris l'été !
Tentation d'avoir voiture,
Lorsque par terre il fait crotté !

Tentation de dinde grasse
Dans l'étalage éblouissant,
Joignant ses pattes avec grâce,
Comme pour prier le passant !

Tentation d'être ministre
Ou colonel de cuirassiers,
Parfois, tentation sinistre
D'étrangler tous mes créanciers.

Antoine !...un jour dans ma cervelle
Naquit, hélas ! pour mon malheur,
Une tentation nouvelle
Que je maudis du fond du cœur !

Garçon, je voulus prendre femme,
L'affaire se fit promptement ;
J'étais alors tout feu, tout flamme,
Je brûlais comme un vrai sarment.

Ma fiancée était aimable,
Mon beau-père semblait parfait,
Ma belle-mère supportable -
Je serais heureux tout-à-fait !

Mais le lendemain de la noce,
Par un brusque revirement,
Ma femme me parut atroce,
Mon beau-père un être assommant,

Ma belle-mère une harpie.
Bref, tout penaud de la leçon,
Depuis lors je n'ai qu'une envie :
Pouvoir redevenir garçon !

Ma femme est rêche, acariâtre,
Et parfois je me suis senti
Des tentations de la battre...
Qui n'ont pas encore abouti !

Mais il faudra que j'y succombe;
Car c'est une fatalité
Pour moi d'être, jusqu'à la tombe,
Tenté, tenté, toujours tenté.

Antoine ! Antoine ! ah ! quelle chaîne !
Quel fardeau ! j'aurais pu si bien
M'appeler Chrysostôme, Arsène,
Ou simplement Sébastien !

Non, non, sans rien vouloir comprendre,
Sans profit comme sans raisons,
C'est ce nom-là qu'ils s'en vont prendre,
Entre quinze mille autres noms !

Pour rompre ce lien funeste,
Et conjurer le mauvais sort,
Hélas ! un seul moyen me reste :
La mort ! la mort ! vienne la mort !

Mais qui sait ? voudrais-je la suivre ?
N'aurai-je pas tentation,
Près de mourir, de vouloir vivre,
Par esprit d'opposition !

O saint Antoine ! O moine austère,
Toi qui, si doucement tenté,
As su rester célibataire,
Protège-moi, par charité !

Guéris-moi du mal qui me blesse,
Quelque doive être le moyen...
Fût-ce de trainer à la laisse
Un compagnon comme le tien !

Et vous tous, je vous en supplie,
Par ce tourment que j'ai souffert.
Tourment affreux, qui de ma vie
A fait un véritable enfer.

Par l'expérience tardive
Qu'en eût l'Antoine que voilà...
Si jamais un fils vous arrive,
Ne lui donnez pas ce nom-là !

Jacques Normand.

L'HOMME QUI A VOYAGÉ

MONOLOGUE.

Personnage.....*Le Voyageur*

Il arrive en se frottant les mains.

J'ai mon billet ; mes bagages sont enrégistrés, y compris le perroquet et les quatre buanderies mécaniques que j'ai promis à mon ami Hernandez des îles du Cap Vert. J'ai une demi-heure à droguer ; j'aime autant la perdre avec vous.

J'arrive ce matin à onze heures et demie, au lieu de dix heures cinquante-sept, le train avait dix minutes de retard. Je devais déjeuner chez un ami intime. (Oh ! j'avais fait ma toilette dans le train ; j'en ai l'habitude. Quand on sait voyager !) Moi, avec un siphon d'eau de Seltz et une allumette, je prends un bain russe. Alors mon ami William déjeune à onze heures juste, non, pas William, c'est mon ami de Gibraltar, mais Dubois. (Je me trompe ; vous savez, toujours en route.) Est-ce parce que j'étais en retard ? il avait l'air froid. Pourtant, après, il est devenu très gentil, et le déjeuner aurait été charmant pour moi, si on pouvait entendre et voir certaines choses tranquillement. Moi, je ne peux pas, c'est plus fort que moi.

On sert des sardines, des œufs à la coque. Sur la boîte de sardines il y avait le nom de je ne sais qui à Nantes, et puis le vin, c'était du bourgogne. Or, mon ami Dubois est rue Beaubourg, il n'en est guère sorti, et il n'a jamais été à Nantes, ni en bourgogne, il n'y connait rien. Alors pourquoi sert-il ça chez lui ? Les œufs à la coque, il les connait, on en mange partout ; c'est pour ça que je me suis contenu ; je n'ai rien dit : j'ai même causé d'autre chose, j'ai raconté quelques-uns de mes voyages. Par exemple j'ai raconté une... non, ce

n'est pas une histoire, c'est une observation : un jour j'étais en Poméranie, non, en Herzégovine, dans un petit endroit auprès de Pesth... alors ce n'était pas en Herzégovine, non, je confonds, c'était en Crimée, c'est ça, en Crimée. J'étais sur une route où j'ai vu un paysan ; vous savez de ces gens qui travaillent la terre ; la terre où on plante et où ça pousse (il faut voyager pour avoir une idée de ça.) Ce paysan plantait des choux ; eh bien, c'était curieux de voir comme il plantait ses choux, il les plantait... il avait un geste... enfin on sentait là toutes les mœurs, toute la couleur locale de la Sicile, non, je veux dire de l'Herzégovine.

—Je ne sais pas pourquoi, à mesure que je parlais, Dubois paraissait nerveux, ennuyé. Ce garçon-là n'a pas voyagé, il n'a pas acquis la souplesse de caractère que donnent les voyages. Je vous assure que si j'ai des enfants je les ferai voyager tout de suite et tout le temps sans s'arrêter. Le déjeuner continuait donc, on apporte un tas de choses, des côtelettes de mouton, je ne sais quoi ; il y avait du poivre sur les côtelettes, le poivre était bon, c'est vrai et je m'y connais. J'ai été à Cayenne où on exporte mille tonnes de poivre par an ; il faut voir éternuer les porteurs !—Dubois mangeait ses côtelettes avec un air comme ça, sans douter de rien. Ça m'agaçait, mais enfin je me suis contenu et j'ai parlé d'autre chose. Ils étaient en train de parler d'une Vénus de Milo qui a les bras cassés. Ils avaient l'air de trouver drôle que je ne l'aie jamais vue. Moi j'ai été à Milo, (ils n'y ont pas été eux,) et je n'ai pas vu de Vénus ; elle est à Paris ; ce n'est pas étonnant ; je ne reste pas à Paris, moi ; je ne suis pas un champignon comme eux. Et puis cette Vénus, qu'est-ce que c'est que ça ? Ils me l'ont décrite. Ce n'est pas parce qu'elle n'a pas de bras ; c'est un accident, ce n'est pas sa faute ; et puis j'ai vu tant de choses cassées dans mes voyages. Mais comment est-elle cette Vénus ? Ils m'ont dit qu'elle avait à peu près deux mètres cinquante. *(Il pouffe de rire.)* Venir me parler d'une statue qui a deux mètres

cinquante de hauteur à moi, qui suis passé a Karakoroum, dans le centre de l'Asie, où il y a une statue de Bouddha qui a cent quatre mètres de hauteur sur soixante-cinq de largeur ! Venez donc me parler de sculpture à present. Ils se regardaient entre eux ; je sentais que ça allait mal. Pourtant Dubois faisait gentiment les choses, on a débouché du champagne. Il y avait deux individus au déjeuner qui parlaient anglais à moins que ce soit espagnol ; je ne sais pas, je n'ai pas le temps d'apprendre aucune langue ; je ne fais que passer dans les pays. Pourtant c'est précieux d'apprendre quelques mots des langues étrangères, ça élargit les idées. Ainsi moi, avant d'avoir voyagé j'étais un imbécile, absolument un imbécile. C'est très curieux les langues, je n'en sais aucune cependant ; tenez, en voyageant dans le Tyrol, non, dans le duché de Wurtzbourg, j'ai appris un mot, ce mot là... oui c'est ça : Strumpf *(prononcer chtroummpf)* ça veut dire... euh ! euh ! enfin c'est intraduisible, il faut avoir été dans le pays pour comprendre ça ! Je leur racontais tout ça et bien d'autres choses, car vous savez quand on a fait des voyages, on en sait des histoires !

On a apporté le dessert, des fruits, du fromage, tenez ! du Hollande : c'était trop fort... pas le Hollande, mais le procédé. J'ai dit à Dubois : Avez-vous été en Hollande ? Connaissez-vous ce pays avec ses canaux, avec ses théières si bien récurées : tout le monde s'y mire et parait joufflu, moi-même je m'y trouvais joufflu, et tenez, même le fromage de Hollande, il est joufflu ! Non, vous ne le connaissez pas ? Alors je trouve inconvenant que vous serviez du fromage de Hollande chez vous ! Il m'a répondu aigrement (il n'a jamais voyagé, ça se comprend), et puis on a crié, on a étouffé ma voix, on a apporté le café, les liqueurs, les cigares. Du café à moi qui ai traversé l'Arabie dans tous les sens ! Passe pour le café, mais j'ai demandé à Dubois, doucement, oh ! très doucement : Avez-vous été à la grande Chartreuse ? Il y avait de la chartreuse sur la table. Il

m'a répondu que non. Je le savais.—Et ces cigares ? de la Havane. *(Fort).* De la Havane ? C'est vrai, ils sont de la Havane, moi je le dis parce que je m'y connais. Mais vous, vous mentez en disant qu'ils sont de la Havane, parce que vous n'avez pas été à la Havane. Moi j'ai été à la Havane, j'y ai eu la fièvre jaune : donc vous êtes un menteur, un misérable et un lâche !... Oui j'ai dit un lâche, je ne pouvais me retenir ; j'ai été vif, mais j'ai été juste. Voyez-vous, quand on a voyagé, le sang remue facilement, le sang voyage. Il a eu l'air étonné. Je lui ai lancé un verre plein de kirsch à la figure comme ça se fait à Valladolid, non je me trompe a Scutari ! Il a pâli, s'est levé, et moi j'ai sauté sur mon chapeau, pendant qu'il m'envoyait des coups de pied par derrière (vous savez, comme font les Ecossais). Il m'a fait suivre par deux individus, — ses témoins — des gens qui n'avaient jamais été en Amérique ! Je me suis enveloppé dans ma dignité et je leur ai donné rendez-vous ici-même à minuit cinquante trois pour nous battre dans la nuit comme les Patagons ; mais je prends le train à onze heures quarante-neuf (c'est le duel persan) ; il est onze heures quarante-quatre, je me sauve.

Il part.

LE CHEVAL

MONOLOGUE.

Le cheval a vraiment du bon... quand il ne vous flanque pas par terre. On est haut placé sur la noble bête ; on domine.

Vous ne m'avez jamais vu à cheval ? Eh bien ! il faut voir ça. Je monte très bien, ça m'a coûté assez cher... dix ans de leçons. Je ne sais rien, mais je peux me permettre de vous donner quelques conseils.

J'ai un nom connu, je m'appelle Chiron.

Le cheval, c'est mon dada.

J'en peux réciter toute l'anatomie. J'ai même fait un ouvrage contenant l'histoire de tous les os et de tous les nerfs du cheval que j'ai appelé : la *Chevalatomie.*

Quand vous sortez, si votre cheval cabriole, ne faites pas une figure d'enterrement qui provoque le rire des imbéciles à pied.

Esquissez un sourire—un peu pâle, si vous voulez,—mais un sourire ; moi je souris, c'est ma méthode. Et si une réaction, infâme comme toutes les réactions, vous envoie piquer une tête, tombez avec grâce comme le lutteur antique.

Ne prenez pas les crins, ou n'embrassez pas avec un immense amour le col du cheval, surtout, (ne vous cramponnez pas comme un singe), dégringolez, c'est plus naturel, en souriant toujours !— Moi, je dégringole.

Si la poussière vous balaie le visage et qu'un grain reste dans votre œil, fermez-le comme ça ; moi, je le ferme, et continuez votre promenade avec un seul œil ouvert—sans vous faire souffler dedans par votre ami à cheval à côté de vous. Comme groupe équestre ce serait déplorable ; c'est déjà laid a pied, ainsi !

Si un autre grain entre dans l'autre œil, fermez les deux yeux ; moi, je les ferme.

Quand votre cheval est lancé au galop, vous pourrez crier : " Maman !" ça ne l'arrête pas. Suivez-le (dessus) et attendez les événements sans grimaces. Moi, j'attends les événements sans grimaces.

Si vous perdez vos étriers, en cherchant à les rattraper ne vous servez pas de vos jambes comme de rames; vous n'êtes pas en canot ; ce n'est pas parce que votre cheval envoie de la fumée par les deux naseaux qu'il faut le prendre pour un bateau à vapeur.

Respirez librement et détendez-vous. Si vous êtes marié ne pensez pas à votre belle-mère, vous ne pourriez pas suivre mon conseil ;—moi, je suis garçon. Je puis me détendre.

Lorsque votre cheval relève la tête, comme les coursiers du Parthenon ou le peuple opprimé, ne le flattez pas, comme le ferait un pamphlétaire ; baissez les rênes de brides jusqu'à ce que le cheval n'encense plus, surtout ne l'appelez pas enfant de chœur.

Ne posez pas à cheval. Vous pourriez être par terre avant la pose.—On pose et le cheval vous dépose.

En trottant à la française, vous pilez du poivre. Ne songez pas aux rougeurs qui décorent votre assiette. Il vaut mieux rougir par là quand on est français et patriote.

Pour mettre au pas un cheval, il n'est pas utile de taper dessus, comme pour mettre au pas une femme.

Quand vous avez à franchir un obstacle, ne faites pas des efforts à vous en faire sortir les yeux de la tête. Vos yeux passeraient d'abord par-dessus l'obstacle et vous n'auriez plus rien pour diriger votre monture.

Parlez à votre cheval. Entretenez-vous avec lui. Le cheval adore la conversation. C'est très intelligent, un cheval, ça comprend mieux qu'un concierge.

Dans les bois, racontez-lui vos amours, ça l'intéressera ; tâchez de les lui dire en anglais si vous pouvez. Le cheval aime beaucoup l'anglais. Dites lui des mots anglais. On ne sait pourquoi, mais il aime beaucoup l'anglais.

LE FOU RIRE

Monologue, dit par Mme JEANNE SAMARY, de la Comédie française.

Ce morceau, bien déclamé, est des plus amusants. Nous le recommandons aux amateurs dramatiques canadiens qui, de temps à autre, donnent des représentations à la fois pour l'amusement du public et dans un but de bienfaisance.

Que voulez-vous que je vous dise ?
C'est un défaut, je le sais bien !
Je comprends qu'on s'en scandalise ;
Mais, sur l'honneur, je n'y peux rien.

Cela me prend sans que j'y pense,
Et le plus souvent sans raison...
Et je ris !... je ris !... Ça commence !
Pardon !... J'ai beau faire !... pardon !

C'est un frisson étrange
Qui grandit malgré mes efforts :
Qui me chatouille, me démange,
Me glisse tout le long du corps,

M'arrive aux lèvres, les dévore,
Les force à s'ouvrir malgré moi...
Allons, bon ! ça me prend encore !
Ah ! c'est trop fort !... Voyons ! tais-toi !

Croyez-m'en, c'est un vrai martyre,
Un grand tourment, presque un malheur !
D'abord, quand je me mets à rire,
Je deviens laide à faire peur :

Je fais une horrible grimace ;
Mon nez, appendice mouvant,
Semble prêt, frétillant sur place,
A s'envoler au moindre vent ;

Bref, j'ai honte... et dans ma colère.
Je voudrais, en catimini.
Descendre â cinq cents pieds sous terre,
Et remonter... quand j'ai fini.

Ensuite, ma mauvaise chance
Fait que mon fou rire me prend
Justement quand la circonstance
Commande un sérieux très grand.

Et quand tout ce qu'on vient me dire
Exigerait des airs penchés...
Bon ! je pars d'un éclat de rire
Devant les gens effarouchés !

Une dame, hier, d'aventure,
M'apprend la mort de son mari,
Qu'elle exécrait — même en peinture !—
Ce que j'ai ri ! ce que j'ai ri !

L'autre matin, courbant la tête
Sous le poids des déceptions,
Un monsieur me dit sa défaite
Aux dernières élections,

Dans sa commune tout entière
Rien que deux voix — maigre régal !—
La sienne... et celle de son frère !
J'ai ri ! j'ai ri !... C'était très mal.

Enfin... — vous n'allez pas me croire
Lorsque rien n'est plus vrai pourtant !—
L'autre soir... — si drôle est l'histoire
Que je rougis en la contant !

Papa, qui se creuse la tête
Cet hiver, pour me marier,
Me dit de me mettre en toilette
D'un petit air tout singulier.

Devant cet air énigmatique
Je doutais... doutes superflus !
" Cocher, à l'Opéra-Comique ! "
Dit papa ! je ne doutai plus.

En effet, pendant un entr'acte,
Par hasard, sans le moindre apprêt,
Un jeune homme, tenue exacte,
Gants blancs, habit noir apparaît.

Par hasard on me le présente ;
Par hasard on le fait asseoir ;
Par hasard il me parle, et chante
L'éloge du *Domino noir*.

" Quelle musique enchanteresse...
Délicate et fine en tout point !
—Oh ! oui, monsieur !— Quelle jeunesse !
Un chef-d'œuvre ne vieillit point !

—Oh ! non, monsieur !— pour moi j'admire
Cet esprit... ce talent... ce goût...
—Et moi, monsieur ! " Maudit fou rire !
Voilà qu'il me prend tout à coup !

" Mademoiselle... — Ah ! ah — Je pense
Que néanmoins vous aimez mieux
La Dame Blanche ?— Ah ! ah — Silence ! "
Me fait papa, l'air furieux.

" C'est une œuvre bien délicate...
Toujours jeune... un art inouï..."
Ah ! ah ! ah ! ah ! tant pis j'éclate
Au nez du jeune homme ébahi !

Devant cet accueil qui l'étonne,
Saluant, tout interloqué,
Il s'en va : papa gronde, tonne...
Et le mariage est manqué !

Bah ! me direz-vous, point de peine !
Une autre fois tout ira bien !
Hélas ! non ! car, j'en suis certaine,
Depuis ce fâcheux entretien,

A chaque nouvelle entrevue,
Aux Français comme à l'Opéra,
Dès l'abord, à première vue,
Mon fou rire me reprendra...

Si bien que, même assez gentille,
—Du moins à ce que l'on me dit !
Il me faudra demeurer fille
Grâce à ce fou rire maudit !

A moins qu'une incroyable chance
Ne m'offre un mari tout exprès
Qui veuille m'épouser d'avance...
Et me faire la cour après.

Bah ! pourrez-vous encor prétendre,
Il est un moyen des meilleurs :
C'est, quand le rire va vous prendre,
De tourner votre esprit ailleurs,

Vers quelque sujet bien étrange,
Bien fastidieux ou bien noir :
Le ministère, que l'on change !—
Le drame, que chacun va voir.

Hélas ! ce moyen salutaire
Pour d'autres bon, mais pour moi mauvais,
Me produit l'effet tout contraire
A celui que j'en attendais :

Car mon fou rire opiniâtre
Transformant les aspects réels
Me fait voir un drame... folâtre !
Et des ministres éternels !

Non ! croyez-m'en ; le mal empire
Quand on s'efforce à l'arracher,
Et le plus sûr moyen de rire
C'est de vouloir s'en empêcher.

Le sérieux, cela se garde
Autant que l'on n'y pense pas :
Ainsi moi, que chacun regarde,
Je reste ici sans embarras...

Je parle en toute confiance...
Je ne ris pas !... mais qu'un moment
Je me trouve avoir conscience
De parler sérieusement...

Oui ! je rirais ! sans aucun doute...
Et tenez... et tenez... voilà...
Voilà que je me mets en route
Rien qu'en me figurant cela...

Ah ! ah !... j'aurais voulu vous dire
Pourtant... mais... efforts superflus...
Ah ! ah ! ah ! ah ! je me retire...
Ah ! ah ! ah ! ah je n'en puis plus !—

(Elle sort en éclatant de rire.)

JACQUES NORMAND.

MAISONS RECOMMANDÉES

MONOLOGUE

A. Coquelin, cadet.

Il entre tenant une petite valise qu'il pose sur un meuble.

On ne m'y reprendra plus aux séductions de la perfide Babylone. Ah ! mais non. (Passant la main dans ses cheveux.) C'est du propre ! Comme ils me blagueraient au Cercle Jurassien si on y connaissait mes mésaventures. (Avec un soupir.) 749 francs en huit jours ! (Ironiquement.) Ça va bien.

J'avais pourtant un fond de méfiance. (Une pause.) Ça m'a joliment réussi.

Figurez-vous qu'en descendant du train je me fais conduire dans un hôtel de quatrième ordre. Maison recommandée, service empressé, cuisine recherchée, prix modérés. Va-t-en voir s'ils viennent ! (Avec bonhomie.) Que voulez-vous ? on est un peu gobeur dans nos montagnes. Moi, jusqu'au quart d'heure de Rabelais, j'ai eu la naïveté de croire aux " prix modérés " et au " service empressé." Je trouvais même que le garçon mettait un zèle excessif à remplacer sur ma cheminée des bougies qui avaient à peine eu le temps de nouer connaissance avec l'allumette. Avez-vous souvent vu brûler quatre paquets de bougies et trois paniers de bois en une seule semaine et en plein mois d'aout, vous autres ? (Il rit.) C'est du dernier comique. Et notez bien que tout était à l'avenant. Le vol organisé, vous dis-je.

Jurassiens, mes frères, méfiez-vous des maisons recommandées. L'antique loyauté n'est plus qu'un vain mot dans ce fameux Paris où tout est falsifié, (S'animant) oui, tout, jusqu'à l'eau, jusqu'à l'air.

Voilà donc que le premier jour j'entre, tout en flâ-

nant, dans un splendide café du boulevard où je me fais servir un vermouth. (Il fait le geste de boire.) Ça, du vermouth di Torino ? (Avec une grimace.) Jamais !

Enfin, pour me distraire, et aussi pour me renseigner sur ce qui se passe dans la capitale, j'appelle le garçon. —Que désire Monsieur ?—Passez-moi le journal de la localité. — Lequel ? monsieur. — Je vous demande le journal de la localité : il me semble pourtant que je parle français !—Connais pas, monsieur ; nous ne le recevons pas,—Comment ! malheureux, vous ne recevez pas le journal de la localité ? C'est bien la peine d'avoir tant de glaces et de dorures !

Là-dessus, je surprends un sourire insolent qui se creuse dans les joues bleues de ce subalterne en escarpins ; mais, sur un geste de la dame du comptoir, il se décide à m'apporter deux grandes feuilles ornées de manches. Nous autres, dans le Jura, nous lisons bien notre journal de la localité sans manche. Mais enfin puisqu'à Paris, dans un café qui a vingt mille francs de loyer, on ne peut pas se procurer ce que le plus petit chef-lieu d'arrondissement possède, il faut en prendre son parti.

Non, rien qu'à regarder ces feuilles à manche je me sens la paupière lourde. J'attire à moi, d'une table voisine, un journal à images.

Oh ! ! ! (Il fait un geste pudique.) La première page représente une jeune femme dans un état voisin de la nudité, avec une légende explicative ; mais je ne m'arrête pas à cette polissonnerie, car nous avons des mœurs sévères dans le Jura. Je tourne vivement le feuillet et je lis : *Supplément au Dictionnaire de Noël et Chapsal.*

Feuille de vigne. — *Partie d'ajustement confectionnée par la maison Pudeur et Cie.*

Bronchite. — Voyez : Rhume.

Rhume. — Voyez : Jamaique.

Toux. — Voyez : Gorge et couvrez d'un voile si vous avez des mœurs.

(Sera continué.)

(Haussant les épaules.) Comme c'est intéressant, ce supplément ! Il y a vraiment des gens qui ont du temps à perdre.

Enfin, je sors pour visiter la localité en oubliant très volontairement le pourboire du garçon.

Ah ! fichtre ! il tombe de grosses gouttes et je m'aperçois que j'ai oublié mon parapluie dans le Jura. Ma foi, tant mieux, ce sera une excellente occasion de visiter ces fameux magasins du *Bon Marché*, maison recommandée.

Me voici au rayon des parapluies.

—Quel genre de parapluie désire monsieur ?

—Un inusable dans les prix doux, ce que vous avez de mieux.

Douze francs ? C'est pour rien. Mon acquisition est un *nec plus ultra* ; un nouveau tissu dont je ne verrai pas la fin, à ce que m'affirme mon chef de rayon.

Il a cessé de pleuvoir ; mais je m'applaudis d'avoir conservé ma voiture, car j'avais une visite à faire au Marais. Oh ! rien d'important. Je me suis chargé d'une lettre pour un compatriote qui sera sans doute charmé de faire ma connaissance. C'est très loin le Marais ! Enfin, j'arrive à l'adresse indiquée.

—" M. Canivet ? — Connais pas. Nous n'avons personne de ce nom-là dans la maison. — C'est bien étonnant.—Qu'est-ce qu'il fait de son état ? votre monsieur Canivet. "

Je tire ma lettre et je lis l'adresse tout haut :

" *Monsieur Canivet, fabricant de figures de rhétorique en cire, grandeur naturelle.* — Attendez donc, ça doit être au 27. "

Je me fais conduire au 27, où mon compatriote Canivet est absolument inconnu ; mais comme cette fois la portière est fort avenante, elle m'offre une chaise et on cause. Cette excellente personne a eu un neveu en garnison dans le Jura : un pas grand'chose, à ce qu'il paraît. Bref, nous voilà presque des pays, et de fil en aiguille on me raconte un tas d'affaires, y compris les

potins des locataires de la maison. J'en aurais appris bien d'avantage si je ne m'étais souvenu à temps que j'avais un ver rongeur à la porte. Ah ! bigre ! trois heures trente. C'est sept francs, d'après le tarif. Je m'exécute en allongeant généreusement vingt centimes de pourboire à mon cocher qui répond à cette gaillarde rémunération en me traitant de *"pignouf"* ; un mot nouveau dont je vais enrichir le vocabulaire jurassien.

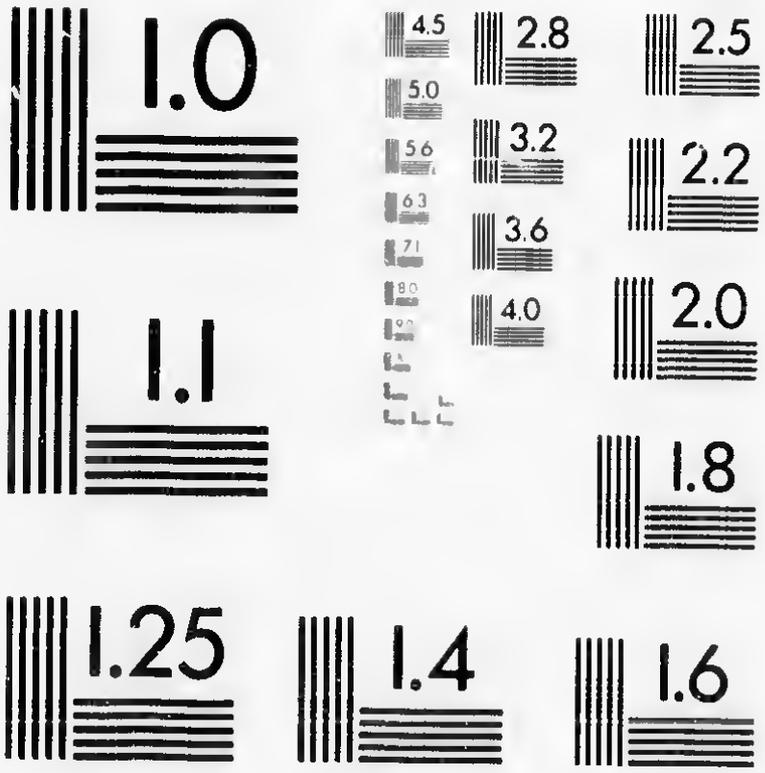
Je reviens en omnibus à mon hôtel recommandé. Qu'y faire ? Bah ! il n'est que quatre heures et j'ai tout le temps de me promener sur les boulevards avant dîner. Bon ! voilà qu'il pleut encore, et au moment d'ouvrir mon magnifique *nec plus ultra*, je m'aperçois que je l'ai oublié chez la portière du Marais. Ce n'est pas que je sois inquiet, non. Je vois d'ici la place où je l'ai posé en m'asseyant, dans le coin de la cheminée, sous le casier aux lettres.

Je ressaute dans un nouvel omnibus et arrive essoufflé, avec mon mouchoir sur mon chapeau, chez l'avenante personne dont le neveu a tenu garnison dans le Jura. O probité parisienne ! L'effrontée me soutient *mordicus* qu'elle n'a aucune connaissance de mon parapluie ; elle s'efforce même de me persuader que j'ai bien pu l'oublier dans la voiture. Le comble de l'astuce ! La beauté de mon *nec plus ultra* aura séduit cette malheureuse qui, dans le feu de la discussion, s'oublie jusqu'à m'appeler " vieux toqué. " *(Avec indignation.)* Et il y a encore des maisons où on ose écrire : " Parlez au portiez." Plus souvent !

Le temps étant devenu un peu plus clément, je me dirige de rechef et toujours en omnibus par mesure d'économie, vers ma maison de confiance du *Bon Marché* où je fais emplette d'un nouveau *nec plus ultra* inusable. Curieux de savoir si celui-la me ferait plus d'usage que l'autre, j'étais fort impatient de l'étrenner. Donc, le soir même, je retrousse le bas de mes pantalons et je m'en vais pédestrement jusqu'au Châtelet pour voir la pièce en vogue. Il tombait des hallebardes. Pour ne

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

pas tremper mes voisins, j'ai la candeur de déposer mon parapluie au vestiaire et je reçois en échange un petit morceau de bois numéroté. Il y a dans la pièce un acteur, un gros avec une voix blanche qui m'a bien fait rire pendant deux heures. *(Geste.)* Je l'ai payé cher ce plaisir-là ! Quand on a baissé le rideau, je ne me pressais pas de sortir à cause de mes cors trop exposés dans le piétinement des escaliers.

J'arrive au vestiaire où il ne restait plus qu'un parapluie. Pas moyen de se tromper, hein ? Avec un aplomb superbe, l'indigne préposée aux cannes s'empare de mon numéro et me remet en échange, devinez quoi ? Un objet fripé, flasque, désarticulé qu'elle soutient être ma propriété, *(Avec un rictus amer.)* Un vrai parapluie de marchand de melons ! Je tempête, c'était bien mon droit ; puis enfin, sous la menace d'être conduit au violon, je ravale mon dire et décampe en m'abritant de mon mieux sous ce simulacre de parapluie. Amère dérision !

Me voilà donc dans la rue, heureux possesseur d'un nouveau parapluie inusable, bien en main avec son superbe manche à bec de corbin. Il me prenait des envies folles de l'ouvrir pour mettre à l'épreuve ses éminentes qualités ; mais, par une ironie du sort, le ciel semblait voué au bleu. En attendant l'occasion d'une averse, je m'appuyais plein de folle confiance dans ce produit d'une maison recommandée quand soudain... (Il s'arrête en branlant la tête.) Non, vous ne me croirez pas, quand, dis-je, au coin de la rue du Bac, près du quai, un passant distrait me heurte. Je dois dire qu'il s'en est excusé ; la belle avance ! Moi, je manque le trottoir, mon *nec plus ultra* m'échappe de la main, tombe à plat dans le ruisseau et pique une tête dans la bouche d'égout : un Maëltroum par les temps d'orage.

Je pousse un cri déchirant et, courbé en point d'interrogation, j'explore d'un œil rond l'orifice sinistre. Rien ! Rien que le mélancolique murmure du grand égout collecteur...

(Il sourit tristement.) Trois parapluies en deux jours! Elle est vraiment trop raide, celle-là. Et tous les trois garantis inusables et vendus de confiance ! (Avec indignation.) N'est-ce pas un vol manifeste ? Croyez donc maintenant aux maisons recommandées !

Il s'avance vers la rampe.

Non, voyez-vous, on ne me la fera plus ; un bon averti en vaut deux. Voyageurs candides qui visitez la capitale, ne vous laissez plus prendre aux réclames et méditez cet axiôme : " Le bon marché est toujours trop cher. "

Il reprend sa valise et sort.

L. Saint-François.

UNE DENT SOUS LOUIS XV

MONOLOGUE

Seul personnage : M. Ravel

L'orchestre commence l'ouverture, et après les premières mesures la toile se lève comme par surprise.— Le théâtre représente un salon, style Louis XV. — Quatre portes latérales.— A gauche, un banc de jardin recouvert d'une housse et figurant un canapé, fauteuils recouverts de même.— A droite, une petite table avec un tapis tombant. — Sur la scène, plusieurs messieurs et dames représentent les flâneurs qui encombrent les coulisses les jours de première représentation. — Ravel est dans le fond, en paletôt négligé ; il fait des armes avec sa canne contre un décor ; il a le dos tourné au public.

UN FIGURANT, *étonné de voir le rideau levé*

Oh !... le rideau !

(*Il se sauve.—Tous les groupes se dispersent comme une volée de pierrots.—Ravel court vivement à toutes les portes, elles sont fermées.*)

RAVEL

Sapristi ! que c'est bête ! (*Au public, avec embarras.*) Mon Dieu... messieurs... je vous demande bien pardon... je ne suis pas de la pièce... je me trouvais là... et c'est par surprise... On mettra le machiniste à l'amende. (*Regardant en l'air et s'adressant au machiniste.*) Imbécile... Oh ! (*il ôte tout à coup son chapeau.*) Encore si j'étais habillé... (*Il boutonne son paletôt.*) Et ma barbe qui n'est pas... (*Mettant ses gants*) Je suis vraiment désolé... messieurs... mesdames... j'ai bien l'honneur... (*Il fait plusieurs saluts en se retirant. Frappant à la porte de gauche, deuxième plan.*) Ouvrez donc ! Vous m'avez oublié, c'est moi ! c'est moi !... (*Après un temps.*) Ils ne répondent pas... (*Avec humeur.*) Quelle mauvaise

charge ! je n'aime pas cette charge-là... (*Redescendant.*) C'est stupide ! On affiche une comédie mêlée de couplets et on sert, quoi ? un monsieur en paletôt ! (*Au public.*) Si vous pouviez me faire l'amitié de siffler un peu, ça ferait venir le régisseur, et... Oh ! diable ! non ! il ne faut pas jouer avec ça... et je vais tâcher... (*S'adressant à la porte de droite, deuxième plan.*) Cordon, vous plaît ?... non ? Eh bien ! je vais dire mon opinion sur votre pièce... je vais l'abîmer, votre pièce... et nous allons voir !... (*Au public.*) Messieurs, j'ai suivi les répétitions... pour mon malheur... Eh bien ! entre nous, ça n'est pas fort... ce n'est pas parce que je ne suis pas de la pièce, mais franchement ce n'est pas fort... c'est ce que nous appelons une pièce... mouche ! (*On tousse fortement dans la coulisse à gauche, premier plan : Hum ! hum !*) Hein ? (*Regardant par le trou de la serrure et s'adressant au public.*) Chut ! les auteurs !... (*Très haut, tourné vers les auteurs.*) Cet ouvrage est destiné au plus grand succès, c'est fortement écrit, fortement pensé, fortement... enfin c'est très gentil.... (*Faisant un geste de moquerie du côté des auteurs.*) Je crois que ça fera de l'argent...Mais parlons des décors ! on a lésiné, lésiné... (*On tousse fortement à droite, premier plan : Hum ! hum !...Il regarde par le trou de la serrure.*) Allons ! bon ! le directeur !... (*Très haut, s'adressant au directeur.*) Messieurs, l'administration n'a reculé devant aucun sacrifice... pour se maintenir au niveau de la réputation qu'elle s'est justement acquise par la richesse de ses costumes et la somptuosité de sa mise en scène ! (*Bas au public.*) On a dépensé quarante sous !... (*Voix naturelle.*) Quant à la partie musicale, ah ! c'est mieux, ça... tous vieux airs. (*On entend gronder un son de basse à l'orchestre. —Au musicien.*) Ah ! oui... je vous demande pardon... je vais arranger ça. (*Au public.*) Je dois vous prévenir que, pour la partition, le théâtre s'est adressé à Rossini... et j'ai la satisfaction de vous apprendre que nous avons reçu de cet illustre maestro... cette réponse flatteuse, quoique italienne,

Dei navoni ! Il paraît que ça veut dire : Des navets ! En conséquence le poëme a été confié à un jeune lauréat qui, si vous l'applaudissez, ira le dire à Rome ! (*Le rideau baisse un peu et paraît accroché d'un côté.— Avec humeur.*) Ah ça, je veux m'en aller à la fin... car j'abuse... on me laisse là, on m'enferme comme une pastille... dans une bonbonnière. (*Au public.*) Bonbonnière flatte extrêmement l'administration. (*Parlant en l'air.*) Dites donc, hé ! là-haut, machiniste, baissez donc le rideau !

UNE VOIX

On ne peut pas...

RAVEL

Comment, on ne peut pas ?

LA VOIX

Il est accroché !

RAVEL

Accroché ! me voilà bien...

LA VOIX

Occupez le public un moment... amusez-le.

RAVEL

Amusez-le, amusez-le... (*Au public.*) Ils croient que c'est facile... Alors procurez-moi un sabre... je vais l'avaler... je vous chanterais bien un couplet pous passer le temps... un couplet auquel je tenais, qu'on m'a coupé dernièrement dans un rôle... Au fait puisque j'en ai le placement... vous allez voir, il est très frais... je l'aime parce qu'il est frais.

AIR : *Vaudeville du Colonel.*

" Dans la prairie, égaré dès l'aurore
Un papillon voltigeait au printemps,
Et des tendres filles de Flore
Caraissait les appas naissants.

Tout s'émaillant, et plus fier de ses ailes
Qu'un jeune paon de ses riches couleurs,
Il ne pouvait rencontrer de cruelles :
Qui plaît aux yeux est toujours sûr des cœurs."

(*Parlé.*) C'est fade... mais c'est frais... Ah ça, je suis au bout de mon rouleau, moi. (*A la coulisse, premier plan.*) Dites donc, monsieur le directeur !... non, l'entrepreneur ! eh ! l'entrepreneur ! (*A part.*) Je m'en fiche pas mal, mon engagement est renouvelé ! (*A la coulisse.*) Jusqu'à présent j'ai été gentil avec votre pièce, mais si vous ne m'ouvrez pas, je vais la raconter avec toute la franchise d'un vieux soldat... couvert de rhumatismes...Une fois !...deux fois !...je commence... Le théâtre représente un boudoir très bien meublé... le voilà... vous voyez que c'est d'un luxe, d'une élégance... (*Il a enlevé la housse d'un fauteuil ; on aperçoit une étoffe fanée et en lambeaux.*) C'est le plus beau... on l'a mis devant parce qu'il est le plus beau.—A droite, une table en laque... (*On aperçoit une vieille table en bois noir.*) Ça vient du Japon. (*Très haut, au directeur.*) Ça vient du Japon ! (*Naturellement.*) Avec ce mobilier... Pompadour ! on devine tout de suite que l'action se passe sous Louis XV... Ces comédies-là sont très-recherchées... les femmes mettent de la poudre, ce qui les embellit... disent-elles ! les amoureux des talons rouges, ce qui les grandit... disent-ils : Scène première. — Frontin batifole avec Lisette... Dans cette scène on pose que Lisette est la sœur de lait de la marquise, on pose qu'elle lui ressemble beaucoup et qu'elle lui est très-attachée ; on pose que le marquis est jaloux de sa femme, on pose que la marquise est amoureuse du chevalier, on pose que le chevalier est marin, enfin on ne fait que poser... et naturellement le public... en prend sa part. (*A lui-même.*) Sont-ils longs à décrocher ce rideau... (*Reprenant.*) Deuxième scène : Entrée du chevalier. Attendez, je vais vous la faire, cette entrée-là. (*Il remonte.*) " Frontin, cent louis pour toi ! Lisette,

mille baisers pour ta maîtresse..." Il ne leur donne rien, mais il prend une prise de tabac d'Espagne... A quoi Frontin répond : " Monsieur le chevalier est trop généreux.—Par la sambleu ! je viens de crever un cheval ! —Et pourquoi ? —Pour baiser une seconde plus tôt la main de ta jolie maîtresse ! un cheval pour une seconde ! j'y gagne !..." —A l'heure ça lui coûterait cher ce jeu-là... —" Mort de ma vie ! s'écrie la soubrette, que les amoureux sont une curieuse espèce !" Et là-dessus *(figurant la sortie de la soubrette)*, elle sort gaillardement. — Le chevalier reste avec Frontin : comme ils n'ont rien à se dire, ils chantent un duo. (*Il chante.*)

—" La marquise est charmante,
—Elle est charmante.
—Oui, bien charmante.
—Elle m'enchante,
—Elle l'enchante,
—Elle est charmante,
—Oui, bien charmante..."

Ce morceau dure vingt minutes ; on appelle ça une scène de transition ; il n'y a rien dedans mais ça occupe l'oreille et ça permet de lire la séance de la chambre... ce qui est fâcheux... pour la pièce. Alors on entend à l'orchestre une musique... (*Avec grâce, au chef-d'orchestre.*) nne musique délicieuse ; c'est la marquise qui sort de sa chambre avec une robe à queue, son éventail et une boîte à mouches.—" Eh ! bonjour, chevalier !—Eh ! bonjour, marquise.— Ce matin je suis laide à faire peur, trouvez-vous pas ? —Ah ! marquise ! —Ah ! chevalier !" Et elle se colle une mouche, v'lan ! —" Par la sambleu ! marquise, je viens de crever un cheval pour vous demander... — Quoi donc ? — M'aimez-vous ? — Peut-être... — Ah ! marquise ! voilà un peut-être auquel je voudrais couper les oreilles... si vous n'étiez pas sa mère !" Comme c'est écrit ! couper les oreilles du *peut-*

être dont elle est la mère !... je crois que ça fera plaisir à la presse... La marquise et le chevalier se mettent à en dire de toutes les couleurs, surtout des grises ! (*A la coulisse de droite.*) Eh bien ! ce rideau, ça n'en finit pas ?

UNE VOIX

Allez toujours... Il est arrivé un petit accident à la mécanique... on le répare.

RAVEL

On y met le temps... et moi qui ai justement une affaire ce soir... un rendez-vous très important : je dois acheter une terre...cuite pour mettre sur ma cheminée... enfin ! (*Reprenant son récit.*) Le chevalier doit, le soir même, partir pour les colonies, et il demande à la marquise un gage d'amour.... Cette femme pénétrée du sentiment de ses devoirs... lui offre une mèche...—"Me prenez-vous pour un quinquet ? " marmotte le chevalier avec quelque abandon... Alors elle lui offre une fleur, elle lui offre une bague, son portrait, ses pantoufles, son perroquet.—" Ah ! marquise, ce n'est pas là ce que j'ai rêvé !..." (*Au public.* Devinez ce qu'il lui demande... Il lui demande une de ses dents ! une canine !... et dans un couplet fort bien tourné, ma foi ! (*Il chante.*)

Cette dent, cette dent si jolie ! (*bis.*)

—Une dent ! crie la marquise, mais j'en ai besoin, je m'en sers.—Silence ! je t'en donnerai une autre...tiens ! choisis," dit le chevalier en se fendant jusqu'aux oreilles... La marquise est émue, le chevalier transporté, et ils reprennent en chœur :

" Cette dent, cette dent si jolie ! "

Après quoi ils s'apprêtent à filer bras dessus, bras dessous chez le dentiste, lorsque le marquis, qui a tout

entendu, sort furieux d'un cabinet voisin... —Coup de théâtre ! —Chacun reste pétrifié.—Trémolo à l'orchestre. (*Au chef-d'orchestre.*) Le petit trémolo, s'il vous plaît. (*L'orchestre exécute.*) — Le marquis prend sa femme par la main, l'amène sur le devant de la scène et lui dit d'une voix lente mais solennelle : " Ah ! madame ! voilà du propre !... un carosse va venir vous prendre, vous finirez vos jours dans un cloître, asile de la pénitence et du repentir. — " Prrout ! " fait la marquise ; et elle a raison, car Lisette, qui est sa sœur de lait, qui lui ressemble beaucoup, faut pas oublier ça, et qui a également tout entendu, sort à son tour d'un cabinet voisin (*toujours le même*) dans un costume complètement identique à celui de sa maîtresse. Le marquis s'y trompe et l'entraîne en lui disant : " Aux carmélites ! " De son côté, le chevalier emporte la marquise en s'écriant : " A la Guadeloupe !... " (*La toile descend lentement derrière l'acteur.*) Bruit de carosse à gauche, bruit de carosse à droite, et la toile... (*Se retournant.*) Tiens ! elle est tombée ! (*parlant par le trou pratiqué dans le rideau à droite.*) Eh ! dites donc !... je suis là, moi... sapristi ! cette rampe... c'est d'un chaud... ça me brûle les jambes... (*On lui passe un papier par le trou du rideau à droite.*) Tiens ! une lettre... c'est de l'auteur. (*Lisant.*) " Vous êtes un polisson !... " (*Parlé.*) Il est gai, ce jeune homme ! (*Lisant.*) " Vous avez défloré ma pièce, je la retire ! " (*Au public.*) C'est à moi que vous devez ça. (*Lisant.*) Post-scriptum. " Faites-moi l'amitié de chanter le couplet au public. " (*Parlé.*) Eh bien ! elle est bonne ! Je comprends une pièce sans couplets, mais un couplet sans pièce... crétin va !... voyons ce couplet... (*Se retournant.*) Ah ! dites donc, sur quel air ? (*Parlant au trou de gauche.*) L'air ?

(Une voix, derrière le rideau, au trou de droite, fredonne l'air du " Partage de la richesse. "

RAVEL, *au trou de droite.*

Hein ? (*On fredonne au trou de gauche le même air.*)

RAVEL, *allant à gauche.*

Vous dites ?

LA VOIX, *au trou de droite.*

Le *Partage de la richesse...*

RAVEL, *allant à droite.*

J'entends bien... le *Partage de la richesse...* mais je ne chanterai pas ça... on me prendrait pour un communiste...

LA VOIX, *à gauche.*

Alors celui-ci. (*On fredonne l'air :* On dit que je suis sans malice.)

RAVEL

Ah ! oui... je le préfère... je le préfère... *On dit que je suis sans malice...* voilà un air qui s'applique... à la circonstance... (*Au public.*) Mais... il ne s'applique pas au couplet !... Oh ! bien ! je vais vous chanter ça sur l'air *de la Colonne,* ça fera plaisir... à son auguste famille.

AIR : *De la Colonne.*

L'auteur de cette bagatelle
En est, messieurs, à son début..

(*Parlé.*) Connu ! c'est une vieille banque.

(*Chanté.*) Il n'a jamais compté beaucoup sur elle
Pour arriver un jour à l'Institut.
Vous désarmer ce soir est son seul but,

(*Parlé.*) Est-ce assez plat !

(*Chanté.*) A votre indulgence il aspire ;
Seule, elle peut sauver des accidents

(*Parlé.*) Attention ! voici le trait :

(*Chanté.*) N'allez pas montrer vos dents,
A moins que ce ne soit pour rire.

(*Il disparaît par le côté en fredonnant.*)

Cette dent, cette dent si jolie, etc.

LA MOUCHE

MONOLOGUE

Dit par M. C. Coquelin, de la Comédie-Française.

Manqué !—Mon mariage est manqué !—Mes corvées
A midi ce matin devaient être achevées ;
Je touchais au bonheur.—A midi ce matin
Je devais prendre femme ; et mon mauvais destin
A voulu que, d'un seul revers de main, je fisse
Devant monsieur le maire écrouler l'édifice.
—Mes témoins ont eu beau proclamer en sortant
Que le meilleur était d'en rire, moi pourtant
Je ne peux pas trouver l'aventure plaisante.
—J'avais pendant six mois fait une cour pressante
Et, pendant ces six mois, mis mon habileté
A ne me faire voir que de mon beau côté ;
J'avais dissimulé mes goûts, mon caractère ;
Je plaisais.—J'arrivais au Paradis sur terre,
Le bonheur en ménage ; une femme en tout point
Parfaite ; de la grâce, un aimable embonpoint,
Une femme de choix, simple s'il en est une ;
Je l'aimais ; elle avait une grosse fortune :
C'était un excellent mariage d'amour.
—Eh bien ! en un instant, après six mois de cour,
Tout s'écroule, et l'auteur du désastre... une mouche !
Mais morbleu ! si jamais une seule me touche,
Je réponds !..
Ce matin, en habit de gala,
J'arrive à la mairie ; une mouche était là !
Cette mouche m'avise, et brusquement s'élance
Dans mon cou.—Sans répondre à cette violence,
Sans voir là de projets hostiles de sa part,

Je veux complaisamment seconder son départ,
Je fais un mouvement d'épaules.—Elle en profite
Pour venir sur mon nez s'installer au plus vite.
—Je me contiens d'abord, persuadé qu'au moins
Elle ira par instants s'attaquer aux témoins.
Point du tout ! C'était moi le héros de la fête,
C'est à moi qu'elle veut faire perdre la tête.
Vingt fois elle m'attaque, et, reprenant son vol,
Nargue mes pieds pesants qui me tiennent au sol,
Rien ne peut m'affranchir de son joug despotique ;
Elle semble vouloir s'enfuir ;—pure tactique,
Simple ruse de mouche ; elle revient d'un bond ;
Et tandis qu'au milieu d'un silence profond
Le maire prononçait les paroles d'usage,
Elle fait à pas lents le tour de mon visage.
C'en est trop ! La fureur m'aveugle, je suis pris
De vertige, il me faut ma vengeance à tout prix,
Et ma main, que dans l'air je lance à l'aventure
Pour attraper la mouche, attrape ma future !
Le beau-père sur moi s'élance, hors de lui.
" Une mouche, lui dis-je, une mouche ! " Ah ! bien, oui !
L'impétueux vieillard, d'une voix énergique :
" Battre ma fille ! " Il prend l'aventure au tragique :
Tout autre qu'un beau-père en aurait plutôt ri ;
Cinq minutes de plus, et j'étais son mari ;
Si j'avais dû la battre un jour, en conscience,
Cinq minutes encor j'aurais pris patience.
Point de raisonnement ! Il m'appréhende au corps,
Me fait faire deux tours, et me voilà dehors.
Manqué !
Dans mon malheur ce qui surtout m'enrage,
C'est l'écueil contre quoi je viens faire naufrage,
C'est cet immense effet et ce chétif ressort :
Une mouche se fait l'arbitre de mon sort !
—Et nous faisons la guerre aux panthères farouches,
Aux tigres, aux lions, et non la guerre aux mouches !
Voilà nos ennemis véritables !—Pourquoi
En cherche-t-on si loin quand on en a chez soi ?

Les tigres, les lions, dont on poursuit la race,
Ça vit dans le désert, ça se tient à sa place.
Les mouches sont chez nous, dans nos appartements,
Le jour, la nuit, au lit, à table, à tous moments,
S'introduisent partout, se croient partout chez elles,
Sous prétexte que Dieu leur a donné des ailes !

Hein ! quoi ! n'entends-je pas bourdonner ! Dieu clément
C'est ma mouche, c'est elle !...
Ah ! que péniblement
Tu t'en iras gagner ta demeure dernière,
Si jamais dans mes doigts je te tiens prisonnière !
Descends donc ! De là-haut tu me peux à ton gré
Narguer encor. Descends un peu ! Je t'apprendrai
Que tu n'es qu'un insecte, ô mouche diabolique,
Et que mon nez n'est pas u place publique !
—Elle approche, se pose...
—Oui, morbleu ! cette fois
Je la tiens.—Je te tiens, ô mouche, dans mes doigts ;
Tu n'échapperas pas, bien que tu te débattes.
Devant tes petits yeux ne croise pas tes pattes ;
Pas de crise de nerfs ! pas de bourdonnements !
Rien ne peut m'attendrir. Dans d'horribles tourments
Tu t'en vas faire à Dieu, sans que ton sort me touche,
La restitution de ton âme de mouche.
Et rien de théâtral, tu m'entends ; le trépas
Le plus hideux, le plus grotesque, le plus bas.
Tu n'auras, pour mourir, ni le fer, ni la flamme,
C'est entre mes deux doigts que tu vas rendre l'âme.
Le martyre effroyable où tes jours vont finir
Servira de leçon aux mouches à venir,
Et découragera ta race vagabonde
D'aller de nez en nez persécuter le monde.
—Par toi me voilà seul, perdu, désespéré !...

Je ne veux pas, par là, dire que j'en mourrai ;
Mais rien n'est, en tout cas, plus triste sur la terre
Que de rentrer chez soi, seul et célibataire,

Quand, pour se marier, on en était sorti.
Je m'étais fait du cœur, j'avais pris mon parti,
J'étais prêt ! Ma future apportait en ménage
Toutes les qualités qu'on recherche à mon âge ;
Certe, elle n'était pas une de ces beautés
Sur qui tous les regards se tiennent arrêtés ;
Loin de là ! mais j'étais sur le point de me faire
A l'expression de son visage... sévère,
Très sévère...—Elle avait un peu trop d'embonpoint ;
Mais sa rotondité ne me déplaisait point :
J'y voyais le garant d'une conduite austère.
Peut-être avais-je tort... Mais quel bon caractère !
Quelle agréable humeur !...Sans doute, il se peut bien
Qu'elle cachât son jeu : moi, je cachais le mien.
Et ce n'est qu'en faisant plus ample connaissance...
Alors, un coup de dés ? Une affaire de chance ?
Ça pouvait tourner bien... mais tourner mal aussi !
Et si le coup de dés n'avait pas réussi ?...
C'était à redouter ! Il se pouvait bien faire
Que la fille, après tout, tût de l'humeur du père,
Et le père est brutal emporté, pour le moins :
Il m'a presque frappé,—frappé devant témoins !
Si la future encore eût été vraiment belle !
Mais non ! Quand j'examine, et que je me rappelle...
Son port majestueux, son faux air de grandeur,
Sa farouche beauté... s'appelle la laideur !
Elle était vraiment laide, et grosse et mal tournée ;
A s'épaissir encore elle était destinée,
Elle allait devenir obèse, c'est fatal !
—Une femme grotesque ! Un beau-père brutal !
Ma bonne affaire alors ne valait pas le diable !
Et, sans toi, je tombais dans ce piège effroyable,
Et je me mariais, et j'allais, comme un fou,
Serrer ce lien-là, cette corde à mon cou !
Adieu tous les plaisirs ! adieu toutes les joies !

—Le Capitole, un jour, fut sauvé par les oies ;
Par toi, je suis sauvé, je ne l'oublierai pas.

Viens troubler désormais mon sommeil, mes repas,
Mon travail ; nuit et jour, bourdonne à mes oreilles,
C'est ton droit. Envers toi, comme envers tes pareilles,
Dieu me garde à jamais d'être injuste et cruel !
Mouche, faite d'azur, messagère du ciel,
Tu n'as fait jusqu'ici manquer qu'un mariage,
Ah ! ne t'arrête pas à ton début, voyage !
Ton temps est précieux ; ne perds pas un instant.
Qui sait ? Peut-être ailleurs on t'espère, on t'attend,
Va, mouche, dévouée a ton œuvre féconde,
De mairie en mairie émanciper le monde.

Emile Guiard.

ELLE EST JOLIE !

MONOLOGUE *dit par M. Louis Labelle.*

L'autre jour mon vieil oncle Eloi,
Oncle du côté de ma mère,
Me dit : Mon cher ! Réjouis-toi !
Je viens de trouver ton affaire !
Famille honnête, bon maintien,
Position très établie.....
Enfin,—ce qui ne gâte rien !
Elle est jolie !

Bravo ! Répondis-je, alléché
Par le programme du bonhomme ;
Mais du moins, avant le péché,
Je voudrais voir ce qu'est..... la pomme,
Cette enfant, ô mon oncle Eloi !
Par vous est peut-être embellie ?...
" Non ! va !... tu diras comme moi :
Elle est jolie !

Eh bien, soit ! Faites-la moi voir...
Ménagez-nous quelque soirée
Suivant l'usage, en habit noir,
Simple et nullement préparée.
Je contemplerai de plein gré
Cette jeune fille accomplie.....
Et peut-être aussi je dirai,
Qu'elle est jolie !

Ce soir, vous l'avez deviné
Rien qu'à ma superbe tenue,
Par mon oncle je fus mené,
Dans une maison inconnue.
On dansait. Il me dit : " Voici ! "
La salle était toute remplie.....
—Où ? — Là bas ! — j'y suis ! voyons si
Elle est jolie !

Et je regardai longuement.
Eh bien... mais j'ai grand tort peut-être
De formuler mon jugement...
Quelqu'un ici peut la connaître ?
" Non ! " me repondez-vous... qui sait ?
D'ailleurs, est-ce chose polie
De décider ainsi qu'elle est,
Ou non jolie ?

Je m'étais toujours dit : je veux
Une femme brune... Elle est blonde.
Des yeux noirs... Elle les a bleus.
Très mince... Elle a la taille ronde,
Petite... Elle est grande vraiment !
Très rose... Elle est plutôt pâlie...
Bah !... Répondrez-vous, du moment
Qu'elle est jolie !

Puisque vous tenez tant, mon Dieu,
A mon opinion formelle,
Je dirai qu'en cherchant un peu
On doit trouver aussi bien qu'elle,
Non !... ce n'est point une beauté
Que l'on adore à la folie,
Dont on dit d'un air exalté :
Qu'elle est jolie !

Non !... ce n'est point du tout cela...
L'enfant n'est pas une merveille...
Mais laide, non !... bien loin de là !
Ce qu'elle a de mieux, c'est l'oreille !
Son nom, je vous le dis tout bas,
Me parait d'un fade : Julie !...
Mais du moins si Julie, hélas !
Etait jolie !

Réfléchissons un peu, pourtant,
Avant d'abandonner l'affaire...
Est-il tout à fait important
Disons même plus... nécessaire
De prendre pour femme, entre nous,
La jeune fille qu'on publie
Partout et de l'aveu de tous
Comme jolie ?

Est-ce un plaisir à souhaiter
Quand dans le monde on se transporte
Avec sa femme, d'écouter
Deux messieurs causant de la sorte :
Dis donc... la dame en bleu... tu sais...
Je crois bien, mon cher... accomplie !
Un dos ! des bras ! un vrai succès !...
Et puis jolie !

Vrai ! cela me déplairait fort !
Agissons donc avec prudence !
Julie, assez froide à l'abord,
Est-elle laide, en conscience ?
Magnifique dot, paraît-il,
Position bien établie...
Elle me parait de profil
Presque jolie !

En outre, — point essentiel, —
C'est une famille choisie...
Le beau-père est un pot de miel,
La belle-mère une ambroisie !
A ce couple rare et charmant,
Heureux celui-là qui s'allie !
Allons !... Elle est décidément
Assez jolie !

Assez !... qu'ai-je dit ? C'est trop peu !
Plus j'y songe, et plus son image,
Comme un rayon paisible et bleu,
Sortant de l'ombre, se dégage.....
La grand'tante, — un bon million !
Est, m'a-t-on dit, très affaiblie.....
Laide ?... Elle !... quelle illusion !
Elle est jolie ! !

J'avais regardé de travers,
Sans doute, et me trompais moi-même...
Maintenant les cieux sont ouvers,
Et je sens déjà que je l'aime !
Oui, certes, je l'épouserai.....
Tu seras ma femme, ô Julie !
Cher oncle Eloi, vous disiez vrai :
Elle est jolie ! ! !

Jacques Normand.

LE MOUCHOIR

MONOLOGUE *dit par M. Louis Labelle.*

Je suis monsieur le couacanlaire !
Dulcissime, auguste, absalon !
Agé de trente ans, pour vous plaire,
Et ténor léger de salon.

Oui, je suis ténor !... et peut-être,
Déjà m'avez-vous entendu ?
D'ailleurs vous devez me connaître ;
Je suis si connu ! si connu !

Tout le monde s'accorde à dire,
Que je suis un très grand talent !...
Et, vrai ! vous savez, là, sans rire :
Je suis étonnant ! étonnant !

Ma voix possède tant de charmes,
Qu'on voudrait toujours m'écouter,
Et je fais couler force larmes
Lorsque je me mets a chanter !

Bref, mon mérite est manifeste !...
Eh bien ! le croiriez-vous pourtant ?
Malgré cela je suis modeste !...
Cela sied bien au grand talent !

Jamais, jamais, je ne me vante ;
J'attends qu'on vienne me chercher...
Mais ma valeur est si brillante,
Qu'on sait toujours me dénicher !.....

Ainsi tenez ; hier, la marquise
De Mistanflutefischtoncant,
Donnait une soirée exquise,
A tout le beau monde élégant.

On y voyait, comme on le pense,
Tout le high-life de Paris,
Et tous les plus grands noms de France,
S'y mêlaient aux plus grands esprits.

Il a bien fallu que je chante !
D'abord j'ai voulu m'excuser,
Mais la marquise est si charmante,
Que je n'ai pas pu refuser.

J'ai dû me montrer galant homme,
Et j'ai consenti noblement,
Après avoir touché la somme
De mille francs auparavant !

Bref, au milieu d'un grand silence,
Personne n'osant dire un mot.
Mon accompagnateur commence
Un des airs de madame Angot :

(Il chante avec force contorsions)

" Marchande de marée
" Pour cent mille raisons,
" Elle était adorée
" A la halle aux poissons...

L'idée était originale,
Et vous voyez l'effet d'ici ;
Stupéfaction générale ! ..
C'était vraiment bien réussi...

Moi cependant, toujours modeste,
—Mais modeste très dignement—
Comme d'habitude, je reste,
Impassible à tout compliment !

D'ailleurs, ce qu'on me dit, en somme,
A la fin ne m'apprend plus rien ;
Chacun me traite de grand homme...
Depuis le temps, je le sais bien !

Enfin messieurs, que vous dirai-je ?
J'obtiens un triomphe complet !
C'était superbe !... mais j'abrège,
Et je passe au dernier couplet :

(Il chante)

" Enfin toute sa vie,
" Elle a voyagé... mais,
" C'est surtout en Turquie,
" Qu'elle eut un vrai succès !
" Malgré ses cinq cents femmes,
" Le sultan, certain soir,
" Brûlant de mille flammes
" Lui jeta le mouchoir !...

(parlé)

Et pour rendre plus véridique
Cette charmante fiction,
Pour ajouter à la musique
Plus d'intérêt et d'action,

Joignant le geste à la parole,
Pour en retirer mon mouchoir
Gracieusement ma main vole,
Aux poches de mon habit noir ;

Je saisis le linge au plus vite...
Mais, crac ! voyez mon embarras ;
En vain je tire et je m'agite,
L'autre résiste et ne vient pas !

Bref, à la fin cela m'agace !
J'y mets tout mon entêtement,
Et pour savoir ce qui se passe,
Je me retourne brusquement.

O ciel ! jugez de ma surprise,
De mon trouble et de mon émoi !
C'était... cherchez la rime en ise,
Que je tirais ainsi vers moi !

Par le hasard le plus funeste,
Mon pantalon s'était... fendu ;
Je vous laisse à penser le reste !...
J'étais tout à fait éperdu !

Avec cela toute la salle,
Etait en bouleversement !
Et chacun criait au scandale,
En se tournant pudiquement !

Moi, dans la stupeur générale,
Je prends mes jambes à mon cou,
Et sans plus tarder, je détale,
En courant, courant comme un fou !...

Mais aussi, par cette aventure,
Je suis bien guéri désormais !
Je ne chante plus, je le jure,
Jamais ! jamais ! jamais ! jamais !

(Fausse sortie)

Pardon !... pardon pour ma rentrée !..
Vous m'obligeriez bien, ma foi,
Si vous donnez une soirée,
De *vouloir bien penser à moi* !

Georges Feydeau.

NOTRE CHER VIEUX COLLÈGE.

MONOLOGUE

Or ça, nous avons banqueté,
Chers camarades, la gaité
Pétillant au fond de nos verres
Nous a tous mis en bel entrain,
Voici le moment du refrain,
Du refrain si cher à nos pères !
Entonnons-le gaillardement,
Sans autre souci du solfège :
Fêtons le souvenir charmant
De notre cher et vieux collège !

Et d'abord, qu'il me soit permis
De déplorer, ô mes amis !
Que notre bien aimé poête,
Notre Nadaud, ne soit point là
Pour chanter cet *Alleluia*,
Et pour égayer cette fête'!
A Nadaud devrait revenir,
Plus qu'à moi, le doux privilège
De célébrer le souvenir
De notre cher et vieux collège !

Mais puisque loin de nos frimas,
L'ingrat s'en va là-bas, là-bas,
Passer les durs mois de l'année,
Et, paresseux, en plein soleil,
Se mire dans ton flot vermeil,
—O douce Méditerranée !—
Puisqu'il est absent aujourd'hui,
Malgré la crainte qui m'assiège,
Je vais pour lui,—moins bien que lui !—
Chanter le cher et vieux collège !

Savez-vous qu'il est vraiment beau,
Mes amis, le Rollin nouveau
Ceint de sa coquette muraille,
Et semble du dernier galant,
Ainsi qu'un gommeux, étalant
Son plastron de pierre de taille ?
Oui, certes, il a de grands airs,
Sous le ciel pur, ou sous la neige,
Et nous avons droit d'être fiers
De notre cher et vieux collège !

Mais parfois nous pensons aussi,
Nous qui pour la plupart, ici,
Connaissons le " Cap de Trentaine,"
Nous pensons souvent, n'est-ce pas,
A l'ancien Rollin de là-bas,
Grand-père du Rollin Trudaine ?
Du Rollin des Postes souvent
Le ressouvenir nous assiège,
Et nous croyons, tout en rêvant,
Revivre en notre vieux collège !

Voici les cours soudainement
Pleines d'un joyeux mouvement
A l'heure où finissait la classe ;
Voici la fontaine où pendait
Un vaste et superbe godet,
Bien avant le godet Wallace ;
Voilà le luxurieux parloir,
Où quelquefois,—ô sacrilège !—
Des visiteuses à l'œil noir
Venaient troubler tout le collège !

Voilà l'horloge, où, chaque jour,
Nous envoyions avec amour
De terribles grêles de balles..
Pauvre cadran qui, noir de coups,
Nous a donné les avant-goûts

Des cibles territoriales !
L'hiver, voilà le grand conflit
Dans la cour, à boules de neige,
L'été, voilà les bains Petit,
Où barbotait tout le collège !

Voilà l'étude aux murs de chaux,
Où nous potassions nos bachots
Sous la lampe fumeuse et pâle ;
Où, le nez dans nos *Thesaurus*,
Nous faisions des sommes en *us*
Avec une ardeur sans égale !
Où, sur nos pupitres très durs
Nous gravions nos noms par cortège,
Pour léguer aux siècles futurs
Le livre d'or du vieux collège !

Voilà le réfectoire, enfin,
Où, pour apaiser notre faim,
Pour aiguiser nos dents novices,
Jamais,—même aux jours de régal,
Le cuisinier municipal
Ne nous a servi d'écrevisses !
Si depuis, en vers insensés,
L'un de nous—que le ciel protège !
A célébré ces crustacés...
Lui pardonne le vieux collège !

Heureux temps, où notre souci
Etait d'avoir bien réussi
Quelques versions ingénues,
Où, dans notre conjugaison,
Gaillard père ou *Père Loyson*
Etaient formules inconnues !
Où, sans souci du lendemain,
Troupeau que la jeunesse agrège,
L'esprit frais, le cœur sur la main,
Nous aimions notre vieux collège !

Heureux temps, plein d'illusions,
Où, tout naïfs, nous traduisions
L'harmonieuse bucolique,
L'apostrophe à Catilina...
Où nous ignorions les *Nana*,
Et ne parlions pas politique !
Heureux temps, où des cheveux teints,
Enfants, nous méprisions le piège,
Et n'avions point d'autres lointains
Que les vieux murs du vieux collège !

Heureux temps, où nous pensions peu,
Soldats, aller un jour au feu
Défendre la France meurtrie ;
Où jamais nous n'aurions cru voir,
Aux sombres jours de désespoir,
Saigner le cœur de la Patrie...
Hélas ! combien de nous, frappés
Dans cette guerre sacrilège,
Avec nous seraient occupés
A fêter notre vieux collège !

Heureux temps, vite évanoui !
Sachons donc, amis, aujourd'hui,
Nous que son souvenir rassemble,
Le célébrer avec élan :
Quand on se voit une fois l'an,
C'est bien le moins qu'on crie ensemble :
" Vive Rollin ! "—Cris triomphants
Que nos enfants—Dieu les protège !—
Répéteront à leurs enfants :
" Vive le cher et vieux collège ! "

Jacques Normand.

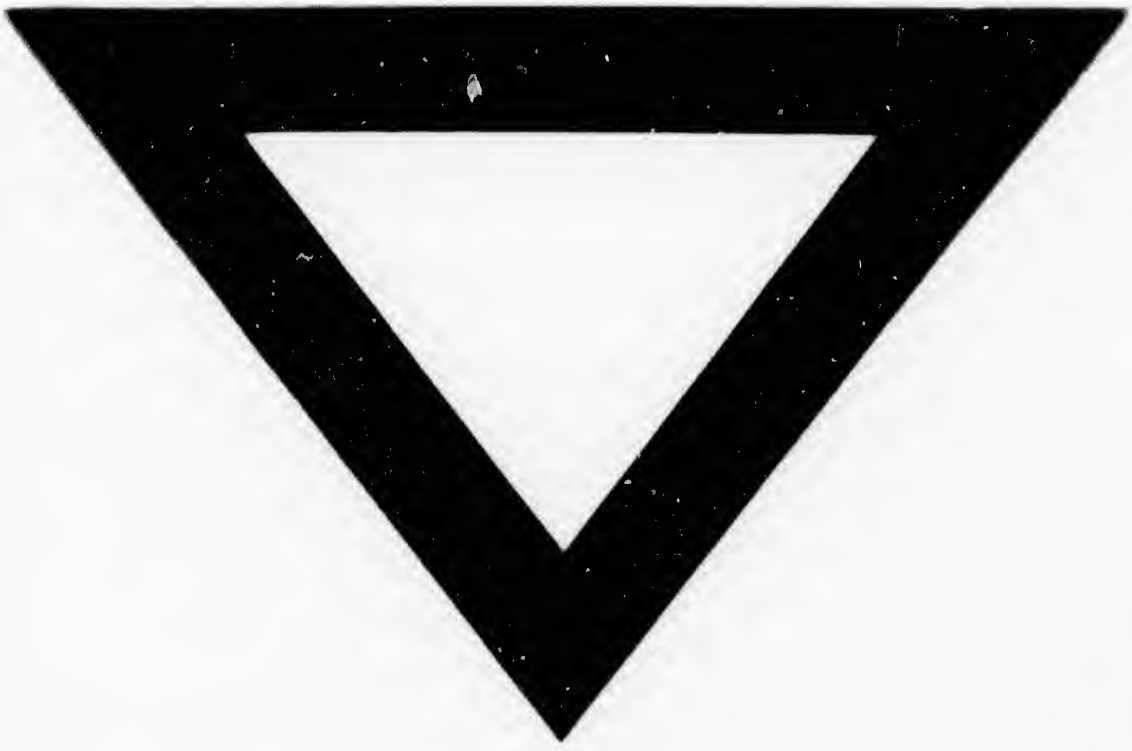
TABLE

pâtissière..... 70
..... 60
C'est pas vrai..... 50
Déri, déra..... 20
D'la braise 11
Ernest est là-bas qui m'attend..... 138
Fais voir ta tête..... 74
Florimond l'enjôleur..... 5
Jean Mathurin..... 141
Je bois toujours..... 148
J'ons pas bougé..... 8
La complainte du Grand Prussien..... 117
L'aimable voleur..... 126
La mouche de M. Letortu..... 95
Lanlaire..... 83
Le billet doux de mon voisin..... 38
Le père Mathurin..... 120
Le portrait de Toinon..... 112
Le prince indien..... 102
Le rideau de ma voisine..... 145
Les bosses de Gros-Jean..... 110
Les deux notaires..... 88
Les femmes ya qu'ça..... 15
Les gros mots..... 131
Les orphéonistes..... 46
Les pépiniéristes..... 23
Les soldats de Cupidon..... 80
L'histoire du général..... 98

Mon ami Bernique..... 35
Mon oncle Gaspard..... 92
Mus'lez ça..... 1
On verra ça quand on y sera 58
Oscar Piton..... 27
Pst ! pst ! pst !..... 66
Tout bas ! 54
Un cœur dans la farine..... 41
Un garçon embarrassé 31
Vive Margot..... 107
V'la l'ballon..... 135
Voilà pourquoi j'aime mon verre..... 77

MONOLOGUES

Elle est jolie..... 195
La mouche..... 190
Le cheval..... 169
Le fou rire..... 171
Le mouchoir..... 199
Les tentations d'Antoine..... 161
L'homme qui a voyagé..... 165
Maisons recommandées..... 176
Mon bébé 157
Notre cher et vieux collège..... 203
Une dent sous Louis XV..... 182
Un monsieur qui ne veut plus fumer..... 153

..... 35
..... 92
..... 1
..... 58
..... 27
..... 66
..... 54
..... 41
..... 31
..... 107
..... 135
..... 77

..... 195
..... 190
..... 169
..... 171
..... 199
..... 161
..... 165
..... 176
..... 157
..... 203
..... 182
..... 153